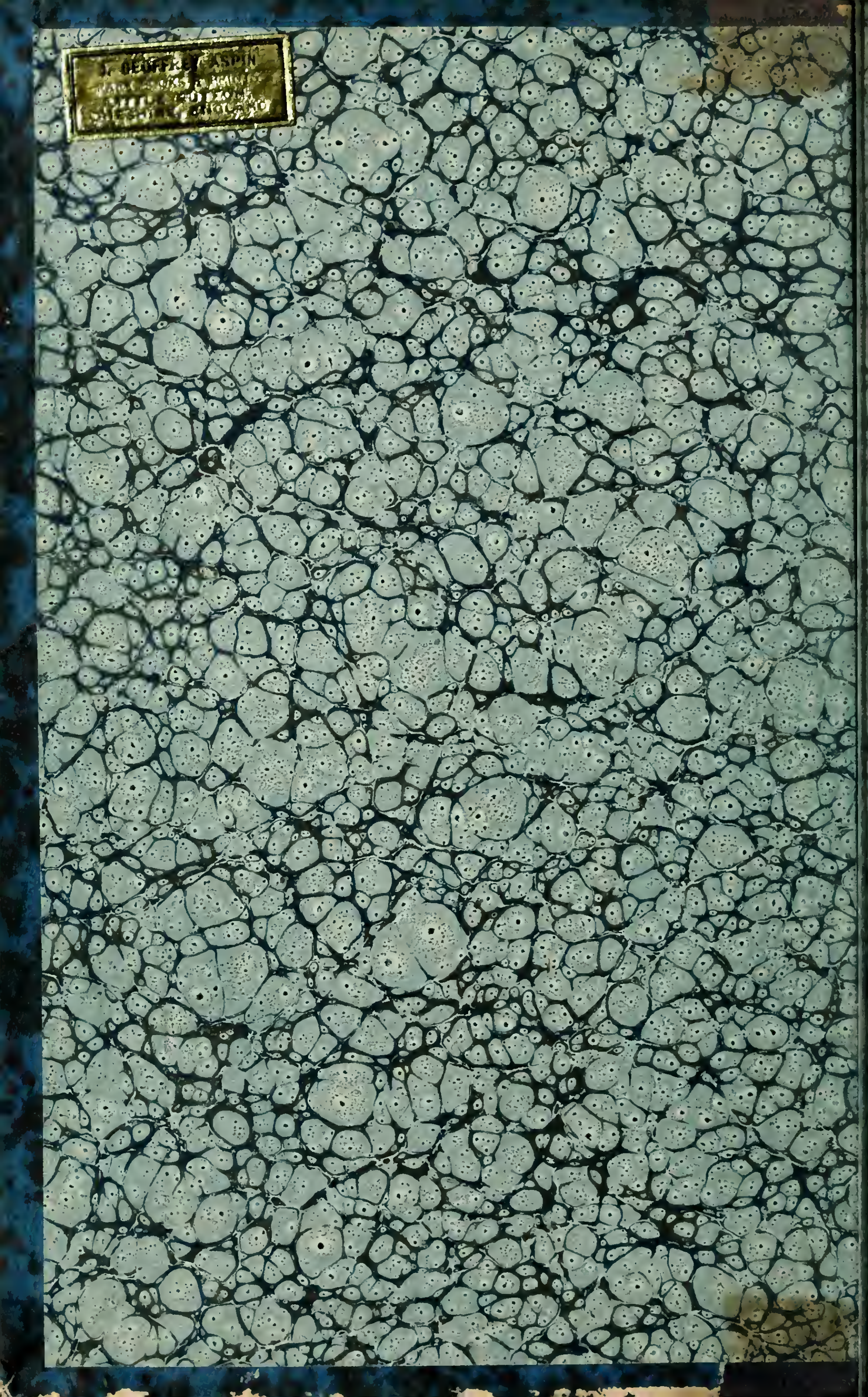
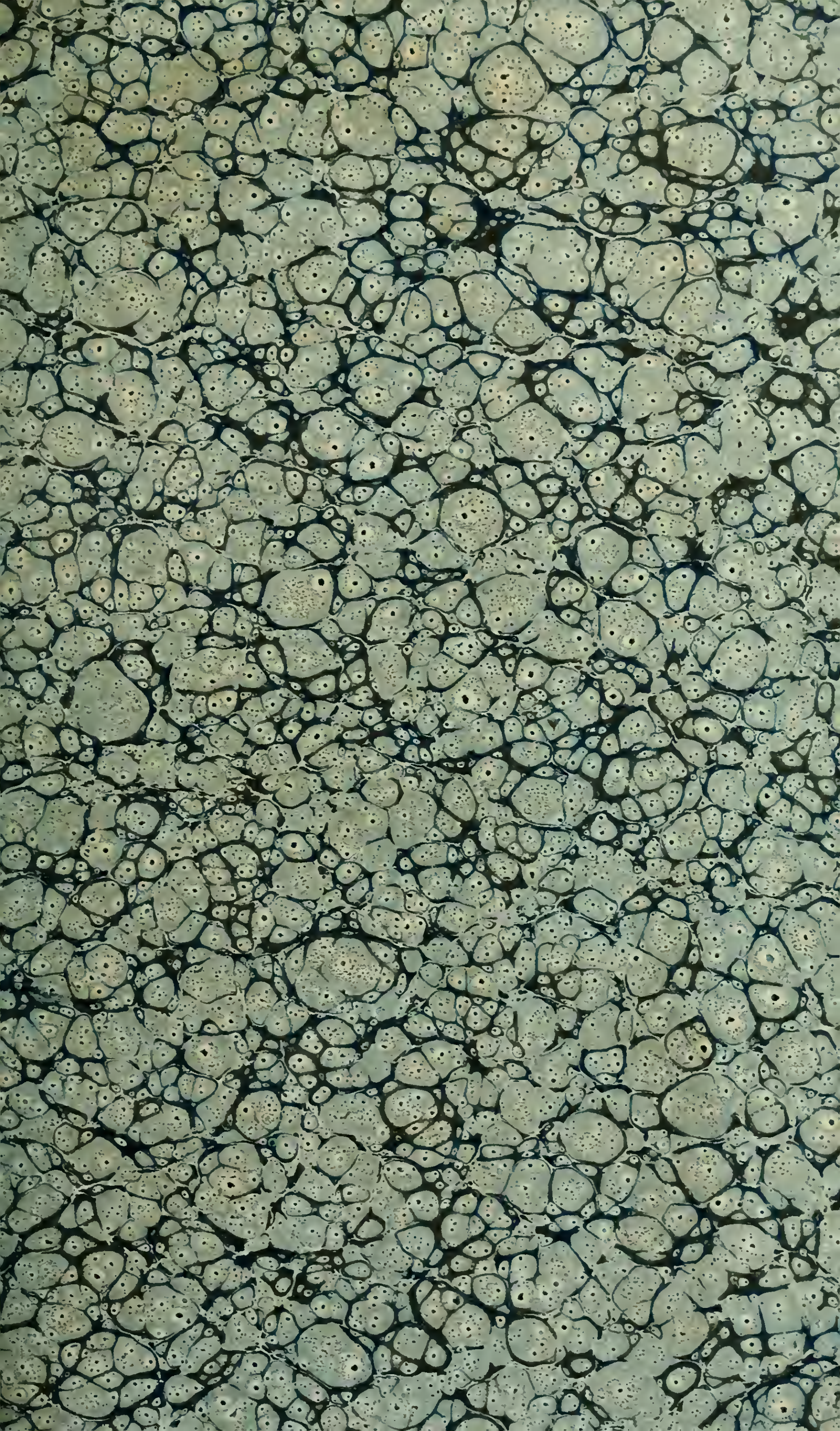

1015077718080
PQ
2359
M315
E7
1858


J. GEOFFREY ASPIN



MEILHEURAT

with presentation inscription

ESSAIS DRAMATIQUES.

Exemplaire offert

à M*onsieur* [illegible], [illegible],
comme témoignage de la plus haute
estime, par un ancien collègue à la
Chambre des députés.

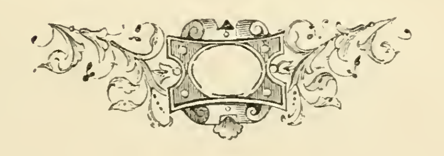
[illegible]

HEILHOURAT

ESSAIS

DRAMATIQUES.

LE DROIT D'AINESSE D'AUJOURD'HUI ; — LES VACANCES D'UN DÉPUTÉ ; — MARIE OU LES SUITES DU SECOND MARIAGE D'UNE MÈRE, (COMÉDIES).



MOULINS,

IMPRIMERIE DE P.-A. DESROSIERS ET FILS.

—

1858.

LE DROIT D'AINESSE D'AUJOURD'HUI

OU

LA FAMILLE AUVERGNATE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

BERTHE.

Seriez-vous Auvergnat, par hasard?

MICHEL.

Je m'en vante.

BERTHE.

Monsieur parle souvent à votre humble servante
De son cher Puy-de-Dôme et de son cher Cantal

MICHEL.

Il songe donc toujours à son pays natal?
Conduisez-moi vers lui.

BERTHE.

Monsieur fait sa tournée.

MICHEL.

Sera-ce long?

BERTHE.

Eh! mais, toute la matinée.
(Avec un peu d'emphase).
Nos clients sont nombreux.

MICHEL.

Son frère est-il ici?

BERTHE.

Il est à son bureau.

MICHEL.

Sa sœur?

BERTHE.

Absente aussi.
Chacun a son travail qui remplit la journée :

Et l'on se réunit, la tâche terminée.

MICHEL.

C'est tout comme chez nous. J'attendrai jusqu'au soir,
S'il le faut, car je veux absolument les voir.
Je tombe de fatigue et vais prendre une chaise.

BERTHE (lui offrant un fauteuil).

Pourquoi pas ce fauteuil?

MICHEL (s'asseyant sur une chaise).

J'y serais moins à l'aise.

BERTHE.

Bah! . Chacun a son goût.

MICHEL.

Quel riche mobilier!

BERTHE.

N'est-ce pas? Nous l'avons acheté l'an dernier.
Qui l'eût dit quand Monsieur arriva de province?
Il vint ici porteur d'un bagage fort mince.
Il prit, pour se loger, un cabinet là-haut,
Au sixième, touchant le ciel ou peu s'en faut.
J'étais alors portière et faisais son ménage.
Quel jeune homme poli, laborieux et sage!
Dans un pensionnat il allait tous les jours,
Y donnait des leçons, tout en suivant ses cours;
D'un commerçant, le soir, tenant les écritures,
Il mettait en état ses livres, ses factures,
Et pendant la nuit même il travaillait souvent.
Voilà par quels moyens il devenait savant
Et se faisait pour vivre un revenu modeste.
Il ménageait si bien qu'il en avait de reste.

Il mettait de côté pour son frère cadet.
Ce frère, encore enfant, mais déjà bon sujet,
Plein d'esprit, de gaîté, d'humeur douce et facile,
Vint partager, un jour, son petit domicile ;
Envoyé, comme externe, au collége voisin,
Apprenant sans effort le grec et le latin,
Il obtint tous les prix, dès la seconde année.
Une place gratuite alors lui fut donnée.
Ce fut un grand bonheur ; car, pour son entretien,
De ce jour, à son frère il ne coûta plus rien.

MICHEL.

Bravo !

BERTHE.

Pendant ce temps, Monsieur prenait ses grades,
Se mettait en état de guérir les malades,
Et recevait enfin le brevet de docteur.
A Paris aussitôt il fit venir sa sœur.
Je crois voir arriver la petite Auvergnate.
Ce n'était qu'une enfant mignonne, délicate,
Mais elle avait beaucoup de bon sens, de raison.
De son frère bientôt elle tint la maison,
Et sut la diriger avec tant de prudence,
Qu'il y régna toujours l'ordre avec l'abondance.
Elle a pour la peinture un merveilleux talent.
Ici, dans la maison, loge un peintre excellent
Que Monsieur a sauvé d'une mort presque sûre.
(Si je m'en souviens bien, c'est sa première cure) ;
L'artiste a reconnu les soins du médecin
En donnant à la sœur des leçons de dessin.
C'était, à ce qu'il dit, sa meilleure écolière.
Elle en a profité, Dieu merci ! de manière

Qu'elle donne aujourd'hui des leçons à son tour,
Et se fait rarement moins de vingt francs par jour.
Les frères et la sœur présentent le modèle
D'une société tout-à-fait fraternelle.
Dans une seule bourse ils mettent leur argent ;
Chacun d'eux au trésor fournit son contingent.
Ce trésor s'arrondit chaque jour davantage.
La famille logeait au quatrième étage ;
La voilà descendue au second maintenant,
Et j'espère encor mieux.

MICHEL.

Ce n'est pas étonnant.
Qu'on aime le travail et qu'on soit économe,
On prospère toujours. Mais quel brave jeune homme,
Quel bon frère, morbleu ! que votre cher docteur !

BERTHE.

De ma famille entière il est le bienfaiteur.
Mon gendre était mourant, sans appui, sans ressource ;
Il le soigna gratis, il l'aida de sa bourse ;
Il le remit sur pied de toutes les façons ;
Aussi, c'est de bon cœur que nous le bénissons.
Je ferais de mon sang pour lui le sacrifice,
Et je suis avec joie entrée à son service.
Je pourrais de sa part citer encore un trait,
Mais je crains d'abuser...

MICHEL.

Non, parlez, s'il vous plaît.

BERTHE.

Il s'agit de quelqu'un que l'Auvergne a vu naître,
Monsieur Raynal.

MICHEL.

Raynal ! j'eus l'honneur de connaître
Un Monsieur de ce nom bien cher aux pauvres gens ;
Mais le bon homme est mort depuis assez longtemps.

BERTHE.

Je veux parler du fils. Quand il perdit son père,
Il avait vingt-deux ans et la tête légère.
Il était à Paris, pour y faire son droit.
Dieu ! pour les jeunes gens quel dangereux endroit !
Au milieu des écueils, jeté sans défiance,
D'amis faux et trompeurs il fait la connaissance,
Dissipe, perd au jeu son patrimoine entier,
Prend la vie en horreur, et veut s'asphyxier.
On le croit mort. Monsieur, chargé par la justice
De remplir un pénible et douloureux office,
Reconnait que l'on peut encor sauver ses jours ;
Il les sauve en effet, par d'habiles secours.
Il fait plus, il devient son conseil et son guide,
De ses plaisirs passés il lui montre le vide,
Et s'attaquant surtout à la source du mal,
Par l'amour du travail il guérit son moral.
Bref ! il est sur le point d'avoir fini sa tâche.
Son jeune protégé, travaillant sans relâche,
Va bientôt obtenir un honorable état.
C'est demain qu'il se fait recevoir avocat.

MICHEL.

Pauvre Monsieur Raynal ! combien il m'intéresse !

BERTHE.

Il intéresse aussi notre jeune maîtresse ;
Il est si bon ! Chez nous on le voit fréquemment.

Il a pris de Monsieur l'ancien appartement,
Celui qui touche au ciel, et depuis qu'il l'habite,
Une ou deux fois par jour il nous fait sa visite.
Le voici justement.

SCÈNE DEUXIÈME.

LES MÊMES, RAYNAL.

BERTHE.

Bonjour, Monsieur Raynal !

RAYNAL.

Bonjour, Berthe ! Comment va-t-on ici ?

BERTHE.

Pas mal.
Grâce à notre docteur ! quelle est la maladie
Qui pour nous attaquer serait assez hardie ?

RAYNAL.

Votre maîtresse était souffrante hier au soir.

BERTHE.

Souffrante ! pas du tout.

RAYNAL.

Il m'a semblé le voir,
Et j'étais inquiet.

BERTHE.

Ne tremblez plus pour elle,
Car elle est, ce matin, aussi fraîche que belle.

RAYNAL.

Tant mieux !

(Apercevant Michel.)

Eh ! mais, vraiment ! de mon pays natal
Je reconnais ici l'habit national.

MICHEL.

Oui, Monsieur, il commence à n'être plus de mode,
Mais, c'est de nos aïeux le costume commode.

RAYNAL.

Laissez-moi vous serrer la main.

MICHEL.

Avec plaisir,
Cher pays ! Comme vous j'en avais le désir.

(Ils se serrent la main.)

Bon sang ne ment jamais. De votre pauvre père
Vous avez l'air affable et le franc caractère.

RAYNAL.

Vous connaissiez mon père ?

MICHEL.

Oui. Dans notre canton,
Ce n'est que chapeau bas qu'on prononce son nom.
C'était des braves gens le modèle et la crême.

RAYNAL.

Puisse-t-on de son fils parler un jour de même !

(A part.)

L'éloge de mon père augmente mes remords ;
Mais il est encor temps de réparer mes torts.
J'y parviendrai, j'en ai la force et le courage.

(Haut à Michel.)

Sans adieu, mon pays !

(A Berthe.)

J'abandonne l'ouvrage,
Pour aller respirer, prendre l'air un moment.

BERTHE.

Vous en avez besoin. Je ne sais pas comment
Vous pouvez vous livrer si longtemps à l'étude.

RAYNAL.

C'est pour moi, désormais, une douce habitude.

(A part.)

Le prix dont je peux voir couronner mes travaux
M'encourage sans cesse à des efforts nouveaux.

(Il sort.)

SCÈNE TROISIÈME.

MICHEL, BERTHE.

BERTHE.

Je soupçonne, entre nous, que notre demoiselle
Pour un travail ingrat lui donne un si grand zèle,
Et je suis convaincue, (est-ce à tort ou raison ?)
Qu'elle a, sans le savoir, aidé sa guérison.

MICHEL.

Bah !

BERTHE.

L'amour quelquefois vaut bien la médecine.

MICHEL.

Vous vous y connaissez.

BERTHE.

J'observe, j'examine.
Quoique Monsieur Raynal soit timide et discret,
J'ai, malgré lui, je crois, deviné son secret.
Mais, chut ! N'en parlons pas, de crainte de méprise.

MICHEL.

C'est ça, c'est plus prudent.

SCÈNE QUATRIÈME.

LES MÊMES, VALENTIN.

VALENTIN.

Quelle douce surprise !
Mon oncle !

MICHEL.

Cher neveu !

(Ils s'embrassent).

BERTHE (à part).

J'aurais dû le penser.

VALENTIN.

Quel bonheur de vous voir et de vous embrasser !

BERTHE (à Michel).

Excusez ! n'ayant pas l'honneur de vous connaître,
De respect envers vous j'aurai manqué peut-être.

MICHEL.

Je suis loin de m'en plaindre.

BERTHE.

Ah ! que ne l'ai-je su ?

MICHEL.

Qu'importe ? m'auriez-vous mieux traité, mieux reçu ?
Non, et votre franchise eût été moins entière.

(Berthe sort).

SCÈNE CINQUIÈME.

VALENTIN, MICHEL.

VALENTIN.

Berthe dans la maison fut autrefois portière ;
Elle est un peu causeuse, il faut en convenir,
De son ancien métier c'est un ressouvenir.
Parlez-moi de vos fils et de ma bonne tante !

MICHEL.

Ma femme, grâce au ciel ! est toujours bien portante.
Tu sais que, l'an dernier, elle m'a fait cadeau
D'un cinquième garçon. Des cinq c'est le plus beau.
Quelle mine ils ont tous ! quelles couleurs vermeilles !
Les enfants des cités n'en ont pas de pareilles.
Je n'imagine rien au monde de plus doux
Que de voir les gaillards grimper sur mes genoux,
Se suspendre à mon cou, m'accabler de caresses,
Tandis que ma Suzon, témoin de leurs tendresses,
De leurs bruyants ébats, de leurs transports joyeux,

Sourit, avec amour, en s'essuyant les yeux.
Excuse ces détails, un jour, bientôt, j'espère,
Tu connaîtras aussi la douceur d'être père.
Je sais qu'en attendant tu jouis d'un bonheur
Dont tu dois être fier et qui te fait honneur ;
Tu remplis dignement les devoirs d'un bon frère.
Si le pauvre défunt, dont la voix nous fut chère,
Pouvait, en ce moment, te parler comme moi,
Il te dirait : « Mon fils, je suis content de toi. »

VALENTIN.

Que je serais heureux d'entendre de sa bouche
Cette approbation ! La vôtre aussi me touche ;
Mais, du peu que j'ai fait ne me louez pas tant.
De ses frères et sœurs être l'appui constant,
De soins, de bons conseils entourer leur jeunesse,
Aujourd'hui, c'est le vrai, c'est le seul droit d'aînesse,
Droit sacré que je veux exercer jusqu'au bout ;
Je remplis les devoirs qu'il prescrit, voilà tout.
Un pauvre enfant du peuple, à ces devoirs fidèle,
Est des frères aînés le plus parfait modèle.
Orphelin à quinze ans, seul appui d'une sœur,
Il n'avait pas un sou, mais il avait du cœur.
Pour elle, comme groom, il s'est mis en service,
Et de son gage entier lui fait le sacrifice.

MICHEL.

Brave enfant ! les aînés ont aujourd'hui des droits
Bien différents de ceux qu'ils avaient autrefois.

VALENTIN.

Votre présence ici me semble un phénomène.
Dites-moi quel motif à Paris vous amène.

MICHEL.

Un motif important. J'ai toujours souhaité
Posséder, en mon nom, une propriété.
Mon père me laissa pour unique héritage
Une bonne santé, des bras et du courage.
Dès l'âge de quinze ans, je me donnai du mal,
Pour faire prospérer ce léger capital.
Ouvrier, puis fermier, et toujours économe,
J'amassai lentement une première somme.
Avec ces premiers fonds je m'en fis de nouveaux.
Le ciel daigna toujours sourire à mes travaux.
Je n'ai jamais beaucoup fréquenté les écoles ;
Mais, possédant l'instinct, le génie agricoles,
J'ai toujours eu les blés, les produits les plus beaux.
On venait de très-loin admirer mes troupeaux.
Bref ! je touche à mon but. Avant la cinquantaine,
Je me trouve en état d'acheter un domaine.
Depuis longtemps, là-bas, je guette un joli bien
Que veut, en ce moment, vendre un parisien.
Je viens pour terminer avec lui cette affaire,
Et j'espère, ce soir, être propriétaire.
Je désirais d'abord, en arrivant ici,
Vous voir, vous embrasser. C'est pourquoi me voici.
Je dois à mon vendeur ma seconde visite.
Et je vais le trouver.

VALENTIN.

Quoi ! vous partez si vite ?
Vous logerez chez nous ?

MICHEL.

Non, merci, mon garçon !

VALENTIN.

Vous nous ferez plaisir, acceptez sans façon.

MICHEL.

Non, non, n'insiste pas là-dessus, je te prie.
J'ai voulu me caser dans une hôtellerie,
Afin d'être plus libre et de ne pas gêner.
Par exemple, avec vous je m'invite à dîner
Et ne me ferai pas attendre, je t'assure.

SCÈNE SIXIÈME.

LES MÊMES, BERTHE.

VALENTIN.

Qu'est-ce ?

BERTHE.

Monsieur Bernard, en bas, dans sa voiture,
Demande s'il pourrait vous voir.

VALENTIN.

Oui, sur le champ.

(Berthe sort.)

MICHEL.

C'est un client sans doute?

VALENTIN.

Un riche fabricant
Dont j'ai, l'hiver dernier, soigné la fille unique.
Il s'est montré pour moi généreux, magnifique,

Ce bon père m'a fait accepter mille écus ;
C'était trop, et pourtant il m'offrait beaucoup plus,
Tant il était charmé que sa fille chérie
Fût d'un mal redoutable heureusement guérie !

MICHEL.

Encor quelques clients comme Monsieur Bernard,
Ta fortune est certaine.
(Tirant de son gousset une grosse montre en argent.)
Ah ! diantre, il se fait tard.
Je te laisse.

VALENTIN.

A bientôt !
(Michel sort).

SCÈNE SEPTIÈME.

VALENTIN, ENSUITE M. BERNARD.

VALENTIN.

Sous sa modeste étoffe
Ce costume auvergnat cache un vrai philosophe.
Que veut Monsieur Bernard ? je le devine bien.
Trop souvent pour sa fille il s'alarme d'un rien.

M. BERNARD.

Je viens pour vous gronder. Je suis fort en colère ;
Ma fille aussi.

VALENTIN.

Comment ai-je pu vous déplaire ?

M. BERNARD.

Nous ne vous voyons plus du tout à la maison.
C'est mal.

VALENTIN. (à part).

Qu'il en ignore à jamais la raison !

M. BERNARD.

Tous deux, ma fille et moi, nous vous devons la vie ;
Car sa mort de la mienne aurait été suivie.
Vous m'avez conservé mon bonheur, mon trésor.
Un tel bienfait n'est pas payé par un peu d'or.
Aussi, vous le savez, et la fille et le père
Vous ont voué tous deux une amitié sincère.
Pourquoi nous traitez-vous avec tant de froideur ?
Vous ne nous aimez pas.

VALENTIN (vivement).

Ah ! quelle est votre erreur !

M. BERNARD.

De nous, de notre accueil avez-vous à vous plaindre ?

VALENTIN.

Au contraire.

M. BERNARD.

A nous fuir qui peut donc vous contraindre ?

VALENTIN (à part).

S'il le savait !

M. BERNARD.

Morbleu ! vous reviendrez chez moi,
Comme autrefois, sinon vous me direz pourquoi.
D'abord, pour commencer, de la part de ma fille ,

Je vous prie à dîner, sans façon, en famille.
Vous nous amènerez votre charmante sœur,
Que ma bonne Louise aime de tout son cœur
Et dont elle est, je crois, l'élève la plus chère.
Nous comptons bien aussi sur votre jeune frère.

VALENTIN.

Un excellent parent nous arrive aujourd'hui
Et, pendant son séjour, nous serons tout à lui.
Vous avez dû le voir en montant. Je présume
Que vous aurez été frappé de son costume.

M. BERNARD.

Ce brave campagnard, à l'air franc et joyeux,
Que j'ai vu tout à l'heure ?...

VALENTIN.

Est notre oncle.

M. BERNARD.

Tant mieux.
J'aime les campagnards et leur gaîté naïve.
Ce sera, j'en suis sûr, un excellent convive.
Je l'invite avec vous.

VALENTIN.

Son habit villageois
Me fait craindre...

M. BERNARD.

Il vaut bien le costume bourgeois.
L'habit d'un laboureur est assez respectable
Pour qu'on soit toujours fier de le voir à sa table.
D'ailleurs, mon père aussi porta ce vêtement.
Bien loin de le cacher, je le dis hautement.
Je ne crains pas non plus qu'on dise, qu'on répète

Que j'ai, comme ouvrier, manié la navette.
Combien de fabricants dont le nom est cité,
Dont la France s'honore, ont ainsi débuté !
Si l'invitation aujourd'hui vous dérange ,
Ce sera pour demain.

VALENTIN.

J'accepte cet échange ,
Demain me convient mieux.

M. BERNARD.

Fort bien. Dans tous les cas,
Amenez-moi votre oncle, au moins, n'y manquez pas.
De trinquer avec lui je me fais une fête;
Et, le verre à la main, je veux lui tenir tête.

(Prenant un air sérieux.)

Mon cher docteur, depuis une semaine ou deux ,
Je remarque en ma fille un changement fâcheux.
Je ne la vois plus rire ; elle en perd l'habitude.
Elle souffre en secret, j'en ai la certitude.

VALENTIN.

Que dites-vous ? J'irai la voir dans le moment.

M BERNARD.

Ah ! puisse son état n'avoir rien d'alarmant !
Pour affaire pressée un rendez-vous m'appelle.
Je reviendrai plus tard. Vous me parlerez d'elle.

(Il sort.)

SCÈNE HUITIÈME.

VALENTIN (seul).

J'avais bien résolu de ne plus la revoir.

Mais, le puis-je à présent, sans trahir mon devoir ?
A tout être souffrant je dois mon ministère;
Et je résisterais au désir de son père,
Qui de mon art pour elle invoque le secours !
Je dois le lui porter sur le champ, et j'y cours.

SCÈNE NEUVIÈME.

VALENTIN, FANNY.

FANNY.

Bonjour, frère !

VALENTIN (la baisant au front).

Bonjour ! j'ai, ma sœur, à t'apprendre
Une nouvelle heureuse et qui va te surprendre....
Notre oncle est à Paris.

FANNY.

Vrai ! quel plaisir pour nous !
Que de fois il m'a fait sauter sur ses genoux,
Ce bon oncle Michel ! J'étais sa favorite.
Où donc est-il ? je veux l'embrasser au plus vite.

VALENTIN.

Il me quitte à l'instant. Soigne un peu le repas ,
Car il viendra dîner.

FANNY.

Je n'y manquerai pas.

VALENTIN.

Je sors pour aller voir ta plus chère écolière.

Son père m'en faisait à l'instant la prière.
Il la trouve souffrante et changée.

FANNY.

En effet.
Il ne s'alarme pas cette fois sans sujet;
Louise n'est pas bien. Je crains aussi pour elle.
Sa pâleur m'a frappée et n'est pas naturelle.

VALENTIN (à part).

Ciel !

FANNY.

Avant que le mal devienne sérieux,
Tâchez de l'arrêter.

VALENTIN.

Je ferai de mon mieux;
Mais, que peut trop souvent notre faible science?
(Il sort.)

SCÈNE DIXIÈME.

FANNY (seule).

Je n'ai pas là-dessus beaucoup d'expérience ;
Mais, je crois que son mal est causé par l'amour.
On la voit qui rougit et pâlit tour-à-tour ,
Quand elle entend le nom de certaine personne.
Ah ! je comprends son choix ; il n'a rien qui m'étonne.
Si quelqu'un de ma vie eût été le sauveur ,
Je serais disposée à lui donner mon cœur.
Le cœur n'a pas de peine à franchir la distance
Qui sépare l'amour de la reconnaissance.

SCÈNE ONZIÈME.

FANNY, RAYNAL.

RAYNAL.

J'ai peur d'être indiscret, et je voudrais pourtant
Vous donner un avis que je crois important.

FANNY.

Dites, mon cher voisin.

RAYNAL.

Lorsque je vous ai vue,
Tout-à-l'heure, Saint-Marc vous parlait dans la rue.
Le connaissez-vous bien, de grâce ?

FANNY.

Mon Dieu ! non.
Sans vous, j'ignorerais même quel est son nom.
Je rencontrais souvent ce Monsieur sur ma route.
Sur ses intentions j'avais conçu du doute,
Et je cherchais toujours à m'éloigner de lui.
Pour la première fois m'abordant aujourd'hui,
Il m'a fait un affront dont je suis indignée.
Il a vu, par l'horreur que j'en ai témoignée,
Qu'il doit à son dessein renoncer désormais.

RAYNAL.

Il faut vous défier de lui plus que jamais.
Le plus grand des dangers peut-être vous menace.
Je le connais. Je sais jusqu'où va son audace.
Je l'ai compté, six mois, parmi ces faux amis,

La cause des erreurs, des torts dont je gémis.
Possesseur, jeune encor, d'un immense héritage,
Il abuse des biens qu'il reçut en partage.
Libertin à l'excès, sans frein dans ses désirs,
Il croit le monde entier créé pour ses plaisirs;
Tous moyens lui sont bons, lui semblent légitimes
Pour atteindre son but et perdre ses victimes.

FANNY.

Se peut-il qu'il existe un libertin pareil?
Quoi qu'il en soit, merci de votre bon conseil!
Je le suivrai. Mon cœur est bien touché du zèle
Que montre ici pour moi votre amitié fidèle.

RAYNAL.

Que ne ferais-je pas pour l'adorable sœur
De l'homme à qui je dois et la vie et l'honneur?

FANNY.

Adieu, Monsieur Raynal!

RAYNAL.

Adieu, Mademoiselle!

(Fanny sort.)

RAYNAL (seul).

Misérable Saint-Marc!... je veillerai pour elle.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FANNY (seule).

A ce Monsieur Saint-Marc je pense malgré moi ;
Son odieux amour m'inspire de l'effroi.
Il me faudra sans cesse éviter sa poursuite
Et ma tranquillité pour longtemps est détruite.
Je n'irai plus donner de leçons de dessin,
De peur de le trouver encor sur mon chemin.
Pauvre Fanny ! c'était ton unique fortune.
Tu ne mettras plus rien dans la bourse commune !
Si je pouvais tirer parti de mon pinceau ?
Dernièrement j'ai fait, en secret, un tableau ;
J'ai peint notre docteur et, si j'en crois mon maître,
Ce portrait suffira pour me faire connaître.
Il obtient aujourd'hui les honneurs du salon.
C'est un premier succès, le ratifiera-t-on ?
Je tremble... J'aperçois Henri, mon jeune frère.

SCÈNE DEUXIÈME.

HENRI, FANNY.

HENRI.

J'arrive du Musée.

FANNY.

Eh bien ?

HENRI.

Eh bien! ma chère,
Réjouis-toi ! j'ai vu ton chef-d'œuvre admiré
Briller au premier rang dans le salon carré.

FANNY.

Quel bonheur !

HENRI.

Il n'est pas confondu dans le nombre
De ces portraits communs qu'on relègue dans l'ombre
Et dont les traits hideux, l'horrible coloris
Font détourner la vue ou provoquent les ris.
Il est si ressemblant qu'on aura peine à croire
Qu'à l'insu du modèle il soit fait de mémoire.

FANNY.

Ah ! la reconnaissance a si bien dans mon cœur
Gravé les traits chéris de notre bienfaiteur !

HENRI.

Lorsque l'original, se rendant au Musée,

Y verra tout-à-coup sa copie exposée,
Va-t-il être surpris et se frotter les yeux !
Je voudrais être là. Ce sera curieux.

FANNY.

Je désire, avant tout, obtenir son suffrage.

HENRI.

Pour nous de ce portrait comprends-tu l'avantage ?
D'abord, dans la peinture il va te faire un nom ,
Puis, de notre cher frère augmenter le renom.
Ce portrait va doubler, tripler sa clientèle,
Et sa célébrité désormais sera telle
Qu'elle rendra jaloux Chomel et Pelletan.
Un portrait est utile à plus d'un charlatan,
Qui s'en fait un moyen pour arriver plus vite ;
Mais aussi quelquefois il sert le vrai mérite.
La science et les arts se tiennent par la main.
Ils doivent s'entr'aider, pour faire leur chemin.

FANNY.

Laissons là ma peinture et parlons de ta pièce.
J'y prends tant d'intérêt que j'y rêve sans cesse.
C'est donc enfin ce soir qu'on la donne aux Français.
Quelle gloire pour nous, si tu réussissais !

HENRI.

Toi seul, chère amie, es dans ma confidence,
Sois discrète !

FANNY.

Tu peux compter sur ma prudence.
Espères-tu ?

HENRI.

Beaucoup, ce matin ; mais, ce soir,
J'aurai peur. Ce qui doit soutenir mon espoir,
C'est l'actrice admirable à qui j'ai, dans l'ouvrage,
Confié de Fanny le joli personnage.
Elle est semblable à toi de manières, de ton,
De grâce et de candeur aussi bien que de nom.
Elle joue à ravir, elle est vraiment divine.
J'ai voulu de ton nom parer mon héroïne,
A cause des conseils excellents, pleins de goût
Que je te dois.

FANNY.

C'est mal. Tu railles.

HENRI.

Pas du tout.
Tes conseils sont très-bons. J'en ai plus d'une preuve ;
Je te dois notamment une scène assez neuve,
Ma meilleure, je crois. J'en suis très-satisfait.
Je viens d'en reconnaître et d'en juger l'effet.
Je ne suis pas ingrat. Mon aimable critique
Aura, sur ma recette, un présent magnifique,
Un châle très-joli, d'un genre tout nouveau.
J'ai déjà, ce matin, marchandé mon cadeau.

FANNY.

Ne te presse pas tant, frère, ta comédie,
Quoiqu'elle soit charmante, au lieu d'être applaudie,
Pourrait...

HENRI (vivement).

N'achève pas !... Le cadeau qui t'est dû,
Pour être différé, ne serait pas perdu.

SCÈNE TROISIÈME.

LES MÊMES, VALENTIN (l'air rêveur et préoccupé).

HENRI (bas à sa sœur).

Chut ! voici le docteur ! un grand trouble l'agite.

FANNY (à Valentin).

Vous avez vu Louise ? ah ! dites-moi, bien vite,
Si sa position présente du danger.

VALENTIN.

Non. Son mal, toutefois, n'est pas à négliger.
Il pourrait devenir grave. Je m'imagine
Qu'à des chagrins secrets il doit son origine.
J'ai tenté vainement d'en obtenir l'aveu.

FANNY.

Il faudra, je le vois, que je m'en mêle un peu.
J'espère des chagrins dont elle fait mystère,
Avant deux ou trois jours, être dépositaire.

VALENTIN.

Et pourquoi pas plus tôt ? Va chez elle à l'instant.
J'ai gardé ma voiture, elle est là qui t'attend.
Je vais te suivre en bas et sur ce qu'il faut faire
Te donner, en chemin, un avis nécessaire.
(A Henri.)
Toi, mon frère, attends-moi deux minutes.

HENRI.

Très-bien.

VALENTIN.

Il faut que nous ayons ensemble un entretien.

HENRI.

Volontiers.

(Valentin sort avec Fanny.)

SCÈNE QUATRIÈME.

HENRI (seul).

Pourquoi donc l'entretien qu'il demande ?
Je crois qu'il faut m'attendre à quelque réprimande.
Je dois docilement écouter ses leçons,
Car il est mon aîné de toutes les façons,
Pour la raison surtout. Sa sagesse profonde
M'a fait fuir les écueils et les dangers du monde.
Mais, quoiqu'il soit habile et docte médecin,
Il perdrait sûrement son temps et son latin
A vouloir me guérir de cette maladie
Que Piron autrefois a mise en comédie.

SCÈNE CINQUIÈME.

VALENTIN, HENRI.

VALENTIN.

Je n'ai pas été long. Profitons du moment,
Pour causer là tous deux, en amis, franchement.

C'est ton seul intérêt, crois-le bien, qui m'inspire.
Ne prends donc pas en mal ce que je vais te dire.

HENRI.

Là-dessus, mon ami, tu peux être en repos ;
Tu n'avais pas besoin de cet avant-propos.

VALENTIN.

Ce matin, en passant près de ton ministère,
J'ai vu ton directeur. Il n'a pas pu me taire
Que depuis quelque temps, surtout depuis un mois,
Tu n'es plus travailleur, zélé comme autrefois.

HENRI (à part.)

Pour le bureau, c'est vrai.

VALENTIN.

Le travail et l'étude
Avaient toujours été ta plus chère habitude ;
Ton changement m'afflige et me semble étonnant.
Est-ce que ton emploi te déplaît maintenant ?
A ton âge, l'on peut retourner en arrière
Et porter ses talents vers une autre carrière,
Lorsque l'on s'est trompé. Voyons, cherchons tous deux
Un parti qui sera plus conforme à tes vœux.

HENRI.

L'état d'un employé n'offre rien de pénible.
S'il n'est pas très-brillant, il est sûr et paisible ;
D'un modeste labeur y recueillant le fruit,
On y fait son chemin doucement et sans bruit.
Cet honorable état est loin de me déplaire.
Je m'y distinguerai par un zèle exemplaire,
A compter de demain.

VALENTIN.

Bon ! je n'en doute pas.
J'en prends acte. A présent, mon cher, tu me diras
Quelle est la jeune dame, élégante et jolie
Que j'ai vue avec toi.

HENRI (vivement).

La charmante Emilie !
N'est-ce pas qu'elle est bien ? pourtant tu n'as rien vu.
Il faut la voir en scène.

VALENTIN.

En scène ! que dis-tu ?

HENRI (à part).

Etourdi !

VALENTIN.

Ce serait ! ..

HENRI.

C'est une jeune artiste.

VALENTIN.

Je ne veux pas ici faire le rigoriste ,
Mais cette connaissance offre plus d'un danger
Et, plus tôt que plus tard, il faut t'en dégager.

HENRI.

Ne crains rien.

VALENTIN.

Entre nous, ne serait-ce pas elle
Qui pour le ministère a refroidi ton zèle ?

HENRI.

Point du tout.

VALENTIN.

Je te crois. Mais quel motif, enfin,
Au Théâtre-Français t'appelait ce matin?
Je t'en ai vu sortir. C'était toi, sans nul doute.

HENRI.

C'est vrai.

VALENTIN.

De ton bureau ce n'était pas la route.

HENRI.

Ce petit incident t'alarme sans raison.

VALENTIN.

Eh bien! Parle.

HENRI.

Un ami... qui veut cacher son nom...
(Tu n'exigeras pas que je te le révèle)
Ce soir, donne aux Français une pièce nouvelle;
Cet ami, ne pouvant la faire répéter,
Aux répétitions m'a prié d'assister.
Quoiqu'à ce métier-là je fusse très-novice,
J'ai bien voulu lui rendre un si léger service.

VALENTIN.

Si léger! loin de là, ce service est très-grand;
Ce n'est qu'à des amis intimes qu'on le rend.

HENRI.

Il s'agit, en effet, d'un ami très-intime.

VALENTIN.

Pourquoi tient-il si fort à garder l'anonyme ?
Il craint d'être sifflé sans doute, c'est prudent.

HENRI.

Il se croit à l'abri d'un pareil accident ;
Mais il a des raisons qui sont d'une autre espèce.

VALENTIN.

A-t-il quelque talent? Que dis-tu de sa pièce ?

HENRI.

Ce que j'en dis ?... Eh ! mais, je crains, en la jugeant,
Par amitié pour lui, d'être trop indulgent.
Son coup d'essai, je crois, n'est pas un coup de maître ;
Mais il est jeune encor, il se fera connaître.
Plein d'ardeur, de courage, il a de l'avenir.
J'ai le pressentiment qu'il pourra parvenir.

VALENTIN.

L'intérêt qu'il t'inspire est si vrai, si sincère
Qu'il m'intéresse aussi.

HENRI.

Merci ! merci ! mon frère !

VALENTIN.

Puisse-t-il s'en tirer ce soir avec honneur !

HENRI.

Ton vœu ne peut manquer de me porter bonheur.

VALENTIN.

De te porter bonheur ! à présent, je l'espère,
De l'ouvrage nouveau tu t'avoueras le père ?
La vérité t'échappe.

HENRI.

Oui, c'est la vérité.
J'ai trahi le secret de ma paternité.

VALENTIN.

Je le savais déjà.

HENRI.

Comment donc ?

VALENTIN.

Ma tendresse
M'ouvre toujours les yeux sur ce qui t'intéresse,
Et j'ai, depuis longtemps, découvert ton secret.
En cette occasion, je le dis à regret,
Tu n'as pas envers moi fait preuve de franchise.

HENRI.

J'ai voulu te causer une douce surprise,
Dans le cas où ma pièce obtiendra du succès,
T'épargner un chagrin, si je perds mon procès.

VALENTIN.

Conviens que tu craignais plutôt mes remontrances.
Ton nouveau goût, malgré toutes tes assurances
Et malgré toi, peut nuire à tes autres travaux.

HENRI.

Je ne veux m'y livrer qu'en dehors des bureaux.
Appelle mon penchant ou travers ou folie,
Je ne puis en guérir. Aussi, je t'en supplie,
Pour le contrarier ne tente aucun effort.

VALENTIN.

A la postérité je ferais trop de tort.

HENRI.

Raille-moi, j'y consens. Malgré ton badinage,
Tu m'approuves au fond, tu reconnais, je gage,
Que je pourrais plus mal employer mes loisirs.
De vains amusements d'autres font leurs plaisirs.
Ma seule passion, c'est la littérature.
En est-il une au monde et plus douce et plus pure ?
Le culte des faux dieux n'aura pas mon tribut;
Etre utile et moral sera toujours mon but ;
Je veux des gens de bien mériter le suffrage.
Je le prouve déjà par mon premier ouvrage.
Viens le voir aujourd'hui.

VALENTIN.

Je le verrai plus tard.

HENRI.

Pourquoi ?

VALENTIN.

N'insiste pas.

HENRI.

Craindrais-tu par hasard ?....

VALENTIN.

Non, mais que le public te siffle ou t'applaudisse,
En te voyant juger, je serais au supplice.

HENRI (lui serrant la main).

Mon bon frère !... Je porte un billet à Raynal.

VALENTIN.

C'est demain qu'il subit sa thèse.

HENRI.

C'est égal.

VALENTIN.

Il n'acceptera pas, sois-en sûr.

HENRI.

Au contraire.

Il a de ses travaux besoin de se distraire.

(Il sort.)

SCÈNE SIXIÈME.

VALENTIN (seul).

Voilà son seul défaut, si c'en est un, pourtant ;
Je ne sais si je dois en être mécontent.
Tour-à-tour je m'en plains et je m'en félicite.
Je serais glorieux, en cas de réussite,
Qu'il illustrât son nom dans le plus beau des arts.
Mais que d'écueils divers je vois de toutes parts !
Sans parler des sifflets, le danger des coulisses,
Les charmes séduisants, la beauté des actrices.

SCÈNE SEPTIÈME.

VALENTIN, FANNY.

VALENTIN.

Te voilà de retour ! Eh bien, ma bonne sœur !

FANNY.

Louise m'a laissé lire au fond de son cœur.
La cause de son mal à présent m'est connue.
C'est une passion trop longtemps contenue,
Un amour violent qu'elle combat en vain.

VALENTIN.

Tu ne m'étonnes pas, car j'en étais certain.
L'objet de son amour est donc indigne d'elle ?

FANNY.

Bien loin de là, c'est vous.

VALENTIN.

Grand Dieu ! quelle nouvelle !

FANNY.

Sa prompte guérison dépend...

VALENTIN.

Monsieur Bernard !
Laisse-nous.

FANNY.

Là-dessus nous causerons plus tard.
(Elle sort.)

SCÈNE HUITIÈME.

VALENTIN, M. BERNARD.

VALENTIN (à part).

De mon émotion tâchons d'être le maître.

M. BERNARD.

Vous l'avez vue. Eh bien ? je brûle de connaître...
Vous paraissez troublé.

VALENTIN.

Moi ?

M. BERNARD.

Votre air me fait peur.
Il n'est pas naturel. Ah ! docteur, cher docteur !
Vous avez, je le vois, des craintes.

VALENTIN.

Non, aucune.

M. BERNARD.

Sauvez-la, je partage avec vous ma fortune.

VALENTIN.

Votre amour paternel s'exagère le mal.
Il s'agit seulement de guérir son moral.

M. BERNARD.

Le moral à guérir est toujours difficile ;
On y voit échouer souvent le plus habile.
N'est-il pas vrai, docteur ?

VALENTIN.

C'est vrai, dans certains cas.
Ici, c'est différent, ne vous alarmez pas.
Pour tout remède, il faut tâcher de la distraire ;
Vous en verrez l'effet bientôt.

M. BERNARD.

Que dois-je faire ?
Donnerai-je une fête, un concert, un grand bal ?

Je ne les aime pas beaucoup, mais c'est égal.
Je danserai moi-même au besoin.

VALENTIN. (à part).

Pauvre père !

(Haut.)

Des plaisirs si bruyants ne lui conviennent guère.
Ils la fatigueraient, loin de la soulager.
Dans le Midi, je crois, vous devez voyager ?

M. BERNARD.

Une affaire, en effet, va m'appeler à Nice.

VALENTIN.

C'est une occasion qui me semble propice,
Emmenez votre fille avec vous.

M. BERNARD.

O mon Dieu !
Pourquoi précisément choisir un pareil lieu ?
Vous voulez le cacher en vain ; je le devine,
La pauvre chère enfant se meurt de la poitrine.

VALENTIN.

Je vous jure que non.

M. BERNARD.

Je ne sais si j'ai tort,
Mais vous m'effraieriez moins en m'envoyant au Nord.

VALENTIN.

Quel que soit le voyage, il sera salutaire ;
Ainsi donc, parcourez l'Ecosse, l'Angleterre,
Faites de l'Allemagne avec elle le tour,
Et nous la reverrons bien portante au retour.

M. BERNARD.

Si j'en étais certain !

VALENTIN.

N'en ayez aucun doute.

M. BERNARD.

Dès demain, en ce cas, je veux me mettre en route.
Nous connaissons déjà votre amitié pour nous ;
Mais j'en attends encore une preuve de vous.
Dans l'état de ma fille, il ne serait pas sage
D'entreprendre avec elle un aussi long voyage,
Sans un bon médecin qui puisse, tous les jours,
De son art, au besoin, lui prêter le secours.
Elle a de vos talents fait une expérience
Qui vous a mérité toute sa confiance.

VALENTIN (à part).

Ah ! je le vois venir.

M. BERNARD.

Il faut vous résigner,
Mon cher, mon bon docteur, à nous accompagner.

VALENTIN.

Que me proposez-vous ?

M. BERNARD.

Rendez-nous ce service.
Je réclame de vous un très-grand sacrifice ;
Mais vous n'y perdrez rien, et je vous ferai voir,
Soyez-en sûr, quel prix j'attache à vous avoir.
Eh bien ! vous acceptez ?

VALENTIN.

Cela n'est pas possible.

M. BERNARD.

Quel motif vous arrête ?

VALENTIN.

Un obstacle invincible.
D'ailleurs, mon cher Monsieur, croyez en mon conseil,
Partez sans médecin. Oui, dans un cas pareil,
Il ne vous serait pas très-utile ; au contraire.
Quand on fait un voyage, afin de se distraire,
Afin de s'égayer, il n'est pas gracieux
D'avoir un médecin toujours devant les yeux ;
Sa présence inquiète, et l'on se persuade ,
A force de le voir, qu'on est vraiment malade.
Nous faisons plus de mal que de bien quelquefois,
Nous autres médecins.

M. BERNARD.

Mon ami, je vous crois.
Je partirai sans vous, et seul avec Louise.
Beaucoup de médecins n'ont pas votre franchise.
Ce sont des charlatans et vous ne l'êtes pas.
Aussi, plus je vous vois plus de vous je fais cas.
Je veux aveuglément suivre votre ordonnance,
Et pendant quelques mois voyager hors de France.
Sans adieu ! n'est-ce pas ?

VALENTIN.

Oh ! sans doute.

M. BERNARD.

Au revoir !
(Il sort.)

VALENTIN (seul).

Qu'il en coûte parfois pour faire son devoir !

SCÈNE NEUVIÈME.

VALENTIN, FANNY.

FANNY.

J'attendais ce moment avec impatience.
Quel est le résultat de votre conférence?
Parlez-moi de Louise !

VALENTIN.

Elle va voyager,
Accompagner son père en pays étranger.

FANNY.

Ah ! que me dites-vous ? c'était un mariage
Que j'espérais apprendre et non pas un voyage.

VALENTIN.

En l'ordonnant, j'ai fait mon devoir.

FANNY.

Croyez-vous ?
Votre premier devoir, le plus sacré de tous,
N'est-il pas de guérir vos malades?

VALENTIN.

Sans doute.
Je viens de le remplir ici, quoiqu'il m'en coûte.

FANNY.

Le voyage ordonné ne remédie à rien.
Pour sauver la malade il est un sûr moyen,
Peut-être est-ce le seul ?

VALENTIN.

D'une telle alliance
Je ne puis ni ne dois concevoir l'espérance.

FANNY.

Louise de son père est le plus cher trésor ;
S'il fallait qu'il perdît ou sa fille ou son or,
Doutez-vous de son choix ?

VALENTIN.

Non ; mais tu dois comprendre
Pourquoi je ne pourrai jamais être son gendre.
Un médecin serait bien vil, bien criminel,
S'il osait abuser de l'amour paternel,
Pour extorquer la main d'une riche héritière.

FANNY.

Nous pensons là-dessus de la même manière.
Mais ici ce n'est pas un calcul d'intérêt,
C'est l'amour, l'amour seul qui vous dirigerait.
Quoi ! vous aimez Louise autant qu'elle vous aime,
Votre bonheur, le sien dépendent de vous-même,
Et vous renonceriez à son cœur, à sa main !
Parce que vous avez été son médecin,
Cette heureuse union deviendrait impossible !
Pour être médecin, faut-il être insensible ?

VALENTIN (à part).

Il faut le feindre, au moins.

SCÈNE DIXIÈME.

LES MÊMES, HENRI, MICHEL.

MICHEL.

Ce cher petit Henri !
Quel accueil il m'a fait ! j'en suis tout attendri.
Je montais l'escalier ; un beau jeune homme passe,
Me regarde et soudain me saute au cou, m'embrasse.
Il m'avait reconnu.

HENRI.

Vous ne vieillissez pas.
Toujours le même.

MICHEL.

Vrai ? l'air est si bon, là-bas !
Si je n'ai pas changé, toi c'est tout le contraire.
Dame ! lorsque tu vins rejoindre ici ton frère,
Tu n'étais qu'un enfant, mais un petit lutin
Qui promettait déjà d'être un fameux malin.

FANNY (s'avançant).

Et moi, suis-je changée ?

MICHEL.

Eh ! vraiment, c'est ma nièce !
Je la reconnaîtrais rien qu'à sa gentillesse.
Voilà bien son air doux, ses beaux yeux, son regard !
Mais elle est plus jolie encor qu'à son départ.

(Il l'embrasse).

A propos, mes enfants, j'ai fait ma grande affaire.
Ne me trouvez-vous pas l'air d'un propriétaire?
Je le suis, grâce au ciel ! ce titre précieux
M'enchante, me ravit, me grandit à mes yeux.
J'en suis tout fier. Les uns, aspirant à la gloire,
Veulent rendre leur nom célèbre dans l'histoire;
D'autres vers les emplois courent avec ardeur;
Pour être député, ministre, ambassadeur,
Aux plus rudes travaux ils consacrent leur vie.
Etre propriétaire était ma seule envie.
Ce titre, auquel je vise au moins depuis trente ans,
J'ai su le conquérir par mes efforts constants,
Par mon économie, à force de sagesse;
Aussi, je l'aime autant qu'un titre de noblesse,
Et ce sera le mien qu'avec ma probité
Je transmettrai, j'espère, à ma postérité.

(A Valentin.)

Ton titre de docteur, mon cher, a son mérite.
Tu le dois à toi-même, et je te félicite
D'avoir, si jeune encore et si bien réussi;
Mais songe à devenir propriétaire aussi,
C'est plus solide encor.

VALENTIN.

Ce sera difficile.
Il me faudra longtemps.

MICHEL.

Dans cette grande ville,
Un médecin célèbre est bien vite opulent,
Et déjà ton renom égale ton talent.

VALENTIN.

De ma célébrité je ne me doutais guère.

MICHEL.

Bah ! bah ! Si tu n'étais qu'un médecin vulgaire,
Si tes talents connus ne t'avaient fait un nom,
Aurait-on exposé ton portrait au salon?
J'en sors et j'ai très-bien reconnu ton image.
C'est aux célébrités qu'on rend un tel hommage.

HENRI (bas à Fanny).

Tu vois déjà, ma sœur, l'effet de ce portrait.

VALENTIN (à Michel).

Vous m'avez reconnu ?

MICHEL.

C'est bien toi, trait pour trait ;
C'est ton air, ton regard et jusqu'à ton sourire.

VALENTIN.

J'ignore, en vérité, ce que vous voulez dire.
Je ne me suis jamais fait peindre.

MICHEL.

C'est trop fort.

(A Fanny.)

Fanny, tu jugeras qui de nous deux a tort.

FANNY.

Vous avez tous les deux raison.

HENRI.

Belle sentence !

FANNY.

Supposons qu'on ait peint mon frère, en son absence,
Sans qu'il l'ait soupçonné.

MICHEL.

Mais il est ressemblant,
Je le répète, au point qu'on le croirait parlant.

FANNY.

Le peintre, avec bonheur, connaîtra le suffrage
Que mon oncle veut bien donner à son ouvrage.

VALENTIN.

Il le connaît déjà, car ce peintre est ici.
Il nous voit, nous entend ; en un mot le voici.

(Il montre Fanny du doigt).

MICHEL.

Est-ce possible ?

VALENTIN.

En vain, elle voudrait le taire.
Regardez sa rougeur qui trahit le mystère.

MICHEL.

Dieu ! quel talent elle a pour attraper les gens !
Voudras-tu faire aussi mon portrait ?

FANNY.

J'y consens.
Ce sera de grand cœur.

SCÈNE ONZIÈME.

LES MÊMES, BERTHE.

BERTHE.

Messieurs, Mademoiselle,
Le dîner est servi.

MICHEL.

Tant mieux ! bonne nouvelle !

VALENTIN.

Nous porterons ensemble, avec nos meilleurs vins,
La santé de ma tante et des petits cousins.

MICHEL.

C'est çà J'aime à trinquer.

HENRI.

Nous boirons du champagne.
Vous nous direz s'il vaut votre vin de Limagne.

MICHEL.

Ne vous en moquez pas ; notre vin du pays
Vaut pour le moins tous ceux qu'on fabrique à Paris.

(Il sort avec Valentin et Henri).

BERTHE (remettant une lettre à Fanny).

On dit que c'est pressé.

FANNY (seule).

Quelle est cette écriture ?
De qui vient cette lettre ? elle est sans signature ;
O ciel ! c'est encor lui ! c'est mon persécuteur.
Aujourd'hui, sans retard, parlons-en au docteur.

(Elle sort.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, FANNY.

HENRI.

Ce dîner m'a paru d'une longueur mortelle.
L'instant fatal approche, et ma frayeur est telle
Que j'en ai sûrement la fièvre.

FANNY.

Pauvre auteur !
Les plus affreux périls te feraient moins de peur.

SCÈNE DEUXIÈME.

LES MÊMES, VALENTIN, MICHEL.

MICHEL.

J'ai dîné gentiment ; il faut que j'en convienne,
Votre table est encor préférable à la mienne.

VALENTIN.

Vraiment ! Je suis charmé de vous voir satisfait.

MICHEL.

Tout était excellent, délicieux, parfait.

VALENTIN (montrant Fanny).

Il faut en rendre grâce à notre ménagère.

MICHEL.

A Fanny ? je t'en fais mon compliment, ma chère !
C'est un joli talent que tu possèdes là.
On le fera valoir, quand on te mariera.

FANNY.

Merci ! mon oncle.

MICHEL (à Henri).

Et toi, qu'as-tu, mon camarade ?
Serais-tu par hasard amoureux ou malade ?

HENRI.

Ni l'un ni l'autre.

MICHEL.

Alors, je ne te comprends pas,
D'avoir boudé devant un semblable repas.
Au lieu de m'imiter !

HENRI.

Pardon ! je vous rappelle
Que si vous désirez voir la pièce nouvelle .

MICHEL.

La pièce de l'ami qui t'intéresse tant ?

HENRI.

Il faut vous décider et partir à l'instant.

MICHEL.

Ça me divertira, tu crois ?

HENRI.

J'aime à le croire.

MICHEL.

Je crains que ce ne soit pour moi que du grimoire.
Je voulus, à Clermont, pendant le carnaval,
Du spectacle, une fois, me donner le régal.
La pièce était superbe ; elle était en musique,
On l'appelait, je crois, un opéra-comique.
J'écoutais, sans bailler, dans le commencement,
Mais bientôt le sommeil me gagna doucement.

HENRI (à part.)

Pourvu qu'il n'aille pas faire aujourd'hui de même !

MICHEL.

S'endormir en musique est un plaisir extrême.
Je rêvais (de ce rêve il me souvient encor)
Que j'avais bravement gagné le lingot d'or ;
Quand tout-à-coup des cris, un horrible vacarme,
M'éveillant en sursaut, me mirent en alarme.
Je venais de causer ce tumulte effrayant,
Parce que je ronflais sur un ton trop bruyant.

HENRI (à part).

Un incident pareil m'achèverait de peindre.

MICHEL.

Pour n'avoir pas, ce soir, la même chose à craindre,
Si je viens à dormir, tu me réveilleras.

HENRI (vivement).

Reposez-vous sur moi, je n'y manquerai pas.

MICHEL.

Bon !

HENRI.

Je vous secouerai, s'il le faut, d'importance.

MICHEL.

C'est cela. Je te suis.

VALENTIN.

Au revoir !

FANNY.

Bonne chance !

HENRI.

Merci !... pour mon ami.

(Michel et Henri sortent.)

SCÈNE TROISIÈME.

VALENTIN, FANNY.

VALENTIN.

Henri, je le crains bien,
N'a pas, pour l'amuser, fait choix d'un bon moyen.

FANNY.

Il veut étudier l'effet de son ouvrage
Sur l'esprit simple et droit d'un homme du village.

VALENTIN.

C'est très-bien de sa part, j'approuve ce projet ;
Mais je dois te parler d'un plus grave sujet.
Un jeune commerçant, assez bien de figure,
Très-probe, fort à l'aise, à ce que l'on assure,
Désire s'établir et demande ta main.
Que répondre ? il attend la réponse demain.

FANNY.

Sa démarche m'honore et j'y suis très-sensible,
Mais d'agréer ses vœux il ne m'est pas possible.

VALENTIN.

Est-ce ton dernier mot ?

FANNY.

Heureuse près de vous,
Où pourrais-je jamais trouver un sort plus doux ?

VALENTIN.

Cette position ne peut longtemps te plaire,
Tu changeras bientôt.

FANNY.

Soyez sûr du contraire.
D'ailleurs, si quelque jour je fais choix d'un mari,
Le commerce n'est pas mon état favori.

VALENTIN.

Ainsi donc, il faudra, d'une manière honnête,
De notre prétendant rejeter la requête.

Si je savais l'état qui te convient le plus,
Je pourrais, au besoin, me régler là-dessus.
Voyons! qu'un avocat s'offre, je le suppose...

FANNY.

L'état me conviendrait, mais il faut autre chose.
Il est tel avocat, fort bien au tribunal,
Qui ne me plairait guère.

VALENTIN.

Et si c'était Raynal?
Il a fini son droit. Il subira sa thèse
Pas plus tard que demain, et c'est, par parenthèse,
Afin d'y travailler, qu'il n'a pas cru devoir
Accepter de mon frère un billet pour ce soir.

FANNY.

Je connais les erreurs, les torts de sa jeunesse;
Mais son grand repentir me touche et m'intéresse,
De ses anciens travers je crois qu'il est guéri.
C'est pourquoi s'il s'offrait pour être mon mari,
Et si vous m'ordonniez ..

VALENTIN.

En affaire pareille,
Un frère ne peut pas ordonner, il conseille.

FANNY.

Si vous me conseilliez de l'accepter.

VALENTIN.

Eh bien?
Achève!

FANNY.

Votre avis serait aussi le mien.
Je veux vous consulter sur certaine poursuite
Qui m'intrigue beaucoup et dont je crains la suite.

SCÈNE QUATRIÈME.

LES MÊMES, BERTHE, BEAUPRÉ.

BERTHE.

Entrez, Monsieur, entrez !

BEAUPRÉ.

Votre humble serviteur !
Dieu merci ! je vous trouve ; ah ! Monsieur le docteur,
Ouvrez vite et lisez cette lettre, elle presse.

VALENTIN (après avoir ouvert la lettre).

Elle est du duc d'Anval.
(Il regarde l'adresse).
Est-ce bien mon adresse ?

BEAUPRÉ.

Oh oui ! certainement.

BERTHE.

Un duc !

VALENTIN.

Jusqu'aujourd'hui
Je n'avais jamais eu de rapports avec lui,
Et je n'ai même pas l'honneur de le connaître.

BEAUPRÉ.

Oh ! lui vous connaît bien ! ce bon, ce digne maître,
Pour conserver les jours d'un de ses fils chéris ,
Compte sur vos talents si vantés dans Paris.
Afin de vous avoir d'une façon plus sûre
Et plus prompte, je viens vous chercher en voiture.

FANNY (à son frère).

Pauvre père ! chez lui rendez-vous sans retard.
Mon cœur à son chagrin prend la plus vive part.

VALENTIN.

Sa confiance en moi, qui me flatte et m'honore,
A parler franchement, m'étonne plus encore.

BEAUPRÉ.

Vous en êtes surpris ! Je ne vois pas pourquoi.

VALENTIN.

Tant d'autres médecins plus habiles que moi....

BEAUPRÉ.

Plus habiles que vous ! c'est être trop modeste.
D'admirables succès que tout Paris atteste,
Près de Monsieur le duc vous ont mis en faveur.

FANNY.

De Louise, en effet, vous fûtes le sauveur.

BEAUPRÉ.

Louise ! attendez donc ! c'est le nom de baptême.
Son autre nom ?

FANNY.

Bernard.

BEAUPRÉ.

Bernard ! c'est cela même.
C'est le nom que mon maître a cité.

FANNY (à son frère).

Vous voyez
Que vous êtes connu plus que vous ne croyez.

BEAUPRÉ (à Valentin).

Veuillez prendre un parti. J'attends votre réponse.
Voyons ! à Monseigneur faudra-t-il que j'annonce
Que vous ne pouvez pas répondre à son appel ?

VALENTIN.

Non, non. Je vais m'y rendre à l'instant.

BEAUPRÉ (à part).

Grâce au ciel !

VALENTIN.

L'hôtel d'Anval, je crois, est au bout de la ville.

BEAUPRÉ.

C'est vrai. Mais nous avons un cocher fort habile,
Et nos chevaux anglais, qu'il mènera bon train,
Auront en un clin d'œil arpenté le terrain.

VALENTIN (à Beaupré).

Je vous suis.
(A Fanny).
A bientôt !

BEAUPRÉ (à part).

Heureux début ! courage !
La fin couronnera, j'espère, mon ouvrage.

(Valentin sort avec Beaupre.)

SCÈNE CINQUIÈME.

FANNY, BERTHE.

BERTHE.

On voit que ce laquais est de bonne maison.

FANNY.

En effet, il a l'air d'un honnête garçon.
J'aime l'attachement qu'il nous a fait paraître
Pour le jeune malade et pour le duc, son maître.

BERTHE.

Moi, j'aime sa livrée. Avez-vous jamais vu
Un habit de laquais si brillant, si cossu ?
Mais, c'est tout simple, un duc !

FANNY (prêtant l'oreille).

Ah ! j'entends l'équipage,
Qu'emporte au grand galop son fringant attelage.

BERTHE.

Ça marche joliment. Dieu ! Monsieur Valentin
Avec de tels chevaux ferait-il son chemin !
Je lui voudrais au moins une demi-fortune.
Patience ! il ne peut manquer d'en avoir une,
Et même une voiture avec un grand laquais.

(Elle va fermer la porte en dedans.)

FANNY (à part).

Il n'aurait qu'à vouloir, mais voudra-t-il jamais ?

BERTHE.

J'ai fermé. Maintenant, il n'entrera personne
Sans ma permission.

FANNY.

Que craignez-vous, ma bonne ?

BERTHE.

Ce quartier est, le soir, assez mal fréquenté,
Et prudence est, dit-on, mère de sûreté.

FANNY.

Peureuse !

BERTHE.

A dire vrai, le jour, j'ai du courage ;
Mais, dès que la nuit vient, je sens qu'il déménage.

FANNY.

Si vous saviez, la nuit, quelqu'un à secourir,
Vous vous empresseriez, je gage, d'y courir.

BERTHE.

Ma foi, je ne sais trop.

FANNY.

Moi, je suis moins timide.

BERTHE.

Oh ! pour faire le bien vous êtes intrépide.
C'est prouvé, c'est connu. Vous êtes, pour le cœur,
De Monsieur Valentin la vraie et digne sœur.
Mais, je songe au client que le ciel nous envoie.
J'espère que Monsieur est dans la bonne voie.
Sa réputation fait-elle des progrès ?
Il marche, tous les jours, de succès en succès.

Le voilà qui s'élève à la haute noblesse ;
Il va probablement monter jusqu'à l'Altesse.
Il faudra bien alors qu'il descende au premier,
Et même qu'il habite un plus brillant quartier.
On ne s'arrête pas, quand la vogue s'en mêle.
L'or et l'argent pleuvront chez lui, comme la grêle.
Puis, une grande dame, au faubourg St-Germain,
Voudra le marier, un beau jour, de sa main,
Et lui procurera quelque riche alliance.
Son bonheur sur le vôtre aura de l'influence.
Vous aurez pour mari certain jeune avocat
Qui finira par être un très-grand magistrat.

FANNY.

Vous êtes folle, avec vos châteaux en Espagne.

(On sonne.)

BERTHE.

Dieu ! qui sonne si fort ?

SCÈNE SIXIÈME.

LES MÊMES, BEAUPRÉ (d'abord en dehors).

BEAUPRÉ (en dehors).

Ouvrez !

BERTHE.

La peur me gagne.

BEAUPRÉ (en dehors).

Ouvrez ! c'est très-urgent.

FANNY.

Je reconnais la voix.

Ouvrez vite !

(Berthe ouvre la porte.)

(A Beaupré.)

D'où vient le trouble où je vous vois ?

Quel motif vous ramène ?

BEAUPRÉ.

Hélas ! Mademoiselle,

D'un fâcheux accident j'apporte la nouvelle.

FANNY.

Dieu ! mon frère.... je crains de vous interroger.

BEAUPRÉ.

Rassurez-vous. Ses jours ne sont pas en danger.
Peste soit du cocher et de sa maladresse !
Le malheureux, sans doute, était perdu d'ivresse,
Pour nous verser ainsi.

FANNY.

Vous me glacez d'effroi.

Pauvre frère !

BEAUPRÉ.

Il s'en est moins bien tiré que moi.
Comme j'étais debout derrière la voiture,
J'ai pu, sans recevoir la moindre égratignure,
Au moment du péril me jeter vite à bas.
Il ne s'est pas trouvé, lui, dans le même cas.

FANNY.

Est-il blessé ? parlez !

BEAUPRÉ.

La blessure est légère
Et n'aura pas de suite, ou du moins je l'espère ;
Mais il avait d'abord perdu le sentiment.
Nous l'avons sur nos bras transporté doucement
Au lieu le plus voisin, chez une brave dame.
On lui donne les soins que son état réclame.
Il a repris ses sens, il demande à vous voir,
Et je viens, sans délai, vous le faire savoir.

FANNY.

Ah ! courons !

BERTHE.

Je vous suis.

FANNY.

Non, non ; restez, ma chère !
Vous me retarderiez. Oh ! mon frère ! mon frère !

BEAUPRÉ (à part).

Bravo ! nous la tenons.

(Il sort avec Fanny.)

SCÈNE SEPTIÈME.

BERTHE (seule).

Juste ciel ! quel malheur !
J'en deviendrai malade ou folle de douleur.
Je ne me flatte pas. Le mal est encor pire
Que ce brave garçon a bien voulu le dire.

J'ai reconnu sans peine, en dépit de ses soins,
Qu'il nous en a caché la moitié pour le moins.
On ne peut me tromper ; j'ai trop d'expérience.
Pour prix de sa sottise et de son imprudence,
Ce malheureux cocher devrait être pendu.

SCÈNE HUITIÈME.

BERTHE, RAYNAL.

BERTHE.

C'est vous, Monsieur Raynal !

RAYNAL.

Eh bien ! qu'ai-je entendu ?
Des pas précipités, je ne sais quelles plaintes,
Des paroles sans suite ont éveillé mes craintes.
Que se passe-t-il donc ?

BERTHE.

Je suis morte à demi.
Si vous saviez, Monsieur !... votre meilleur ami....
Je ne puis achever.

RAYNAL.

Je meurs d'inquiétude.
Tirez-moi, sans retard, de cette incertitude.
Votre maître ?...

BERTHE.

Est blessé.

RAYNAL.

Blessé ! par qui ? comment?
En quel lieu? Je voudrais ne pas perdre un moment,
Pour lui porter secours, si je peux être utile.

BERTHE.

Un cocher maladroit qu'on disait fort habile
Le menait chez le duc.... Comment le nomme-t-on ?
Le duc... le duc d'Anval... oui, c'est bien là son nom ;
Quand il l'a fait verser. Aussitôt avertie,
Pour lui donner des soins, ma maîtresse est partie.
C'est un laquais du duc qui dirige ses pas.

RAYNAL.

De quel côté?

BERTHE.

Voilà ce que je ne sais pas.

RAYNAL.

N'importe ! l'accident a fait du bruit sans doute ;
Je vais interroger les passants sur ma route,
Je pourrai découvrir ce que je veux savoir.
J'aime à penser qu'il reste encore de l'espoir.
Si nous perdions celui que j'aime, je révère,
J'en porterais le deuil, comme le deuil d'un père.

(Il sort.)

SCÈNE NEUVIÈME.

BERTHE (seule).

Ce cher Monsieur Raynal, quel excellent voisin !

Quand il serait le fils de Monsieur Valentin,
Il n'éprouverait pas une peine plus vive.
Mais, comme le malheur tout-à-coup nous arrive !
Mademoiselle et moi, nous causions là gaîment,
Parlant de l'avenir, qui nous semblait charmant
Et ne s'offrait à nous que tout couleur de rose.
Cinq minutes plus tard, quelle métamorphose !
Le ciel permettra-t-il qu'un homme si parfait ,
Qui rêve, à chaque instant, quelque nouveau bienfait,
Périsse d'une mort si prompte et si funeste ?
Ce serait à douter de la bonté céleste.

SCÈNE DIXIÈME.

VALENTIN, BERTHE.

VALENTIN (à part).

Je suis mystifié d'une étrange façon.
Mais dans quel but? Sur qui doit porter mon soupçon ?
Je cherche vainement l'auteur de cet outrage.
Ce n'est pas un confrère auquel je porte ombrage ;
Je ne saurais le croire.

BERTHE (apercevant Valentin).

O ciel ! est-ce étonnant !
Est-ce lui que je vois ? Serait-ce un revenant ?

VALENTIN.

Comment ! un revenant ! quelle est cette folie ?

BERTHE.

Laissez-moi vous toucher un peu, je vous supplie.
C'est bien vous !

VALENTIN.

Pauvre Berthe ! elle a perdu l'esprit.

BERTHE.

Le malheur n'est donc pas si grand qu'on l'avait dit.
Vous vous tenez debout, malgré votre blessure.

VALENTIN.

Je ne suis pas blessé.

BERTHE.

La chose est-elle sûre ?

VALENTIN.

Très-sûre.

BERTHE.

Quel bonheur !

VALENTIN.

Où donc est le bonheur ?

BERTHE.

Après avoir versé...

VALENTIN.

Vous êtes dans l'erreur.

BERTHE.

Vous n'avez pas versé ?

VALENTIN.

C'est encore une histoire.

On s'est plu, je le vois, à vous en faire accroire.
Nous sommes, tous les deux, dupes d'un imposteur.

BERTHE.

Ce laquais, si bien mis, était donc un menteur?

VALENTIN.

S'il n'est l'auteur d'un faux, il en est le complice.

BERTHE.

Peut-on pousser plus loin l'audace et la malice!

VALENTIN.

Je ne sais quel instinct m'avertissait tout bas.
J'hésitais ; néanmoins, je cède et suis ses pas.
D'une belle voiture il m'ouvre la portière
Et, quand j'y suis monté, va se poster derrière.
Nous partons au galop, nous brûlons le pavé.
Vingt minutes après, je me trouve arrivé ;
Ce n'est pas lui qui m'aide à sortir de voiture,
C'est le cocher. Sans faire aucune conjecture,
Je demande le duc. Dans son appartement
Je suis par un valet introduit poliment.
Je le vois entouré de sa jeune famille,
Deux beaux petits garçons, une charmante fille,
Qui se livrent ensemble à des ébats joyeux.
La gaîté, la santé qui brillent dans leurs yeux
Prouvent qu'un médecin leur est peu nécessaire.
Tout s'explique bientôt, et j'apprends qu'un faussaire,
Usant d'un artifice odieux et grossier,
A pris le nom du duc, pour me mystifier.
Je m'excuse et je sors. Je trouve, à ma sortie,
Comme je m'en doutais, la voiture partie.

Je reviens donc à pied, cherchant pour quel sujet
D'un aussi méchant tour on m'a rendu l'objet.

BERTHE.

Pendant ce temps, le gueux, que Lucifer confonde !
Prenant l'air et le ton d'une douleur profonde,
Venait nous dire ici que vous aviez versé
Et qu'il avait fallu vous emporter blessé.
Vous concevez l'effet que sur Mademoiselle
Et sur votre servante a produit la nouvelle.
Votre sœur...

(Se frappant le front).

Oh ! mon Dieu ! j'y songe... quel soupçon !
Cette idée est horrible et donne le frisson.

VALENTIN.

Que dites-vous ?... ma sœur...

BERTHE.

Hélas ! oui, mon cher maître,
Croyant aller vers vous, elle a suivi ce traître.

VALENTIN.

Ciel ! vous m'ouvrez les yeux. L'infâme garnement
De quelque libertin sans doute est l'instrument.
Quand Fanny m'a parlé de certaine poursuite
Dont elle prévoyait et redoutait la suite,
Pourquoi n'a-t-elle pu ne m'en dire qu'un mot ?
J'aurais su déjouer peut-être le complot.
Ma sœur, ma pauvre sœur ! je frémis quand j'y pense.
Il faut la secourir. Dans cette ville immense,
Au milieu de la nuit, où diriger mes pas ?
Ah ! n'importe ! courons ! ne désespérons pas.

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE ONZIÈME.

BERTHE (seule).

Je ne respire plus. Mon Dieu, quelle soirée !
Sur le compte du frère à peine rassurée,
Il faut que maintenant je tremble pour la sœur.
Ce n'est pas à ses jours qu'en veut le ravisseur.
Que n'ai-je partagé ses périls ! sans nul doute,
Elle ne courrait pas la chance qu'on redoute.
Ma présence eût été pour elle un ferme appui :
Le plus grand libertin à ma vue aurait fui.
Oui, je crois qu'en dépit de toute son audace,
Il n'aurait point osé me regarder en face.

SCÈNE DOUZIÈME.

BERTHE, HENRI, MICHEL.

HENRI.

Vous êtes donc content ?

MICHEL.

Enchanté, mon garçon.
Le libertin reçoit une fière leçon.
Cette pauvre Fanny...

BERTHE (vivement).

Fanny ! quelle nouvelle ?
Sauriez-vous ?...

MICHEL.

Son honneur vient de l'échapper belle.

BERTHE.

J'en tremble encor.

MICHEL.

Vraiment? mais tout a bien fini.

BERTHE.

Bon.

MICHEL.

La vertu triomphe et le crime est puni.

BERTHE (battant des mains).

Sauvée! elle est sauvée!

MICHEL.

Il paraît que la bonne
Prend beaucoup d'intérêt à la jeune personne.

BERTHE.

Au point que je voudrais embrasser son sauveur.

(Henri chante : *« La Victoire est à nous. »*)

C'est donc vous? Ah! Monsieur, faites-moi la faveur....

HENRI (l'embrassant à deux reprises).

Très-volontiers, ma vieille, et plutôt deux fois qu'une.

MICHEL (à Henri).

Je te fais compliment sur ta bonne fortune.

HENRI.

Dans un moment pareil, je vous en fais l'aveu,
J'embrasserais le diable.

MICHEL.

Il y paraît, parbleu!

HENRI (à Berthe).

Vous partagez ma joie et mon bonheur.

BERTHE.

Oui, certe!

Je ne m'en sens pas d'aise.

HENRI.

En ce cas, chère Berthe!

Il faut que nous dansions la polka tous les deux.

BERTHE.

Y pensez-vous? Monsieur, la polka!

HENRI.

Je le veux.

BERTHE.

Bon pour le menuet!

MICHEL.

Ou pour la montagnarde.

BERTHE.

Mais la polka!

(Henri la prend par la main et lui fait danser la polka, en fredonnant un air.)

MICHEL.

Bravo! je la trouve gaillarde,
Malgré ses soixante ans. Les poëtes sont fous,
Et celui-ci, je pense, est le plus fou de tous

HENRI.

Ah ! que m'apprenez-vous ?

BERTHE.

Je tremble que d'un crime,
D'une trame odieuse elle ne soit victime.
De son sort jusqu'ici l'on ne peut rien savoir,
Sinon qu'un libertin la tient en son pouvoir.

HENRI.

Grand Dieu ! sur le coupable avez-vous quelqu'indice ?

BERTHE.

Aucun.

HENRI.

Est-il possible ? Ah ! quel cruel supplice !
Connaître son danger, sans savoir où courir,
Afin de la défendre et de la secourir !
(Après un moment de réflexion.)
Au lieu de déplorer en vain mon impuissance,
Courons de la police invoquer l'assistance !

MICHEL.

Je ne te quitte pas. Je dormirai demain.
(Il sort avec Henri.)

SCÈNE TREIZIÈME.

BERTHE (seule).

Que le ciel les protège et les guide en chemin !
Hélas ! Je la connais, la chère demoiselle !
Elle a tant de vertu que si, malgré leur zèle,

Ils arrivent trop tard pour lui sauver l'honneur,
Elle ne pourra pas survivre à son malheur.
Le chagrin la tuera.

SCÈNE QUATORZIÈME.

BERTHE, RAYNAL.

RAYNAL.

Je reviens hors d'haleine,
Sans avoir rien appris qui m'ait tiré de peine.

BERTHE.

Mon maître est sain et sauf.

RAYNAL.

Est-il bien vrai ? tant mieux !

BERTHE.

Ne vous pressez pas trop, Monsieur, d'être joyeux.
Nous sommes accablés par une autre disgrâce ;
Je ne sais si je dois....

RAYNAL.

Parlez, parlez, de grâce !

BERTHE.

Mademoiselle...

RAYNAL.

O ciel !

HENRI.

Ah ! que m'apprenez-vous ?

BERTHE.

Je tremble que d'un crime,
D'une trame odieuse elle ne soit victime.
De son sort jusqu'ici l'on ne peut rien savoir,
Sinon qu'un libertin la tient en son pouvoir.

HENRI.

Grand Dieu ! sur le coupable avez-vous quelqu'indice ?

BERTHE.

Aucun.

HENRI.

Est-il possible ? Ah ! quel cruel supplice !
Connaître son danger, sans savoir où courir,
Afin de la défendre et de la secourir !
(Après un moment de réflexion.)
Au lieu de déplorer en vain mon impuissance,
Courons de la police invoquer l'assistance !

MICHEL.

Je ne te quitte pas. Je dormirai demain.
(Il sort avec Henri.)

SCÈNE TREIZIÈME.

BERTHE (seule).

Que le ciel les protège et les guide en chemin !
Hélas ! Je la connais, la chère demoiselle !
Elle a tant de vertu que si, malgré leur zèle,

Ils arrivent trop tard pour lui sauver l'honneur,
Elle ne pourra pas survivre à son malheur.
Le chagrin la tuera.

SCÈNE QUATORZIÈME.

BERTHE, RAYNAL.

RAYNAL.

Je reviens hors d'haleine,
Sans avoir rien appris qui m'ait tiré de peine.

BERTHE.

Mon maître est sain et sauf.

RAYNAL.

Est-il bien vrai ? tant mieux !

BERTHE.

Ne vous pressez pas trop, Monsieur, d'être joyeux.
Nous sommes accablés par une autre disgrâce ;
Je ne sais si je dois....

RAYNAL.

Parlez, parlez, de grâce !

BERTHE.

Mademoiselle...

RAYNAL.

O ciel !

BERTHE.

Pour la déshonorer,
Dans un piège infernal on vient de l'attirer.

RAYNAL.

Qu'entends-je? ah! c'est affreux. Je connais le coupable
Détestable Saint-Marc! lui seul en est capable.
Voilà ce que j'ai craint. Grand Dieu! permettras-tu
Qu'il voue au désespoir cet ange de vertu?
Elle est en ce moment sur le bord de l'abîme.
Courons à ce perfide arracher sa victime.
Le temps est précieux, le péril est urgent.
Il faut que je la sauve ou meure, en la vengeant.

(Il sort avec Berthe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTHE (seule).

Personne ne revient. Pas encor de nouvelle !
Je n'ai jamais passé de nuit aussi cruelle.
Pauvre chère maîtresse ! on tremble d'y songer.
Chaque instant qui s'écoule augmente le danger.
Dieu ! combien ce Paris est pour les jeunes filles
Un séjour périlleux, quand elles sont gentilles !
Qui le sait mieux que moi ? je me souviens qu'un jour
Je.... Pour le coup, voici mon maître de retour.

SCÈNE DEUXIÈME.

VALENTIN, BERTHE.

BERTHE.

Eh quoi ! vous êtes seul ?

VALENTIN.

Je me soutiens à peine.
Las et désespéré d'une recherche vaine,
Pour respirer un peu, je reviens un moment.

BERTHE.

N'avez-vous rien appris?

VALENTIN.

Non, rien absolument.
Un indice trompeur, une fausse apparence
M'a flatté, quelque temps, d'un rayon d'espérance.
Je me suis cru tout près de retrouver Fanny.
Pour causer mon erreur tout semblait réuni.
Des passants que j'aborde et que je questionne
Ont vu, me disent-ils, une jeune personne.
Le portrait qu'ils en font est celui de ma sœur.
Ses beaux yeux exprimaient la plus vive douleur.
Elle marchait très-vite avec un domestique.
Je suis, à pas pressés, la trace qu'on m'indique ;
Je la perds, la retrouve et la reperds vingt fois.
Enfin, je touche au but, je regarde, et je vois...
Une autre que Fanny. Méprise déplorable,
Qui m'a fait perdre un temps, peut-être irréparable !
En repassant ici, j'avais un vague espoir
Que par quelque hasard qu'on ne saurait prévoir,
Notre chère Fanny pouvait s'être échappée.
Cette frêle espérance est encore trompée.

BERTHE.

Monsieur Raynal connaît le détestable auteur
De l'embûche tendue à votre pauvre sœur ;
Même, il a devant moi nommé ce méchant homme.

VALENTIN (vivement).

Son nom, vite, son nom !

BERTHE (embarrassée).

Il se nomme... il se nomme...
Le nom me reviendra sans doute. Attendez-donc !...
Oh ! maudite mémoire ! elle me fait faux bond.
Pourtant, à vingt-cinq ans, je l'avais excellente.

VALENTIN.

Je ne puis supporter cette mortelle attente.
Je repars, à l'instant.

(Il va pour sortir.)

SCÈNE TROISIÈME.

LES MÊMES, HENRI, MICHEL.

VALENTIN.

Mon frère!

(A Henri.)

D'où viens-tu ?
Connais-tu le malheur ?... Ah ! ton air abattu
Prouve que tu sais tout et redouble ma crainte.

HENRI.

Je viens de la police ; on a reçu ma plainte,
Et sur pied, aussitôt, mis de nombreux agents.
On a choisi pour nous les plus intelligents.
Ils sont tous en campagne. En cas de réussite,
C'est ici qu'ils viendront nous l'apprendre au plus vite.
Mon espoir est en eux.

VALENTIN.

Ah ! réussiront-ils?

MICHEL.

Il faut pour réussir qu'ils soient des plus subtils.
Au milieu de Paris rechercher une fille,
C'est dans un char de foin rechercher une aiguille.

HENRI.

Je ne le sais que trop, et malheureusement
Je n'ai pu les aider d'aucun renseignement.
Rien ne faisait prévoir le coup qui nous accable.
Pour moi, c'est un mystère affreux, inexplicable.
Ce jour que je comptais parmi mes jours heureux,
Où je fus, un moment, au comble de mes vœux,
Où mon cœur a goûté les charmes de la gloire,
Sera-t-il, à jamais, marqué dans ma mémoire,
Comme le plus cruel, le plus fatal de tous ?

MICHEL.

Il aurait mieux valu, cent fois, rester chez nous,
Que de faire à Paris ce malheureux voyage.
Quand je retournerai, là-bas, dans mon village,
Qu'on me dira : « Comment vont tes neveux, mon vieux ? »
Pourrai-je retenir mes larmes dans mes yeux ?

VALENTIN.

O ma douce Fanny, sœur si tendre et si chère,
Dont l'aimable enjouement, le charmant caractère
Répandaient la gaîté dans toute la maison,
Victime d'une lâche et noire trahison,
Aux larmes pour toujours seras-tu condamnée ?
Hélas ! en ce moment quelle est ta destinée?

Grand Dieu ! veille sur elle et sois son protecteur !
Je devais lui servir de père et de tuteur,
Ecarter le danger et le malheur loin d'elle,
Ai-je rempli ma tâche avec assez de zèle ?

BERTHE.

Quel frère pour sa sœur déploya plus de soin,
Et poussa l'amitié, le dévouement plus loin ?
Mais, Monsieur, ma mémoire est maintenant meilleure.
Je me souviens du nom tant cherché tout-à-l'heure.

VALENTIN.

Faites-le donc connaître ; il est très-important.

BERTHE.

C'est cela, bon ! j'y suis ; pas tout-à-fait pourtant.
Je retrouve à moitié ce nom que je déteste ;
Je ne peux parvenir à rattraper le reste.
Quoiqu'il soit plus méchant, plus traître qu'un démon,
L'infâme libertin d'un saint porte le nom.

HENRI.

Je sais quelqu'un auquel ce portrait-là s'applique,
Saint-Marc.

BERTHE.

Précisément. C'est ce nom diabolique
Qui m'échappait toujours. D'après Monsieur Raynal,
Ce Saint-Marc a conçu le complot infernal.

HENRI.

Qu'entends-je ? pauvre sœur ! cruelle découverte !
Si l'odieux Saint-Marc a conjuré sa perte,
Son danger est affreux. Mais laissons les discours,
Et sans perdre un instant, volons à son secours !

Du plus grand des malheurs Dieu l'a-t-il préservée ?
Venez !

SCÈNE QUATRIÈME.

LES MÊMES, FANNY, RAYNAL.

FANNY.

Rassurez-vous ! frères, je suis sauvée !

HENRI.

Sauvée !

MICHEL.

Ah ! quel bonheur !

VALENTIN.

Merci ! mon Dieu, merci !

(Il embrasse Fanny.)

FANNY (embrassant Henri, Michel et Berthe).

Mon cher Henri, mon oncle, et vous ma bonne aussi,
Je puis vous voir encor ! je ne l'espérais guère ;
J'ai touché de bien près à mon heure dernière.
Quel péril j'ai couru ! Dans ce moment d'horreur,
Je n'avais qu'un recours contre le déshonneur,
La mort.

VALENTIN.

Ciel !

FANNY.

Mais sur moi la Providence veille.

Un grand bruit, tout-à-coup, vient frapper mon oreille ;
La porte est enfoncée et tombe avec fracas.
Monsieur Raynal... pourquoi ne l'aperçois-je pas ?
Il était là... mes yeux se couvrent d'un nuage...
Je me meurs...

(Elle s'évanouit.)

VALENTIN.

De ses sens elle a perdu l'usage.
Vite ! vite ! des sels !

(Berthe sort et revient un moment après, avec un flacon.

RAYNAL.

Grand Dieu ! quelle pâleur !
Ah ! si nous la perdons, j'en mourrai de douleur.

HENRI.

Le ciel vient par vos mains de lui sauver la vie.
Il ne permettra pas qu'elle lui soit ravie.

RAYNAL.

Eh bien ! qu'en pensez-vous ?... vous ne répondez rien.

VALENTIN.

Calmez-vous, mon ami.

RAYNAL.

Je vous comprends trop bien :
Vous voyez du danger ?

VALENTIN.

Aucun. Je vous proteste
Que sa position n'offre rien de funeste.
C'est l'effet de la joie et du saisissement ;
Je serais étonné qu'il en fût autrement.
Eh ! tenez ! la voilà qui commence à renaître.

RAYNAL.

En effet

VALENTIN.

Sa pâleur va bientôt disparaître.

RAYNAL.

Oui! son teint se colore ; ah! que je suis heureux!

FANNY (revenant à elle).

Dieu! quel rêve j'ai fait! quel cauchemar affreux!
Quel monstre!

VALENTIN.

Tu dois être à présent rassurée,
De parents et d'amis tu te vois entourée.
Tranquillise-toi donc!

FANNY.

Oui, oui ; je n'ai plus peur,
Je vois mes bons amis...

(Tendant la main à Raynal).

Et mon libérateur.

VALENTIN.

La crise était légère et la voilà qui cède ;
J'ordonne le sommeil pour unique remède.

(A Fanny.)

Tu vas jusqu'à midi reposer doucement.

(A Berthe.)

Berthe, conduisons-la dans son appartement.

FANNY.

A bientôt, mes amis!

(Elle sort en s'appuyant sur le bras de Valentin.)

SCÈNE CINQUIÈME.

MICHEL, HENRI, RAYNAL.

HENRI.

Grâce au ciel ! je respire ;
Depuis hier au soir, je souffrais le martyre.
Je me sens soulagé, là, d'un énorme poids.
(Il met la main sur son cœur).
C'est à vous, cher voisin, à vous que je le dois.
Par quel heureux hasard que je ne puis comprendre ?

MICHEL.

Oui, oui, contez-nous ça, nous grillons de l'apprendre.

RAYNAL.

Pendant que vous étiez au Théâtre-Français.....

HENRI.

Où j'ai, par parenthèse, eu le plus grand succès ;
Cela dit, en passant, poursuivez, je vous prie.

RAYNAL.

J'entends du bruit chez vous, on se lamente, on crie,
Et de cette rumeur justement inquiet,
Je descends pour savoir quel en est le sujet.
J'apprends que votre frère a versé. L'on m'assure
Qu'il s'est fait dans sa chute une grave blessure.
Je sors pour lui porter bien vite du secours
Et seconder sa sœur. Mais, vainement je cours,
Je m'informe partout de sa triste aventure.
L'accident prétendu n'était qu'une imposture,

D'un infâme projet déguisant la noirceur ;
Je comprends quel danger menace votre sœur ,
Du perfide Saint-Marc je reconnais l'adresse.
Nul ne sait mieux que moi combien le péril presse.
Je vole à son hôtel. Il est sorti sans bruit
Et ne rentrera pas, me dit-on, de la nuit.
Comment le découvrir ? mes recherches sont vaines
Et le danger s'accroît. Mon sang bout dans mes veines ;
J'ai la fièvre... un avis envoyé par le ciel
Vient enfin m'arracher à cet état cruel.
Un valet de Saint-Marc, rusé, plein de malice,
Est de tous ses méfaits l'ordinaire complice.
Le drôle m'est connu. Je le vois tout-à-coup
De certaine maison sortir à pas de loup.
Plus de doute ; c'est là, j'en suis sûr, que le traître
A conduit votre sœur par l'ordre de son maître.
J'y suis en un clin-d'œil, comme vous pensez bien,
Reçu par une dame, au doucereux maintien,
Qu'à son air de décence, on croirait une sainte ,
Je ne me laisse pas tromper par cette feinte
Et je vais droit au but. La maîtresse du lieu
Affecte un grand courroux, pour mieux cacher son jeu.
Vains efforts ! dédaignant sa colère hypocrite ,
De toute la maison j'entreprends la visite.
Une voix dont l'accent m'émeut, me trouble encor ,
M'attire et me conduit au fond d'un corridor.
Cette voix a triplé ma force et mon courage.
Une porte s'oppose en vain à mon passage,
Elle tombe en éclats sous mes coups redoublés :
J'ai sauvé votre sœur, et mes vœux sont comblés.

MICHEL (lui serrant la main).

Bravo ! vous êtes bien le fils de votre père.

HENRI (l'embrassant).

Je vous suis à jamais dévoué comme un frère.

MICHEL.

Ah ! ça ! puisqu'à présent j'ai l'esprit en repos,
Le cœur joyeux, je crois qu'il serait à propos
D'aller à mon hôtel pour faire un léger somme.
Ce n'est pas sans besoin.
(A Raynal.)
Adieu ! brave jeune homme !
(Il sort.)

SCÈNE SIXIÈME.

HENRI, RAYNAL.

HENRI.

Nous sommes seuls, je puis parler ouvertement.
Le coupable Saint-Marc mérite un châtiment.
Si l'on demande aux lois justice de son crime,
De l'éclat d'un procès ma sœur sera victime ;
Je le punirai seul. Je cours à son hôtel
Et je lui fais remettre à l'instant un cartel.
Servez-moi de témoin ; ayez cette obligeance.

RAYNAL.

J'allais vous demander la même complaisance.

HENRI.

Comment ?

RAYNAL.

Je ne pourrais peindre que faiblement
Le dépit de Saint-Marc et son emportement,
Quand il m'a vu paraître... il m'a fait une scène !...
Bref. Nous avons tous deux rendez-vous à Vincenne.

HENRI.

Que dites-vous ? c'est moi qui veux le châtier.
Laissez-moi, s'il vous plaît, me battre le premier.
C'est mon devoir, mon droit.

RAYNAL.

Je vous demande excuse.
J'ai la priorité ; permettez que j'en use.
Quand je voudrais céder mon tour, croyez-le bien,
Saint-Marc ne voudrait pas perdre avec moi le sien.
M'honorant, à présent, d'une implacable haine,
Il tient à m'en donner une preuve certaine.
Contentez-vous, d'abord, du rôle de témoin,
Et vous pourrez, plus tard, me venger au besoin.

HENRI.

Vous ne me laissez-là qu'un rôle des plus tristes.

RAYNAL.

Saint-Marc est renommé parmi les duellistes ;
Mais j'étais dans le temps passablement adroit ;
D'ailleurs, on est bien fort quand on a le bon droit ;
Le jugement de Dieu ne peut m'être contraire.
Ce duel, aujourd'hui, n'est pas ma seule affaire :
J'aurai, de plus, ma thèse à subir et je veux,
Si le ciel le permet, concilier les deux.
L'heure s'avance, il faut nous procurer des armes.

HENRI.

Échappons-nous sans bruit, sans exciter d'alarmes.

RAYNAL.

Oui, mais sachons d'abord si votre sœur va bien.
Tranquille sur ce point, je ne craindrai plus rien.

SCÈNE SEPTIÈME.

LES MÊMES, BERTHE.

RAYNAL.

Vous venez, à propos, Berthe ! quelle nouvelle ?

BERTHE.

Ne vous tourmentez pas ! la bonne demoiselle
Vient déjà de reprendre un visage vermeil.
Elle repose en paix. Dans son premier sommeil,
D'un rêve fatigant elle semblait frappée ;
Elle parlait tout haut de vous, de coup d'épée,
De duel, et priait le ciel avec ferveur
De daigner protéger les jours de son sauveur.
Elle voyait sans cesse et partout votre image.

RAYNAL (à part).

Ah ! si je succombais maintenant, quel dommage !
(Haut.)
Chère Berthe ! veuillez lui dire, s'il vous plaît !!...

HENRI.

Vous le direz vous-même au retour.

RAYNAL.

Dieu le sait !

HENRI.

Partons ! j'entends mon frère.

RAYNAL.

Oui, sortons au plus vite.

(Ils sortent.)

SCÈNE HUITIÈME.

BERTHE (seule).

Qu'est-ce que ça veut dire? on le craint, on l'évite.
Ah ! tout n'est pas encor fini, c'est évident.

SCÈNE NEUVIÈME.

VALENTIN, BERTHE.

VALENTIN (se parlant à lui-même).

Je ne redoute pas de nouvel accident.
Le mal a disparu d'une manière prompte.
Si je suis inquiet, ce n'est pas sur son compte.
Quelques mots qui lui sont échappés vaguement...

(A Berthe.)

Qu'est devenu mon frère ?

BERTHE.

Il sort, dans le moment,
Avec Monsieur Raynal.

VALENTIN.

Grand Dieu ! que vont-ils faire ?

BERTHE.

Il s'agit sûrement de quelque grave affaire ;
Car ils sont fort émus, surtout Monsieur Raynal.

VALENTIN.

Je connais maintenant le mystère fatal
Dont ma sœur, dans son rêve, était préoccupée.
Raynal vient de sortir, pour se battre à l'épée.

SCÈNE DIXIÈME.

LES MÊMES, FANNY.

FANNY.

Oui, oui, n'en doutez pas !

VALENTIN.

Pourquoi quitter ton lit,
T'arracher au repos que je t'avais prescrit ?

FANNY.

Du repos ! le repos pour moi n'est pas possible.

Je viens de faire un songe épouvantable, horrible
J'en frémis. .. Si le sort voulait qu'il succombât,
C'est pour moi qu'il mourrait, c'est pour moi qu il se bat
Ah ! courons ! laissez-moi ! que rien ne me retienne !
Le lieu du rendez-vous est le bois de Vincenne ;
Six heures du matin ! je l'ai bien entendu.
Il faut les séparer. O ciel ! tout est perdu ,
Six heures vont sonner.

VALENTIN.

A peine il en est quatre.
Je les empêcherai, j'espère, de se battre.

FANNY.

Vous croyez ? aurez-vous sur eux un tel pouvoir ?
Ma présence là-bas pourra les émouvoir.
Je vous suis.

VALENTIN.

Abandonne une telle pensée ;
Sur le lieu du combat tu serais déplacée.
C'est à moi seul d'agir.

FANNY.

Soit ! partez, en ce cas ,
Partez vite ! ô mon Dieu ! ne vous arrêtez pas ;
Car peut-être son sort dépend d'une seconde.
Sur votre activité tout mon espoir se fonde.

VALENTIN.

Quelqu'un ! c'est un valet de notre ami Bernard !

SCÈNE ONZIÈME.

LES MÊMES, BONTEMS.

BONTEMS.

Je suis chargé pour vous d'un billet de sa part ;
Il m'a recommandé de faire diligence.
(Il remet un billet à Valentin.)

VALENTIN (après avoir lu).

O ciel !

BONTEMS.

Il vous attend avec impatience.

FANNY (à Valentin).

Si vous allez chez lui, le combat aura lieu.

VALENTIN.

Deux devoirs à la fois ! que résoudre, ô mon Dieu ?
(Lisant tout haut :)
« Venez voir ma Louise, elle se désespère.
« Venez, prenez pitié d'un trop malheureux père ;
« Venez, ne perdez pas, je vous prie, un instant ! »
Courons le consoler, je le dois...
(Il va pour sortir.)
Et pourtant...
(Il s'arrête.)
C'est plus urgent encore, il faut que j'en convienne.

FANNY.

Quel parti prenez-vous ?

VALENTIN.

Je me rends à Vincenne.
Pendant ce temps, écris, peins tout mon embarras ;
Enfin, excuse-moi du mieux que tu pourras.

(Il sort.)

SCÈNE DOUZIÈME.

FANNY, BERTHE, BONTEMS.

FANNY.

Comme c'est bien à lui ! quel noble sacrifice !
Je le reconnais là ! pourvu qu'il réussisse !
Ce Monsieur de Saint-Marc entendra-t-il raison ?
C'est ! sous tous les rapports, un homme affreux.

BERTHE.

Pardon !
Ce domestique attend.

FANNY (à part).

J'oubliais sa présence,

(Haut.)

Mon ami, veuillez prendre un moment patience,
J'aurai bientôt fini.

(Elle se met à une table pour écrire et n'écrit pas.)

Je ne vois qu'un objet.
De mes réflexions c'est l'unique sujet.
Il faut tâcher pourtant de répondre au plus vite.

(Elle prend une plume et n'écrit pas.)

Je ne peux maîtriser le trouble qui m'agite.

(Se levant tout-à-coup.)
Berthe, allez me chercher mon châle et mon chapeau !

BERTHE.

Pourquoi ?

FANNY.

Je veux sortir.

BERTHE.

Voici bien du nouveau.
Sortir dans votre état !

FANNY.

Je me porte à merveille.

BERTHE.

Ce serait imprudent et la raison conseille...

FANNY.

Voulez-vous, je vous prie, ou ne voulez-vous pas ?
Vous hésitez... j'y vais moi-même de ce pas.

BERTHE.

C'est vous qui l'exigez ! vous êtes avertie ;
S'il vous arrive mal d'une telle sortie,
Ne m'en accusez pas ! j'obéis à regret.

(Elle sort et revient un moment après, avec le châle et le chapeau de Fanny.)

FANNY (à part).

On s'explique, en parlant, mieux que par un billet.
On dit de vive voix ce que l'on n'ose écrire ;
Puis, si Louise part aujourd'hui, je désire,
Et c'est bien naturel, lui faire mes adieux.

(A Bontems.)
Mon ami, je vous suis.

BERTHE.

Moi, de même, mon vieux !

FANNY.

Pourquoi ?

BERTHE.

Mon Dieu ! qui sait ? contre Mademoiselle
On peut tramer encor quelque embûche nouvelle.
Il existe à Paris tant d'êtres dangereux....
On nous enlèvera cette fois toutes deux.

(Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTHE (seule).

Nous voilà de retour. Dieu merci ! ma présence
A du moindre danger éloigné l'apparence.
En parlant de danger, je songe à ce duel.
Pauvre Monsieur Raynal ! sans le secours du ciel,
Il aura de la peine à se tirer d'affaire.
Le vieux Bontems connaît beaucoup son adversaire.
Ce Monsieur de Saint-Marc est, dit-il, un démon
Qui va sur le terrain pour un oui, pour un non,
Et comme, par malheur, il a beaucoup d'adresse ,
Il ne se bat jamais qu'il ne tue ou ne blesse.

SCÈNE DEUXIÈME.

FANNY, BERTHE.

FANNY.

Ma visite à Louise et son doux entretien,

Pendant quelques instants, m'ont fait le plus grand bien...
J'avais presque oublié mes craintes auprès d'elle.
Mais je les sens renaître, à présent, de plus belle.
Si le duel a lieu, ce combat inégal
A notre pauvre ami ne peut qu'être fatal.
Ce Monsieur de Saint-Marc, combien je le redoute !
A manier l'épée il excelle sans doute.
Dans les arts meurtriers il doit être savant,
Car les mauvais sujets se battent très-souvent.
Occupé chaque jour de travail et d'études,
Monsieur Raynal n'a pas les mêmes habitudes.
Il se battra fort mal. Peut-être, en ce moment,
Est-il d'un coup d'épée atteint mortellement.

SCÈNE TROISIÈME.

LES MÊMES, M. RAYMOND.

M. RAYMOND.

Excusez ma démarche, indiscrète peut-être.
J'entre ici sans avoir l'honneur de vous connaître,
Je suis impatient de voir Monsieur Raynal.
Arrivé, dans ce but, de son pays natal,
J'ai fait l'ascension de son sixième étage ;
Mais j'en suis pour les frais de ce nouveau voyage :
Je ne l'ai pas trouvé. J'ai su par un voisin
Qu'il venait très-souvent chez Monsieur Valentin.

FANNY.

C'est vrai ; mais il n'est pas ici.

M. RAYMOND.

Je me retire.

Pardon !

BERTHE.

Adieu, Monsieur !

M. RAYMOND (à Berthe).

Ne pourriez-vous me dire

S'il reviendra bientôt ?

BERTHE.

Dieu sait s'il reviendra!

FANNY.

Berthe !

M. RAYMOND.

En douteriez-vous ? qu'entendez-vous par là ?

BERTHE.

Excusez-moi, Monsieur, je ne suis qu'une sotte :
Souvent, vous le savez, à mon âge on radote.

M. RAYMOND.

Je comprends ; vous voulez me cacher un secret.
Expliquez-vous sans crainte, un notaire est discret.

FANNY.

Revenez dans une heure et peut-être .. oui, j'espère...

M. RAYMOND.

Je vous quitte, alarmé de cet air de mystère :
J'entrevois un danger... est-ce que par hasard ?. .
O mon Dieu ! quel malheur si j'arrivais trop tard !

(A Fanny.)

Dans une heure ?

FANNY.

Oui, Monsieur.

(M. Raymond sort.)

SCÈNE QUATRIÈME.

FANNY, BERTHE.

FANNY.

Je meurs d'inquiétude.

BERTHE.

Pour que ce vieux notaire ait quitté son étude,
Il faut un grand motif.

FANNY.

Ah ! quel supplice affreux !
Je n'y tiens plus ; je sors, je vais au-devant d'eux.

BERTHE.

Que prétendez-vous faire ? Hélas ! Mademoiselle,
Si vous devez apprendre une triste nouvelle,
Vous la saurez trop tôt.

SCÈNE CINQUIÈME.

LES MÊMES, MICHEL.

MICHEL.

Eh bien ! plus de souci !
J'espère qu'à présent la gaîté règne ici.
Non, morbleu ! je te vois une longue figure,
Avec une pâleur de très-mauvais augure.
Tu me parais souffrante ?

FANNY.

Ah !... je souffre, en effet ;
Mais ce n'est pas pour moi qu'il faut être inquiet.

MICHEL.

Notre excellent docteur achèvera ta cure.
Je l'ai vu qui passait tout-à-l'heure en voiture.

FANNY.

Tout-à-l'heure ?

MICHEL.

A l'instant.

FANNY.

Est-ce bien sûr ?

MICHEL.

Parbleu !
Crois-tu qu'on ne sait pas reconnaître un neveu ?

FANNY.

Avez-vous remarqué sa physionomie?
Etait-il triste ou gai?

MICHEL.

Ma foi, ma chère amie,
Je ne te dirai pas; quoiqu'on ait de bons yeux ..
Il m'a semblé pourtant qu'il était sérieux.

FANNY.

O Ciel!

MICHEL.

Il ne faut pas s'effrayer de sa mine;
On ne voit pas souvent rire la médecine.

FANNY.

Il aurait l'air joyeux, s'il avait réussi!
D'ailleurs, qui le retient? il devrait être ici,
Convenez-en, mon oncle.

MICHEL.

Il y serait sans doute,
Si de cette maison il avait pris la route;
Mais il se dirigeait vers un autre quartier.

FANNY.

Pourquoi?

MICHEL.

Comment, pourquoi? pour faire son métier!

FANNY.

Tout s'éclaircit. Ma crainte est donc réalisée,
Et mes pressentiments ne m'ont pas abusée.

C'est moi qui l'ai perdu, pauvre Monsieur Raynal !
(Elle se laisse tomber dans un fauteuil.)

MICHEL.

Hé bien ! qu'a-t-elle donc?

BERTHE.

Elle se trouve mal.

MICHEL.

O ciel ! quel embarras ! que faire? je l'ignore.
La syncope, chez nous, n'est pas connue encore.
Mais voici du secours.

SCÈNE SIXIÈME.

LES MÊMES, VALENTIN.

(Fanny se relève vivement en apercevant Valentin.)

MICHEL (à Valentin).

O docteur précieux !
A peine tu parais, la voilà déjà mieux.

FANNY.

Mon frère !

VALENTIN.

Chère sœur !

FANNY.

Votre figure annonce
Et me fait deviner une heureuse réponse.
Vous avez empêché le combat ?

VALENTIN.

Non, vraiment.
Ce Monsieur de Saint-Marc est d'un entêtement !
Je n'ai pu l'adoucir. Sa fureur était telle
Qu'il a fallu du sang pour finir la querelle.
Mais je n'ai pas manqué complétement mon but,
Car le blessé me doit peut-être son salut.

FANNY.

Blessé ! que dites-vous? blessé ! j'en étais sûre ;
J'en suis cause, et mon cœur saigne de sa blessure.

VALENTIN.

Franchement, j'étais loin d'attendre de ta part
Un si vif intérêt pour Monsieur de Saint-Marc.

FANNY.

O ciel ! ce serait lui ?...

VALENTIN.

Raynal, dans cette épreuve,
D'un brave et noble cœur vient de donner la preuve.

MICHEL.

C'est un gaillard.

VALENTIN.

S'il plaide aussi bien qu'il se bat,
Ce sera, je vous jure, un fameux avocat ;
Il sera toujours prompt, habile à la riposte.

BERTHE.

Je suis enfin tranquille et retourne à mon poste.

(Elle sort.)

SCÈNE SEPTIÈME.

LES MÊMES, MOINS BERTHE.

VALENTIN.

Je quitte le blessé. Quelques lignes plus bas,
C'en était fait de lui, mais il n'en mourra pas.
Il montre de ses torts un repentir sincère
Et n'est plus irrité contre son adversaire.

MICHEL.

La crainte de la mort convertit le pécheur.

VALENTIN (à Fanny.)

Tu n'es pas revenue encor de ta frayeur.
Tes yeux cherchent quelqu'un.

FANNY (embarrassée).

Je croyais. . il me semble...
Rien ne vous empêchait de revenir ensemble.

VALENTIN.

Je viens de le laisser en route.

FANNY.

En quel endroit ?

VALENTIN.

Oh! ne t'alarme pas ; à l'école de droit.
Il avait ce matin plus d'une affaire grave.
Son duel terminé, comme tu sais, mon brave
Pour courir à sa thèse est reparti soudain.

Mon frère est son témoin sur ce nouveau terrain.
Ils ne se quittent plus : c'est Oreste et Pilade.
Mais j'ai trop négligé ma charmante malade.
Je crains....

FANNY.

Rassurez-vous ! elle reste à Paris.
Tout va parfaitement. Vous serez bien surpris
Quand vous saurez...

(Apercevant Berthe.)

Mais chut !

VALENTIN (à part).

Que va-t-elle m'apprendre ?

(Berthe remet une lettre à Valentin et sort.)

(A Fanny.)

Lis ! à ce qu'on m'écrit j'étais loin de m'attendre.

(Il lui remet la lettre qu'il vient de parcourir rapidement.)

C'est de Monsieur Saint-Marc !

FANNY.

Lui ?

VALENTIN.

Sa main tremblait fort ;
On voit qu'il a tracé ces mots avec effort.

FANNY (après avoir lu).

Que me propose-t-il ?

VALENTIN.

Le titre de comtesse
Avec deux millions.

FANNY.

Il m'offrirait l'Altesse
Et tout l'or du Pérou, que je lui répondrais :
Je puis vous pardonner, vous épouser, jamais.

MICHEL.

Bien !

VALENTIN.

Ta décision répond à mon attente.

MICHEL.

C'est cependant joli, cent mille francs de rente.

SCÈNE HUITIÈME.

LES MÊMES, HENRI.

HENRI.

Vous allez voir paraître un nouvel avocat.
Raynal a soutenu sa thèse avec éclat.
Les nombreux jeunes gens qui formaient l'auditoire
Lui serraient tous la main, heureux de sa victoire.
Ses graves professeurs avaient l'air enchanté.
Ils l'ont mandé près d'eux et l'ont complimenté.
Pendant qu'on le retient là-bas, je le devance,
Et viens de son bonheur vous donner connaissance.

FANNY.

Merci, frère! merci!

HENRI.

Son avenir est beau.
Il sera quelque jour la gloire du barreau.

VALENTIN.

Je le crois.

MICHEL.

Ce brave homme aura ma clientèle.
J'ai pour tous les procès une haine mortelle;
Je n'en ai jamais eu, je n'en veux pas avoir,
Mais souvent de les fuir on n'a pas le pouvoir,
Quand on a le bonheur d'être propriétaire;
Quand on a, comme moi, deux cents arpents de terre.

HENRI.

Voici notre avocat ! il m'a suivi de près.

SCÈNE NEUVIÈME.

LES MÊMES, RAYNAL.

VALENTIN (à Raynal).

Nous vous félicitons sur votre heureux succès.
Nous en jouissons tous.

RAYNAL.

Merci ! plus qu'aucun autre
Vous devez en jouir : ce succès est le vôtre;
De vos sages conseils il est le résultat.
Aujourd'hui, grâce à vous, je possède un état;
Il m'est enfin permis de rompre le silence.

MICHEL.

C'est juste; de parler vous avez la licence,
Parlez.

FANNY (à part).

Le cœur me bat !

RAYNAL.

Que veut cet étranger?

SCÈNE DIXIÈME.

LES MÊMES, M. RAYMOND.

M. RAYMOND (à Fanny.)

Pardon! c'est encor moi qui viens vous déranger.
Je m'applaudis de voir que le sombre nuage
Qui semblait obscurcir votre joli visage
S'est, depuis ce matin, tout-à-fait éclairci.

FANNY.

Vous me voyez tranquille à présent, Dieu merci !
Voici Monsieur Raynal !

(Raynal et M. Raymond se saluent.)

M. RAYMOND.

Je devine, avec joie,
Que tout s'est bien passé.

FANNY.

Très-bien.

M. RAYMOND (à Raynal).

Quelqu'un m'envoie
Pour traiter avec vous d'un important objet.

RAYNAL.

De votre mission quel que soit le sujet,
Devant ces bons amis parlez sans défiance ;
Ils ne sont pas de trop.

M. RAYMOND.

D'après cette assurance,
Je vais de suite au fait. J'arrive de Clermont,
Et je viens de la part de mon ami Raymond.

RAYNAL.

Le notaire ?

M. RAYMOND.

Oui, Monsieur.

RAYNAL.

Je ne puis vous le taire,
Je ne suis pas payé pour aimer ce notaire,
Ni l'estimer.

M. RAYMOND.

Mon Dieu ! vous êtes prévenu ;
Quand mon ami Raymond vous sera mieux connu,
Sur votre jugement vous reviendrez peut-être.

RAYNAL.

Je ne désire pas le voir ni le connaître.
C'est grâce à ses conseils que mon oncle irrité
M'a frustré de ses biens et m'a déshérité.

M. RAYMOND.

Il ne faut pas toujours juger sur l'apparence.

RAYNAL.

Je ne vous blâme pas de prendre sa défense.
Vous pouvez sur son compte être de bonne foi ;
Mais si vous connaissiez sa conduite envers moi...

M. RAYMOND.

Sur ce chapitre-là j'en sais plus que personne.

RAYNAL.

Et vous le défendez pourtant, je m'en étonne.
Mon oncle n'a-t-il pas réalisé ses biens
Sur l'avis de Raymond ?

M. RAYMOND.

Pour cela, j'en conviens.

RAYNAL.

Et n'a-t-il pas remis dans les mains de cet homme
En argent ou billets une très-forte somme ?
Cinquante mille écus ?

M. RAYMOND.

Vous pouvez dire cent.

RAYNAL.

Quand on me dépouillait ainsi, j'étais absent.
On en a profité d'une manière indigne.
Votre Monsieur Raymond est un fripon insigne.

M. RAYMOND.

Je ne suis pas surpris de votre emportement.
Vous le regretterez un peu dans un moment.

(Lui remettant un écrit.)

Tenez ! vous connaissez sans doute l'écriture.
Du billet que voici veuillez prendre lecture.

RAYNAL (lisant tout haut).

« Mon neveu, cher Raymond.... »

M. RAYMOND.

Ne lisez pas tout haut.

RAYNAL.

Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

M. RAYMOND.

Vous le verrez bientôt.

RAYNAL (lisant toujours haut).

« Mon neveu, cher Raymond, sourd à mes remontrances,
« A Paris chaque jour fait des extravagances.
« C'est un fou...

M. RAYMOND.

Mon avis tout-à-l'heure était bon,
Comme vous le voyez.

RAYNAL.

Mon oncle avait raison.
Je poursuis : « c'est un fou qui court à sa ruine.
« L'avenir qui l'attend d'avance me chagrine,
« Et je viens vous prier d'user, avant ma mort,
« Du moyen convenu pour assurer son sort.
« Ma fortune à présent est toute en portefeuille ;
« Elle est à lui ; je veux qu'un jour il la recueille,
« Mais c'est quand le malheur l'aura bien corrigé ;
« Qu'il sera devenu laborieux, rangé.

« Peut-être verrez-vous cette métamorphose ?
« Pour moi, je ne dois pas l'espérer, et pour cause :
« Ma carrière est finie. En vain par ses secours
« La médecine cherche à prolonger mes jours ;
« Vous ferez, mon ami, ce que je ne puis faire.
« De mes cent mille écus soyez dépositaire
« Et véuillez les remettre à ce fou trop chéri,
« Quand vous le jugerez parfaitement guéri. »

(S'essuyant les yeux.)

Comment ne pas verser des larmes de tendresse
Sur cet écrit, qui prouve à la fois sa sagesse
Et la vive amitié qu'il eut toujours pour moi?

M. RAYMOND.

Bien, Monsieur ! cet écrit fait également foi
Que Raymond possédait sa confiance intime
Et qu'il s'était acquis des droits à son estime.
Raymond a bien voulu jouer un rôle ingrat ;
Il courait le danger de nuire à son état
Et d'attirer sur lui le mépris et le blâme
En se rendant suspect d'une action infâme.
Fort de sa conscience, il a su braver tout,
Pour remplir dignement sa tâche jusqu'au bout.
Il a sur vous de loin exercé sa tutelle.
Il suivait, éclairé par un rapport fidèle,
Vos progrès dans le bien, vos généreux efforts
Pour vous faire un état et réparer vos torts.
Il croit l'intention de votre oncle remplie.

(Lui remettant un portefeuille.)

Voici cent mille écus ; ma tâche est accomplie,
C'est moi qui suis Raymond.

RAYNAL.

Et j'ai pu soupçonner !....

Ah ! j'aurai de la peine à me le pardonner.
Mais n'est-ce point un rêve, un bonheur fantastique ?
Est-ce un fait bien certain ?

M. RAYMOND.

Rien n'est plus authentique.
Un notaire l'atteste et vous en est garant.

RAYNAL.

Qui pourra m'acquitter d'un service aussi grand ?

M. RAYMOND.

Votre amitié.

(Ils se serrent la main.)

MICHEL.

Bravo ! j'ai des actes à faire,
C'est vous, Monsieur Raymond, qui serez mon notaire.

VALENTIN.

Tant de délicatesse et tant de loyauté....

M. RAYMOND.

Epargnez-moi, de grâce ; il semble en vérité
Qu'un notaire honnête homme est un être sublime
Et qu'on n'en trouve plus sous le nouveau régime.
Je vois là réunis assez d'honnêtes gens,
Pour qu'on ne porte pas envie au bon vieux temps.

HENRI (à part).

Je mettrai ce brave homme un jour dans une pièce,
Comme un original rare dans son espèce.

RAYNAL (à M. Raymond).

Pour obtenir un bien d'où dépend mon bonheur,
Veuillez en ce moment être encor mon tuteur.

M. RAYMOND.[1]

Volontiers. Il s'agit, du moins je le soupçonne,
De demander la main d'une jeune personne.

RAYNAL.

Vous l'avez deviné.

M. RAYMOND (regardant Fanny).

C'est elle que je vois?
Tant mieux; votre tuteur approuve votre choix.
(A Valentin.)
Mon pupille désire être votre beau-frère;
A ce vœu de son cœur ne soyez pas contraire.

VALENTIN.

Lorsque Monsieur Raynal, au lieu d'être opulent,
Ne devait pour fortune avoir que son talent,
J'aurais avec bonheur accueilli sa demande;
Mais mon incertitude est maintenant très-grande,
Et ses cent mille écus changent la question.
Il faut prendre le temps de la réflexion.

RAYNAL.

A quoi bon réfléchir? mon nouvel héritage
N'est d'aucun prix pour moi si je ne le partage
Avec mes deux amis et leur charmante sœur.

VALENTIN.

Vous ne prenez conseil que de votre bon cœur.
Agissons, s'il vous plaît, d'une façon plus mûre;
Attendons quelques jours, avant de rien conclure.

RAYNAL.

Ce portefeuille seul m'expose à vos refus!

VALENTIN.

Il me fait hésiter.

RAYNAL (rendant le portefeuille à M. Raymond).

Hé bien ! je n'en veux plus.
Reprenez-le, Monsieur !
(Montrant Fanny.)
Ah ! cet ange adorable
N'est-il pas un trésor mille fois préférable ?

FANNY (à Valentin, en baissant les yeux).

Puisque Monsieur Raynal maintenant n'a plus rien...

VALENTIN.

J'entends. Soyez heureux ; vous le méritez bien.

MICHEL.

Oui, certes.

M. RAYMOND.

Je dépose à présent la tutelle.
Voici pour votre dot, ma belle demoiselle.

(Il donne le portefeuille à Fanny, qui le rend à Raynal.)

SCÈNE ONZIÈME ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, M. BERNARD.

VALENTIN (à M. Bernard).

Vous venez me gronder ?

M. BERNARD.

Peut-être bien un peu ;

Mais il faut qu'avant tout je vous fasse un aveu.
Nous restons à Paris, malgré votre ordonnance.
Dans un autre moyen j'ai plus de confiance.
Louise m'a tout dit, je viens vous demander
Si pour sa guérison vous voulez bien m'aider.

VALENTIN.

Ciel ! en douteriez-vous ? ah ! parlez, je vous prie ;
Faut-il pour la sauver donner mon sang, ma vie ?

M. BERNARD.

Vous pensez que ma fille est malade au moral ,
Le cœur est, en effet, le siége de son mal ;
Elle a laissé toucher le sien par le mérite
D'un homme de talent, d'honneur et de conduite
Qui, resté sans fortune orphelin à vingt ans,
Chargé seul d'une sœur, d'un frère, encore enfants,
A, comme un grand devoir, compris le droit d'aînesse ;
Avec un soin touchant a formé leur jeunesse
Et les a dirigés constamment vers le bien,
Veillant sur leur bonheur, comme un ange gardien ;
Qui, du sort envers lui corrigeant l'injustice,
A su par le travail se le rendre propice
Et conquérir enfin par ses nobles efforts
Des biens que je préfère aux plus riches trésors.
Je viens d'être informé, sans la moindre surprise ,
Que lui-même, en secret, adore ma Louise ;
Mais étant délicat, modeste au dernier point,
De son amour pour elle il ne parlera point.
Docteur, vous connaissez, je crois, cet honnête homme ?

VALENTIN (à part).

Grand Dieu !

M. BERNARD.

Vous vous taisez, faut-il que je le nomme ?

FANNY.

Nous le connaissons tous.

VALENTIN.

J'éprouve un embarras,
Un trouble ! Il se pourrait !.. mais non, cela n'est pas ;
Je m'abuse Comment oserais-je prétendre ?...

M. BERNARD.

Osez, docteur, osez !

VALENTIN.

Ah ! que viens-je d'entendre !
Mon bonheur est égal à mon étonnement.

M. BERNARD.

Je le demande ici très-sérieusement,
Avec la gravité d'un père de famille ;
Répondez ! voulez-vous sauver ou non ma fille ?

VALENTIN (se jetant dans ses bras).

Mon père !

M. BERNARD.

Mon cher fils !

HENRI.

Voilà mon plus beau jour.

FANNY.

Il a fait tant d'heureux qu'il doit l'être à son tour.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LES

VACANCES D'UN DÉPUTÉ,

avant 1848.

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS.

PERSONNAGES.

M. DESPRÉS, député

ERNEST, son fils.

BERVILLE, jeune avocat.

JEAN, jardinier de M. Després.

GRAPINET, ancien huissier.

BONNIN, solliciteur.

RONDONNEAU, cousin de M. Després.

BEAUPARLANT, autre cousin.

LUCILE, fille de M. Després.

THÉRÈSE, sœur de lait de Lucile.

La scène se passe chez M. Després, dans un salon de campagne.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DESPRÉS, LUCILE.

M. DESPRÉS.

J'aime déjà beaucoup notre nouveau domaine :
C'est un des plus riants de toute la Touraine.
Qu'en dis-tu ?

LUCILE.

Je conviens qu'il est beau, mais je dis :
Paris vaut encor mieux.

M. DESPRÉS.

C'est votre Paradis.
Quant à nous, députés, Paris (tu peux m'en croire),
S'il n'est pas notre Enfer, est notre Purgatoire.
Les vacances enfin nous rendent le repos.
Je me sens libre ici ; j'y suis léger, dispos.
J'ai, dans cet hermitage entouré de verdure,
Contre les importuns une retraite sûre.

LUCILE.

Ne vous y fiez pas ! peut-être avant ce soir ,
Comme la grêle, ici, vous les verrez pleuvoir.

M. DESPRÉS.

Malgré ton pronostic, ils voudront bien, j'espère,
Me permettre d'ouvrir la chasse avec ton frère.
Je vais m'y préparer.

LUCILE.

Je crains quelque accident.
C'est le début d'Ernest ; il est fort imprudent ;
Son audace est égale à son étourderie.
Surveillez-le de près, papa ; je vous en prie
De la part de maman, qui, retenue à Tours,
Loin de ce fils chéri, pour lui tremble toujours.

M. DESPRÉS.

Ne crains rien ! je connais toute sa pétulance,
Et je vais redoubler pour lui de vigilance.

SCÈNE DEUXIÈME.

LES MÊMES, ERNEST (en veste de chasse, avec fusil et carnassière).

ERNEST (à son père).

Comment ! tu n'es pas prêt ! d'autres moins paresseux
Ne nous laisseront plus de gibier derrière eux.
Vingt carnassières sont peut-être déjà pleines.
Je brûle de partir ; mon sang bout dans mes veines.

M. DESPRÉS.

Sois moins vif, moins bouillant, ou tu ne tueras rien.

ERNEST.

Rien ! porte mon gibier, je porterai le tien.

M. DESPRÉS (lui frappant dans la main).

J'accepte le traité.

LUCILE.

Du haut de la terrasse,
Je veux être témoin de vos exploits de chasse.

ERNEST.

Tant mieux ! tu vas entendre un tapage infernal,
Pan ! pan ! pan !

LUCILE.

Tu feras plus de bruit que de mal.

ERNEST.

Dieu ! vais-je m'en donner ! quel plaisir, quelle fête !
Mais va donc t'équiper, mon père, qui t'arrête ?

M. DESPRÉS.

J'y vais... Ah ! voici Jean, une lettre à la main.

ERNEST.

Tant pis ! partons ! partons ! tu la liras demain.

SCÈNE TROISIÈME.

LES MÊMES, JEAN (remettant une lettre à M. Després).

M. DESPRÉS.

Voyons si je pourrai différer ma réponse.

(Il ouvre la lettre; Ernest frappe du pied).

C'est le curé du lieu qui m'écrit. Il m'annonce
Que je serai parrain de la cloche.

JEAN (frappant des mains).

Bravo!

LUCILE (à son père).

Je vous fais compliment sur cet honneur nouveau.

M. DESPRÉS (à Ernest).

Il faut, comme tu vois, répondre en diligence.

ERNEST.

Je ne vois pas du tout le motif de l'urgence.
Est-ce que ta filleule est en danger de mort?

M. DESPRÉS.

Un peu de patience!

(Il sort.)

SCÈNE QUATRIÈME.

LES MÊMES, MOINS M. DESPRÉS.

LUCILE (à Ernest).

Elle n'est pas ton fort.

ERNEST.

O cloche de malheur!

LUCILE.

O bienheureuse cloche,
Que d'innocents perdreaux tu sauves de la broche!

ERNEST.

Tu te moques de moi, sans pitié ; c'est très-mal.
Si quelqu'un t'empêchait de partir pour un bal,
Objet depuis longtemps de la plus vive attente,
Je voudrais bien savoir si tu serais contente.

LUCILE.

J'en prendrais mon parti.

ERNEST.

Non ; surtout, chère sœur,
Si tu devais avoir Berville pour danseur.
Tu rougis ?

LUCILE.

Mon Dieu non !

ERNEST.

Mon Dieu si !

LUCILE.

Je t'assure...

ERNEST.

Si tu veux le nier, cache donc ta figure.

JEAN.

Cette cloche a causé bien du grabuge ici,
Mais voilà le débat terminé, Dieu merci !
Grâce à l'excellent choix qu'enfin l'on vient de faire.

ERNEST.

Quel est donc ce débat ?

JEAN.

Vous ignoriez l'affaire !
J'ai cru que tout le monde en devait être instruit.

LUCILE.

Il croyait que sa cloche au loin faisait du bruit.

JEAN.

Deux notables du lieu sont en grande querelle
Pour être les parrains de la cloche nouvelle,
Et toute la paroisse est divisée entr'eux.
Chacun d'eux a pour lui des partisans nombreux
Qui défendent sa cause avec un zèle extrême.
Nous aurions eu bataille au moment du baptême.

ERNEST.

Le beau sujet de guerre, une cloche !

LUCILE.

Eh ! mon Dieu !
Ne sais-tu pas qu'un seau mit l'Italie en feu ?

ERNEST.

J'entends le bon Médor aboyer. Pauvre bête,
Il gémit comme moi du retard de la fête.

JEAN.

Non ; il en veut plutôt à quelqu'un.
(Regardant par la fenêtre.)
En effet !
Quel malheur !

ERNEST.

Comment donc ?

JEAN.

C'est Monsieur Grapinet,
Un huissier retiré, notre mauvais génie,
Qui dans tout le canton a mis la zizanie.

ERNEST.

Je le congédierai lestement, tu verras.

JEAN.

Il est tenace en diable et ne s'en ira pas.

SCÈNE CINQUIÈME.

LES MÊMES, GRAPINET.

GRAPINET.

Monsieur le député! puis-je?...

ERNEST (l'interrompant.)

Il n'est pas visible.

GRAPINET.

Je voudrais bien pourtant lui parler.

ERNEST.

Impossible.
Il faudra revenir demain... après-demain...

GRAPINET.

J'ai fait, sans le vouloir, une halte en chemin.
Carabi, mon cheval, m'a jeté dans la boue.
Je suis, dans mon malheur, très-heureux, je l'avoue;
Si j'étais aussi bien tombé sur le pavé,
Je ne m'en serais pas sans doute relevé.

LUCILE (lui offrant une chaise).

Reposez-vous, Monsieur.

(Au moment où Grapinet va s'asseoir, Ernest retire étourdîment la chaise. Grapinet, sur le point de tomber, se retient au bras de Jean.)

GRAPINET (montrant Jean).

Ouf! sans ce parachute,
Pour la seconde fois je faisais la culbute.

ERNEST.

Pardon !

GRAPINET.

Soyez moins vif, jeune homme, à l'avenir.

ERNEST.

Comme je vous l'ai dit, il faudra revenir ;
Vous attendriez trop.

GRAPINET.

J'ai de la patience.
Je ne partirai pas sans avoir audience.

ERNEST.

Mais, Monsieur ...

GRAPINET.

J'ai laissé Carabi dans la cour,
Il faut en avoir soin, malgré son méchant tour.

(A Jean.)

Voudriez-vous, mon cher, le mettre à l'écurie ?

ERNEST.

Vous prenez la maison pour une hôtellerie ?

GRAPINET.

Non ; mais un député, pour une autre raison,
A tous les électeurs doit ouvrir sa maison.

ERNEST.

Son écurie aussi, selon vous ?

GRAPINET.

Sans nul doute.
Pour être député, sachez ce qu'il en coûte.
Sachez qu'on s'appartient moins qu'à ses commettants ;
Qu'on doit leur être utile, en tous lieux, en tous temps...

SCÈNE SIXIÈME.

LES MÊMES, M. DESPRÉS.

M. DESPRÉS (à Grapinet, dont il a entendu les dernieres paroles).

Que désire Monsieur? je suis prêt à l'entendre.

(A ses enfants.)

Laissez-nous.

(Il remet une lettre à Jean, qui sort.)

GRAPINET (à Ernest).

Vous voyez que j'ai bien fait d'attendre.

ERNEST (bas à son père).

Tâche d'expédier son affaire au galop.

(Haut à Grapinet.)

Serez-vous long, Monsieur?

GRAPINET.

Mais je ne sais pas trop.
Une heure ou deux, peut-être.

(Ernest le quitte avec un signe d'impatience.)

ERNEST (bas à sa sœur).

Une heure ou deux! j'enrage.
Il faut aux députés patience et courage.
C'est le plus ennuyeux, à coup-sûr, des mandats.

LUCILE (bas).

On ne manque jamais pourtant de candidats.

(Elle sort avec Ernest.)

SCÈNE SEPTIÈME.

M. DESPRÉS, GRAPINET.

GRAPINET.

Comptant sur mon bon droit et sur votre justice,
Je viens vous demander de me rendre un service.
Notre juge de paix est condamné....

M. DESPRÉS (vivement).

Comment?

GRAPINET.

Par tous les médecins de l'arrondissement.
Son décès est remis tout au plus à huitaine.

M. DESPRÉS.

Sa perte, grâce à Dieu ! n'est pas encor certaine ;
C'est un bon magistrat que nous chérissons tous.

GRAPINET.

En effet, le défunt...

M. DESPRÉS (l'interrompant).

Le défunt, dites-vous ?

GRAPINET.

Je me servais à tort d'un mot que je retire.
C'est le futur défunt qu'il aurait fallu dire.
C'était un honnête homme, un esprit juste et droit ;
Mais vous en conviendrez, il était faible en droit.
Afin de mieux couvrir son défaut de science,
Il ne rendait jamais une seule sentence,
Il conciliait tout ; aussi nos avocats,
Nos avoués faisaient de lui très-peu de cas.

M. DESPRÉS (à part).

Je conçois leur motif.

GRAPINET.

Pour moi, c'est autre chose ;
Ils m'estiment beaucoup.

M. DESPRÉS.

Je le crois.

(A part.)

Et pour cause.

GRAPINET.

Si la place à présent était donnée aux voix,

Sur moi, sans aucun doute, ils fixeraient leur choix.
Vous devinez, Monsieur, le but de ma visite.

M. DESPRÉS.

Très-bien; mais n'est-ce pas vous y prendre un peu vite?
Ce n'est qu'après leur mort qu'on hérite des gens;
Or, le futur défunt peut vivre encor longtemps.

GRAPINET.

Je le désire fort, mais j'y vois peu de chance;
Au surplus, je ne veux, moi, que sa survivance,
Et je viens seulement m'inscrire le premier,
Pour être plus certain d'être son héritier.

M. DESPRÉS.

Vous prenez hypothèque?

GRAPINET.

Eh! oui, c'est cela même.
Vous avez dit le mot.

M. DESPRÉS.

D'après votre système,
Du mérite modeste on oublierait les droits
Et les meilleurs coureurs auraient tous les emplois.
Je ne puis appuyer votre candidature;
Adressez-vous aux chefs de la magistrature.

GRAPINET.

J'aime mieux m'adresser à vous, car chacun dit
Que vous avez là-haut un immense crédit.

SCÈNE HUITIÈME.

LES MÊMES, ERNEST.

ERNEST (à part).

Ma foi, je n'y tiens plus.

M. DESPRÉS.

Qu'est-ce ?

ERNEST.

Le temps se passe,
Et nous allons manquer tout-à-fait notre chasse.

M. DESPRÉS.

Tu viens mal à propos rompre notre entretien.
C'est pour nous avancer un très-mauvais moyen.

GRAPINET (à Ernest).

Vous êtes donc chasseur ? j'étais dans ma jeunesse,
Tel que vous me voyez, fameux par mon adresse,
On citait mes exploits.

ERNEST.

Devant les tribunaux,
Ceux contre les plaideurs.

GRAPINET.

Ceux contre les perdreaux.
C'est un autre gibier maintenant qui me tente,
Que votre cher papa seconde mon attente

Et, pour vous indiquer les endroits giboyeux,
Je me rendrai moi-même avec vous sur les lieux.

ERNEST.

Merci! de vos bontés ce que je sollicite,
C'est une autre faveur.

GRAPINET.

Laquelle?

ERNEST (bas).

Partez vite!

(Il sort.)

SCÈNE NEUVIÈME.

M. DESPRÉS, GRAPINET.

GRAPINET.

Revenons, s'il vous plaît, Monsieur, à nos moutons.
Tous les juges de paix règnent dans leurs cantons;
Lors des élections, ils sont une puissance.
Vous verrez les effets de ma reconnaissance
Si, grâce à votre appui, je le deviens un jour.
Pour votre élection qu'a fait Monsieur Dufour?
Il n'a pas plus bougé pour vous qu'un automate;
Moi, je me conduirai mieux que lui, je m'en flatte.

M. DESPRÉS.

J'appuie un candidat qui doit faire le bien,
Dans l'intérêt public, et non pas dans le mien.

GRAPINET.

Voilà des sentiments que Messieurs vos confrères,
Soit dit sans vous fâcher, ne pratiquent plus guères.
De ces sentiments-là je dois être charmé,
Car l'intérêt public veut que je sois nommé.

M. DESPRÉS.

Vraiment?

GRAPINET.

En doutez-vous, Monsieur? soyez sincère,
Veuillez vous expliquer avec moi, sans mystère.
N'ai-je pas les talents, la science qu'il faut?
Trouvez-vous à reprendre en moi quelque défaut?

M. DESPRÉS.

Pour un juge de paix, comme son nom l'indique,
La première vertu, c'est d'être pacifique,
D'humeur conciliante; et franchement, j'ai peur...

GRAPINET.

Dites, tranchez le mot, je suis un chicaneur.

M. DESPRÉS.

Ma foi, mon cher Monsieur, s'il faut que je le dise,
Je le crois.

GRAPINET.

C'est très-bien, franchise pour franchise!
Puisque je ne peux pas compter sur votre appui,
Vous n'êtes plus mon homme, à dater d'aujourd'hui.
Je vais, de longue main, préparer votre chute.
Vous verrez, mais trop tard, dans la prochaine lutte,

Qu'un huissier retraité vaut encore son prix
Et n'est pas tout-à-fait digne de vos mépris.

(Il sort.)

SCÈNE DIXIÈME.

M. DESPRÉS, ERNEST.

ERNEST.

Heureuse délivrance ! il est temps qu'il s'en aille,
J'étais sur des charbons. Entends-tu la bataille ?
Quel bruit ! quel feu de file ! et nous n'y sommes pas !
C'est désolant.

M. DESPRÉS.

Pends-toi, brave Ernest ! c'est le cas.

ERNEST.

Partons ! courons, volons où l'honneur nous appelle !
Ciel ! il tombe sur nous une tuile nouvelle.

SCÈNE ONZIÈME.

LES MÊMES, M. BONNIN, (entrant malgré Jean).

M. BONNIN.

Je ne veux que lui dire un mot et je repars.

Pour un homme souffrant ayez quelques égards.

(Se plaignant.)

Aie ! aie !

M. DESPRÉS.

Asseyez-vous.

M. BONNIN.

Volontiers. Ma voiture,
Ma patache, s'entend, est horriblement dure.

(Il s'assied.)

ERNEST (à part).

C'est un malade. Eh mais, quel est donc son dessein ?
Apparemment qu'il croit mon père médecin.

SCÈNE DOUZIÈME.

LES MÊMES, LUCILE.

LUCILE.

Vous n'êtes pas partis encor, j'en suis bien aise.

M. DESPRÉS.

Pourquoi ?

LUCILE.

Ma sœur de lait, cette bonne Thérèse,
Vous demande un moment d'entretien, s'il vous plait.

ERNEST.

Pour le coup, c'est trop fort ; dis à ta sœur de lait
De repasser demain ou dans l'après-dînée.

LUCILE.

L'affaire jusque-là ne peut être ajournée.

ERNEST.

Tant pis !

LUCILE.

Qu'on est cruel, lorsque l'on est chasseur !

ERNEST.

Peut-on se voir ainsi trahir par une sœur ?

M. DESPRÉS (à Lucile).

Fais attendre Thérèse.

(Lucile sort.)

(A Ernest.)

Et toi, mon camarade,
Va-t-en faire au jardin un tour de promenade !

ERNEST (bas à son père).

Ce n'est pas moi qu'il faut envoyer promener,
Mais les solliciteurs, qui me feront damner.

M. DESPRÉS (bas).

Je peste aussi contr'eux ; pourtant, je me résigne.
Imite-moi !

ERNEST.

Je vais, puisque c'est ma consigne,
Faire dans le jardin ma triste faction.

M. DESPRÉS.

Va, mon ami !

ERNEST (à part).

J'éprouve une tentation.

Si j'osais... Plus d'un autre à ma place, je gage...
C'en est fait! je déserte avec arme et bagage.

(Il sort en courant.)

SCÈNE TREIZIÈME.

M. DESPRÉS, M. BONNIN.

M. BONNIN.

Je viens pour vous prier de m'obtenir la croix.

M. DESPRÉS.

Je désire, avant tout, savoir quels sont vos droits.

M. BONNIN (se plaignant).

Oh! là! là!

M. DESPRÉS.

Ces douleurs attestent des services
Qui vous auront laissé de nobles cicatrices;
Vous avez sûrement servi sous l'Empereur?

M. BONNIN.

Je ne puis me vanter d'avoir eu cet honneur,
Je n'avais aucun goût pour l'état militaire;
J'ai servi seulement chez un apothicaire.

M. DESPRÉS.

Comment! et ce serait pour ces services-là
Que vous!...

M. BONNIN.

J'ai découvert contre le choléra.

Ce fléau de l'Asie au monde si funeste,
Ce monstre dévorant, le rival de la peste,
Un puissant antidote, un remède certain.

M. DESPRÉS.

Est-il vrai ? quel bonheur pour tout le genre humain !
Ce n'est pas seulement la croix qui vous est dûe ;
On vous élèvera sans doute une statue.

M. BONNIN.

On me l'élèvera, mais quand je serai mort ;
Je ne suis pas pressé ; qu'on me donne d'abord
Le ruban dont je peux jouir pendant ma vie.
Quant à l'honneur posthume, il me fait peu d'envie.
Si je suis décoré, j'enverrai promptement
Un article aux journaux sur cet événement.
Les lecteurs y verront l'éloge magnifique
Du nouveau chevalier et de son spécifique.
Mon nom va se répandre en France, à l'étranger.
Ceux qui du choléra redoutent le danger
Voudront me consulter de tous les coins du monde :
De richesses pour moi quelle source féconde !

M. DESPRÉS.

Ce n'est pas pour l'honneur, d'après ce que je vois,
Mais bien pour spéculer que vous voulez la croix.

M. BONNIN.

L'un n'empêche pas l'autre.

(Se plaignant.)

Ouf ! mon Dieu ! quel martyre.

M. DESPRES.

Vous souffrez donc beaucoup ?

M. BONNIN.

Plus qu'on ne peut le dire.
Un rhumatisme aigu, suite d'un accident !

M. DESPRÉS.

Je sais ce qu'il en est, je vous plains ; cependant,
Auprès du choléra ce mal est peu de chose ;
Vous vous en guérirez bientôt, je le suppose.

M. BONNIN.

Cette croix hâterait beaucoup ma guérison.

M. DESPRÉS.

Si pour le choléra votre remède est bon...

M. BONNIN (lui présentant une grosse liasse de certificats).

De ces certificats veuillez prendre lecture ;
Chacun d'eux vous atteste une superbe cure.

M. DESPRÉS (repoussant les certificats).

Rien n'est si décrié que les certificats.
De la fausse monnaie on fait autant de cas.
Pour juger ce que peut valoir votre recette,
A des hommes de l'art il faut qu'on la soumette,
Et d'après leur rapport...

M. BONNIN.

Ah ! que me dites-vous ?
Tous les hommes de l'art sont chicaneurs, jaloux.

M. DESPRÉS.

Je sais qu'en pareil cas, c'est la forme ordinaire.
Je ne suis rien pour vous sans ce préliminaire.

M. BONNIN.

Ces prétendus savants, du haut de leur orgueil,

Font aux inventions un dédaigneux accueil ;
Mais n'importe, malgré leur humeur chicanière,
Ils ne pourront fermer les yeux à la lumière ;
Et d'ailleurs, pour les rendre un peu plus complaisants,
Je leur expédierai quelques petits présents.
Enfin je compte aussi sur votre témoignage,
Pour me concilier, m'assurer leur suffrage.
Mon dévouement pour vous jamais ne faillira,
Et je vous guérirai gratis du choléra.

(Il sort en trébuchant.)

SCÈNE QUATORZIÈME.

M. DESPRÉS (seul).

Cet homme de l'honneur veut obtenir le signe.
Des petites-maisons il est cent fois plus digne.

SCÈNE QUINZIÈME.

M. DESPRÉS, LUCILE, THÉRÈSE.

LUCILE.

Je viens vous présenter une amie, une sœur.
Soignez ses intérêts, papa.

M. DESPRÉS.

De tout mon cœur !
J'aime Thérèse aussi.

THÉRÈSE (faisant la révérence).

Vous êtes bien honnête.

M. DESPRÉS.

Voyons donc, mon enfant, quelle est votre requête.
Voulez-vous obtenir quelque petit emploi
Pour votre cher mari?

THÉRÈSE.

Non, Monsieur ; c'est pour moi.

M. DESPRÉS.

Pour vous ! est-il bien vrai ? pour vous !

THÉRÈSE.

Daignez m'entendre!
Je vais vous expliquer à quoi j'ose prétendre.

M. DESPRÉS.

Parlez !

THÉRÈSE.

Ma pauvre mère a nourri, dans son temps,
Dix ou douze marmots aujourd'hui bien portants,
Qui font tous par leur mine honneur à leur nourrice :
Témoin Mademoiselle.

(Elle montre Lucile.)

M. DESPRÉS.

Oui, c'est une justice
Que je me plais à rendre à la bonne Suzon :
On n'a jamais soigné mieux qu'elle un nourrisson.

THÉRÈSE.

Sur cet article-là je suis sa digne fille.
Chacun vient admirer ma petite famille
Et mon dernier surtout : il est de la Saint-Jean
Et le gaillard paraît âgé de plus d'un an.
On trouve peu de voix à la sienne pareilles.
Dieu ! quelle voix ! il faut se boucher les oreilles
Dès qu'on l'entend. Aussi, mon frère, son parrain,
Veut, dès qu'il sera grand, qu'il soit chantre au lutrin.

M. DESPRÈS.

Allons au fait, de grâce !

THÉRÈSE.

Une auguste princesse
Est dans le dernier mois, dit-on, de sa grossesse.

M. DESPRÉS.

C'est vrai.

THÉRÈSE.

Tant mieux pour moi ! la mère, on sait cela
Ne doit jamais nourrir dans ces familles-là.
Au prince qu'on attend il faut une nourrice ,
Je viens me proposer pour remplir cet office.

M. DESPRÉS (à part).

Nous y voilà !

THÉRÈSE.

Sans vous , j'y prétendrais en vain ;
Mais avec votre appui, mon succès est certain.

Veuillez me l'accorder. O Dieu ! serais-je fière !
Quelle gloire pour moi, pour ma famille entière
Si j'étais appelée à l'honneur sans égal
De nourrir de mon lait un rejeton royal !
J'aurais de beaux habits, un laquais, un carrosse,
Et Jacquot, mon mari, serait-il à la noce !
Il viendrait à la Cour habiter avec moi ;
Il serait jardinier dans les jardins du Roi.

M. DESPRÉS.

Vous faites un beau rêve et je voudrais, ma chère,
Pouvoir réaliser cette douce chimère ;
Mais je dois vous ôter, sur le champ, tout espoir.

THÉRÈSE.

Les députés pourtant ont un si grand pouvoir.
Ils se mêlent de tout.

M. DESPRÉS.

Je dois le reconnaître ,
Ils ont un peu ce tort, moi le premier peut-être ;
Mais ce serait ici pousser trop loin l'abus.
Cette question-là sort de leurs attributs.

THÉRÈSE.

Au contraire.

M. DESPRÉS.

Vraiment ! voyons un peu, Thérèse,
Comment vous parviendrez à prouver cette thèse.

THÉRÈSE.

Veiller au bien public n'est-il pas leur devoir ?

Dans l'intérêt de tous ne faut-il pas avoir
Des princes bien portants, d'une santé robuste,
Capables d'endurer les fatigues?

M. DESPRÉS.

C'est juste.

THÉRÈSE.

Un prince mal nourri n'est jamais bien portant.
Le choix de sa nourrice est donc très-important.
Exercer sur ce choix toute leur surveillance
Est donc l'un des devoirs des députés de France.

M. DESPRÉS.

Vous raisonnez très-bien, et néanmoins, je crois
Qu'aux médecins tout seuls il faut laisser ce choix.
Celui de la princesse, homme prudent, habile,
Remplira mieux que nous un devoir difficile;
Quoique les députés soient censés tout savoir.

THÉRÈSE.

En ce cas, pour Paris je partirai ce soir.
Je n'ai pas un moment à perdre, le temps presse.
Je verrai le docteur, je verrai la princesse,
Mon enfant dans mes bras, et, sans dire un seul mot,
Je gagnerai ma cause, en montrant le marmot.
Une lettre de vous me sera nécessaire,
Pour m'introduire, ayez la bonté de la faire.

M. DESPRÉS.

Volontiers.

(A part.)

Pauvre Ernest!

SCÈNE SEIZIÈME.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN.

Voici le *Moniteur*,
Que vient de me remettre, à l'instant, le facteur.
Vous y verrez, dit-il, une grande nouvelle.

M. DESPRÉS (ouvrant le journal).

Laquelle donc ? ... Ah ! ah ! l'annonce officielle
Que la princesse vient d'accoucher d'un garçon.

JEAN.

Quel bonheur !

THÉRÈSE.

Pas pour moi, je perds mon nourrisson ;
J'arriverai trop tard.

M. DESPRÉS.

En effet ; la nourrice
Est, d'après le journal, une dame Saint-Brice.

THÉRÈSE.

Voilà ma place prise ! est-ce avoir du guignon ?

LUCILE.

Nous pourrons réparer cette perte.

THÉRÈSE.

Hélas ! non.

LUCILE.

Un dame de Tours désire avoir chez elle ,
Pour nourrir son enfant...

THÉRÈSE.

Merci ! Mademoiselle,
On ne peut accepter des nourrissons bourgeois,
Lorsque l'on vient d'en perdre un qui descend des rois.
J'excepte vos enfants. Je vous promets d'avance
Que si vous m'honorez de votre confiance ,
Je vous les nourrirai, soignerai , comme il faut.
Prenez donc un mari, pour en avoir bientôt.

(Elle salue M. Després, et sort avec Lucile et Jean.)

M. DESPRÉS (seul).

Vite ! allons délivrer Ernest ! le pauvre diable
Doit être, en ce moment, d'une humeur effroyable.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DESPRÉS, (seul, en costume de chasse).

Il n'est pas au jardin ; il n'est pas dans la cour ;
Du verger vainement j'ai fait deux fois le tour ;
Je ne le trouve pas. Je n'y puis rien comprendre.
C'est donc lui maintenant qui va se faire attendre ?

SCÈNE DEUXIÈME.

M. DESPRÉS, JEAN.

M. DESPRÉS.

Sais-tu ce que mon fils est devenu ?

JEAN.

Comment !
Vous ne le savez pas ! il chasse en ce moment.

M. DESPRÉS.

O ciel ! il chasse seul !

JEAN.

Non, Médor l'accompagne.
Tous deux depuis une heure ils battent la campagne.

M. DESPRÉS.

C'est indigne. Je veux le punir de façon
Qu'il se ressouviendra longtemps de la leçon.
Mais ma crainte l'emporte encor sur ma colère,
Je tremble pour l'ingrat. Dieu ! que dirait sa mère ?...

(A Jean.)

Viens vite ! montre-moi le chemin qu'il a pris.

JEAN.

Il tire également et moineaux et perdrix.
Le tapage qu'il fait vous mettra sur sa piste.

M. DESPRÉS.

Partons !

SCÈNE TROISIÈME.

LES MÊMES, RONDONNEAU, (gros garçon très-joufflu).

RONDONNEAU.

Chez vous, cousin, j'arrive à l'improviste
Et j'arrive à propos.

M. DESPRÉS (à part).

Non, parbleu !

(Haut.)

L'on m'attend.

Excusez !...

RONDONNEAU.

Donnez-moi, je vous prie, un instant.

M. DESPRÉS.

Volontiers, mais...

RONDONNEAU (l'embrassant).

Souffrez d'abord qu'on vous embrasse !

M. DESPRÉS (voulant sortir).

Nous causerons plus tard.

RONDONNEAU (l'arrêtant).

Quel amour pour la chasse !

M. DESPRÉS.

J'ai des motifs...

RONDONNEAU.

J'en ai, moi, de plus sérieux.
Je ne vous lâche pas.

M. DESPRES.

Ecoutez ! faisons mieux !
Vous m'accompagnerez ; j'ai des fusils de reste,
Armez-vous ! je ne puis vous prêter une veste ;
Vous comprenez pourquoi.

RONDONNEAU.

Je comprends, en effet ;

Elle ne m'irait pas, vous êtes si fluet.
Votre offre est très-aimable et j'y suis très-sensible.

M. DESPRÉS.

Vous venez ?

RONDONNEAU.

Pas du tout ; cela m'est impossible ,
Je n'ai pas de port d'arme.

M. DESPRÉS.

En ce cas, suivez-moi
Sans prendre de fusil.

RONDONNEAU.

Vous suivre ? oh ! non, ma foi.

M. DESPRÉS.

Vous vous promènerez.

RONDONNEAU.

Merci ! la promenade
Me fatigue, m'accable à me rendre malade.
Je préfère m'asseoir.

(Il s'assied.)

M. DESPRÉS.

Eh bien ! finissons-en !
Dites-moi....

RONDONNEAU.

Savez-vous que depuis moins d'un an
J'ai gagné vingt kilos et même plus.

M. DESPRÉS.

De grâce ,
Veuillez....

RONDONNEAU.

Cet embonpoint n'est pas une disgrâce ;
J'en tirerai parti dans un besoin urgent.
Je pourrai me montrer un jour pour de l'argent.
Le docteur Bretonneau me conseille la diète,
Me préserve le ciel d'user de sa recette !

M. DESPRÉS.

D'abréger ces détails faites-moi l'amitié,
De mon impatience ayez quelque pitié.

RONDONNEAU.

J'arrive au fait.

M. DESPRÉS.

Enfin !

RONDONNEAU.

Eh ! mais... Dieu me pardonne !
J'aperçois le cousin Beauparlant en personne.
Avocat, orateur, qu'on cite avec raison,
Il bégaie encor plus que défunt Brid'oison.

SCÈNE QUATRIÈME.

LES MÊMES, BEAUPARLANT.

M. DESPRÉS (à part).

Je sens de plus en plus augmenter mes alarmes.

BEAUPARLANT.

Bonjour, cou-cou-ousin, déjà sou-ous les armes !

RONDONNEAU.

En dépit du dicton : *Cedant arma togæ* !

BEAUPARLANT.

Vous êtes cha-asseur ?

RONDONNEAU.

Un chasseur enragé.

M. DESPRÈS.

Voyons, mes chers cousins, pour vous que puis-je faire ?
Expliquez tour-à-tour et vite votre affaire.

RONDONNEAU.

Beauparlant sera long.

BEAUPARLANT.

Un qua-art d'heure, au plus.

RONDONNEAU.

Vous êtes avocat et bègue par-dessus.

BEAUPARLANT.

Tou-tou-oujours malin !

M. DESPRÈS (à part).

Ma patience est grande.

(Haut.)

Pourrai-je enfin savoir ?...

RONDONNEAU.

En deux mots, je demande
Que vous fassiez sauter mon ministre.

M. DESPRES.

Un moment !

Vous voulez badiner ?

RONDONNEAU.

Non, sérieusement.

BEAUPARLANT.

Faire sauter le mi-ministre des finances !

M. DESPRÉS.

Que lui reprochez-vous ? dans maintes circonstances
Il a bien mérité du pays et du Roi.

RONDONNEAU.

Je lui reproche un tort envers vous.

M. DESPRÉS.

Envers moi !

RONDONNEAU.

Une injure.

M. DESPRÉS.

Comment ?

RONDONNEAU.

Je vous en fais l'arbitre.
Je suis votre cousin, eh bien ! malgré ce titre,
Il m'a destitué.

BEAUPARLANT.

Desti-titi-tué !

RONDONNEAU.

Tué ! pas tout-à-fait, mais bien quasi tué,
Car il m'a dépouillé d'une place excellente
Qui me valait au moins trois mille francs de rente.

M. DESPRÉS.

J'ai de cette rigueur le regret le plus vif.
Vous a-t-on fait savoir quel en est le motif ?

RONDONNEAU.

Oui. D'après le rapport d'un inspecteur barbare,
Boire, manger, dormir et fumer le cigare,
De mon temps chaque jour était l'unique emploi.
Le rapport n'est pas faux, je suis de bonne foi.

M. DESPRÉS.

Votre disgrâce alors ne m'étonne plus guère.
Le ministre envers vous s'est-il montré sévère,
Sans qu'on vous ait d'abord donné quelques avis ?

RONDONNEAU.

J'en ai reçu plusieurs que je n'ai pas suivis.
De notre député cousin par alliance,
Je voyais dans ce titre un brevet d'assurance.

M. DESPRÉS.

De zèle et de travail ce titre tiendrait lieu !
C'est une grave erreur.

RONDONNEAU.

Une erreur ! non, pardieu !
Je vois de tous côtés les preuves du contraire.
J'en citerais deux cents, s'il était nécessaire.

M. DESPRÉS.

Réformer des abus pareils me semble urgent ;
On se rend criminel en les encourageant.

RONDONNEAU.

Je vous comprends ; c'est bien.

M. DESPRÈS.

Loin d'y voir une injure,
Du ministre envers vous j'approuve la mesure.

RONDONNEAU.

De mieux en mieux ! Monsieur est ministériel.

M. DESPRÈS.

Pas toujours ; mais ici je puis m'avouer tel.
Cependant promettez de changer de conduite,
De fumer un peu moins et j'agis tout de suite,
Pour que dans votre emploi vous soyez rétabli.

RONDONNEAU.

Je ne réponds de rien ; l'étoffe a pris son pli.

M. DESPRÈS.

Alors d'agir pour vous souffrez qu'on se dispense.

RONDONNEAU.

Du plus chaud dévouement telle est la récompense !
Moi qui vous soutenais avec tant de bonheur,
Qui, dans tous les cafés, était votre prôneur,
Quand j'ai besoin de vous, je vous trouve de glace !
Je tenais par honneur seulement à ma place.
J'ai de quoi, Dieu merci ! suffire à mes besoins ;
Je n'en fumerai pas un cigare de moins.
Mais votre procédé m'indigne, je l'avoue ;
L'on saura désormais pour qui l'on se dévoue,
Car je vais publier un avis aux lecteurs,
Qui vous fera connaître à tous vos électeurs.

(Il sort.)

SCÈNE CINQUIÈME.

M. DESPRÉS, BEAUPARLANT.

M. DESPRÉS (à part).

Juste ciel ! quel fléau que certain cousinage !
Vite ! délivrons-nous de l'autre personnage !

(A Beauparlant.)

A vous, cher Beauparlant, faites-moi le plaisir
De me dire en deux mots quel est votre désir.

BEAUPARLANT.

Mon ambibi-tion est très-momo-odeste.
Faites-moi no-ommer substiti-itut.

M. DESPRÉS (à part).

Peste !

Quel substitut !

BEAUPARLANT.

En vous j'ai tout-tout-out espoir.
Vous a-avez, dit-on, tant de pou-pou-ouvoir !
En ma fafa-aveur qu'on ce dédé-écide !
Je suis dodo-octeur et très-so-so-olide
En droit roro-omain, co-comme en droit français ;
Je ne puis man-anquer d'ad'a-voir du succès.

M. DESPRÉS.

Vos titres sont certains et je leur rends hommage.
Vous bégayez beaucoup, par malheur, c'est dommage.

BEAUPARLANT.

Le grand Dé-démosthène était bé-bégue aussi,
Et vous sasa-avez s'il a réré-ussi.

M. DESPRÈS.

Il avait corrigé ce défaut de naissance.

BEAUPARLANT.

De me coco-rriger j'ai l'espépé-érance.
Au lieu d'ad'a-aller au bord de la-a mer,
Je vais décla-clamer au bord du-du-u Cher.
Je fais des pro-ogrès.

M. DESPRÈS.

Poursuivez votre tâche,
Et pour la compléter travaillez sans relâche,
Vous pourrez, mais plus tard, devenir substitut.

BEAUPARLANT.

Pour ê-ê-être sûr d'atteindre au-au-au but,
Il faut prom-omptement se mettre en-en mesure.

(Lui remettant une pétition.)

Voici mon pla-acet !

M. DESPRÈS.

C'est très-bien ; je vous jure
Que je vais l'adresser à Paris, dès ce soir.

BEAUPARLANT.

Vous écri-cri-irez ?.

M. DESPRÈS.

Ce soir même ; au revoir !

BEAUPARLANT.

Adieu ! bon pa-pa-rent !

(Il sort.)

M. DESPRÉS (seul).

Il aura de la peine
A devenir un jour un second Démosthène.
Courons rejoindre Ernest. Ah ! parbleu, le voici !

SCÈNE SIXIÈME.

M. DESPRÉS, LUCILE, ERNEST (portant un lièvre mort).

ERNEST (chante :)

« *La victoire est à nous ! la victoire est à nous.* »

Pendant que mon cher père expédiait ici
Certain gibier que j'aime autant que la colique,
J'expédiais là-bas ce lièvre magnifique.

M. DESPRÉS.

Je t'en fais compliment ; c'est un bel animal,
Et pour un coup d'essai, ce n'est vraiment pas mal.

ERNEST (déclamant).

« *Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître*
« *Et pour leur coup d'essai veulent des coups de maître.*»

(D'un ton naturel.)

Il t'aurait paru lourd, si tu l'avais porté,

Comme tu le devais, suivant notre traité.
Mais, mon Dieu ! qu'as-tu donc?

M. DESPRÉS.

Je suis fort en colère
Et je te punirai d'une façon sévère.

ERNEST.

Non, tu ne voudras pas punir un fils vainqueur.
Il faut être Romain pour en avoir le cœur.

M. DESPRÉS.

Je l'aurai.

ERNEST.

Punis-moi, puisque c'est ton envie ;
C'est un des plus beaux jours néanmoins de ma vie.

LUCILE (riant).

A cause de ce lièvre ?

ERNEST.

Oui, ma sœur ; selon vous,
Le jour du mariage est le plus beau de tous.
Quand de son premier lièvre il a fait la conquête,
C'est d'un jeune chasseur le plus beau jour de fête.
Sur mon brillant début ne nous endormons pas !
Dans le champ de l'honneur ce n'est qu'un premier pas.
Par de nouveaux exploits couronnons la journée.

M. DESPRÉS.

Pour tous deux aujourd'hui la chasse est terminée.
Je te mets aux arrêts et reste à la maison.

ERNEST.

C'est toi que tu punis.

M. DESPRÈS (à part).

Il n'a que trop raison.

ERNEST.

J'obéis sans murmure et sans que j'en appelle,
Mais vraiment je te plains, la journée est si belle,
L'air est si pur là-bas! il remplit les poumons;
Il rend heureux de vivre et pourtant .. désarmons!
Subissons les arrêts, puisque mon chef l'ordonne.

(Après avoir fait semblant de se désarmer, il se retourne et dit :)

Est-ce ton dernier mot?

M. DESPRÈS.

Allons! je te pardonne.

ERNEST (sautant de joie).

Vivat! c'est un beau trait, il rappelle Titus,
Marc-Aurèle et non pas Manlius et Brutus.

M. DESPRÈS.

Je vois avec plaisir que tu sais ton histoire.

ERNEST.

J'y suis fort, mais partons! et si tu veux m'en croire,
Afin de n'être pas arrêtés en chemin,
Nous allons prudemment sortir par le jardin.
Aux perdreaux! aux perdreaux! c'est notre cri de guerre.

(Il sort avec M. Desprès.)

SCÈNE SEPTIÈME.

LUCILE (seule).

Connaît-on un mortel plus heureux sur la terre ?
Pour moi, c'est autre chose, *et mes plus doux plaisirs,*
Comme dit la chanson, *sont dans mes souvenirs.*
Berville m'a promis de venir en Touraine.
Tiendra-t-il sa parole ? oh ! oui, j'en suis certaine,
Car on ne ment jamais quand on est avocat.
Quel jeune homme poli ! qu'il est bon, délicat !
Et comme il danse bien ! voilà, sans aucun doute,
Le mari qu'il me faut ; mais il voit, il redoute
Un dangereux obstacle au succès de nos vœux.
La politique fait souvent des malheureux.
Son père a des *boudeurs* adopté la bannière,
Le mien ne pense pas de la même manière ;
Et c'est la cause entr'eux d'une grande froideur.
Dieu ! le vilain défaut que celui de boudeur !
Berville heureusement ne tient pas de son père
Et jamais il n'aura ce mauvais caractère.

SCÈNE HUITIÈME.

LUCILE, JEAN.

JEAN (lui présentant une lettre).

Une lettre pour vous !

LUCILE.

Tu te trompes.

JEAN.

Non, non.
La lettre est bien pour vous ; je le sais par Nanon,
Qui me l'a dans les mains remise tout à l'heure.

LUCILE.

Quelle est cette Nanon ?

JEAN.

La vieille qui demeure
Chez Monsieur Durocher, le maître d'un château
Qu'on aperçoit de loin perché sur le coteau.

LUCILE (à part).

Ciel ! l'oncle de Berville !

(Haut.)

Ah ! donne, donne vite !

(A part, en lisant.)

C'est pour moi qu'à son oncle il vient rendre visite.

JEAN.

Je n'ai jamais su lire et pourtant, dans vos yeux
Je lis que cet écrit vous rend le cœur joyeux.

LUCILE (à part).

Dans une heure, au plus tard, je le verrai, j'espère.

(Haut.)

Jean, quelqu'un va venir pour demander mon père.

JEAN.

Est-ce un solliciteur ?

LUCILE (en souriant).

A peu près.

JEAN.

En ce cas,
Je le congédierai.

LUCILE (vivement).

Ne t'en avise pas !

JEAN.

Maudits solliciteurs ! le diable les emporte !
Je viens d'en renvoyer dix ou douze à la porte.
Si Monsieur n'était pas sorti par le jardin,
Leur meute l'attendait et l'eût happé soudain.

LUCILE.

Si mon père n'est pas revenu de la chasse,
Je pourrai recevoir ce jeune homme à sa place.

JEAN.

Ah ! Ah ! c'est un jeune homme ?

LUCILE.

Oui.

JEAN.

Comment est-il fait ?
Il faut, crainte d'erreur, me tirer son portrait.

LUCILE.

Il est toujours bien mis, d'agréable tournure ;
L'esprit et la bonté sont peints sur sa figure.

JEAN.

Nul des solliciteurs que j'ai vus jusqu'ici
Ne ressemble à cela.

LUCILE.

Laisse-nous ! le voici !

(Jean sort.)

SCENE NEUVIÈME.

LUCILE, BERVILLE.

BERVILLE.

Enfin je vous retrouve, après deux mois d'absence ;
Arrivé ce matin, dans mon impatience,
Je n'ai pris qu'un moment pour remplir mon devoir
A l'égard de mon oncle, et j'accours pour vous voir.

LUCILE.

C'est très-aimable à vous, mon cher Monsieur Berville,
D'avoir abandonné pour nous la grande ville.

BERVILLE.

Paris me semblait triste, ennuyeux, à l'excès,
Depuis votre départ. Malgré plusieurs procès
Dont le renvoi pouvait avoir des conséquences,
J'ai failli le quitter bien avant les vacances.
J'espérais, en venant ici, trouver moyen
De réconcilier votre père et le mien.
Je voulais de mon oncle employer l'entremise ;
Il faut y renoncer. J'apprends avec surprise
Que contre votre père il est très-irrité.

LUCILE.

Et pourquoi donc cela ? j'ignore, en vérité,
Je ne devine pas...

BERVILLE.

Ce serait difficile
Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille.
Mon cher oncle a bon cœur, mais il est un peu vain.
D'une certaine cloche il veut être parrain ;
Il y tient et croyant avoir dans cette affaire
Monsieur de Beaucastel pour unique adversaire,
Il comptait du débat sortir victorieux.
Votre père l'emporte, il en est furieux.
Ce grand ressentiment d'une cloche est l'ouvrage.

LUCILE.

Jamais cloche, je crois, ne fit tant de tapage.
Ernest la maudissait ; maintenant c'est mon tour.

BERVILLE.

Mon oncle, hier encore, approuvait mon amour.
La cloche a tout changé.

LUCILE.

L'on ne voit qu'en province
Des démêlés si vifs pour un sujet si mince.

BERVILLE.

Si mon père s'obstine, il faudra, malgré moi,
Profiter du moyen que m'accorde la loi.
Le respect filial n'aura rien qui m'arrête,
Et je suis prêt d'avance à braver la tempête.

LUCILE.

Oh ! ciel ! y songez-vous ? faire un pareil éclat !

Vous qui devez bientôt devenir magistrat !
Eh ! quoi ! votre début dans la magistrature
Avec tous vos parents serait une rupture !
Mais d'ailleurs de mon père il vous faudrait l'aveu.
Si vous pensez l'avoir, vous le connaissez peu ;
Il serait inflexible, et, dans la circonstance,
Vous trouveriez en moi la même résistance.

BERVILLE.

Vous ne m'aimez donc plus ?

LUCILE.

Ingrat !

BERVILLE.

Voici quelqu'un !
Quel moment il choisit le maudit importun !

SCÈNE DIXIÈME.

LES MÊMES, ERNEST.

LUCILE.

C'est toi, frère, déjà !

ERNEST.

Suivant toute apparence,
Tu ne t'ennuyais pas, ma sœur, en mon absence.

(A Berville.)

Permettez-moi, Monsieur, de vous serrer la main.

BERVILLE.

Volontiers !

(Ils se serrent la main.)

ERNEST.

Je croyais ne vous voir que demain.

BERVILLE.

Quelqu'un vous a donc dit ?...

ERNEST.

Non ; pourtant, je vous jure,
De vous voir arriver j'aurais fait la gageure.
Je suis un peu sorcier.

LUCILE.

Dis plutôt très-malin.
Mais quel air soucieux ! toi, si gai ce matin,
Toi, qui disais ce jour le plus beau de ta vie !

ERNEST.

De chanter maintenant j'ai bien perdu l'envie.
Si tu savais, ma sœur, quel accident cruel !

LUCILE.

Dieu ! serais-tu blessé ?

ERNEST.

Non, pas moi ; plût au ciel
Que ce fut moi !

LUCILE.

Comment ! ce serait ?.. je frissonne...,
Je n'ose demander le nom de la personne...

ERNEST.

C'est Médor.

LUCILE.

Je respire.

ERNEST.

Infortuné Médor !
Un si bel épagneul qui vaut son pesant d'or !

LUCILE.

J'en fais grand cas ; j'apprends sa blessure avec peine ;
Mais je déplorerais encore plus la tienne.

ERNEST.

Il vaut mieux se blesser que de blesser son chien.

LUCILE.

Est-il possible ? toi ? toi, qui tires si bien ?

ERNEST.

Ah ! ne m'en parle pas ! de douleur et de rage ,
J'ai brisé mon fusil... un fusil de Lepage !
Au milieu d'un buisson, j'entends un léger bruit.
Crac ! un lapin s'échappe et Médor le poursuit ;
J'ajuste, le coup part. Fatale maladresse !
Au lieu de mon lapin, c'est Médor que je blesse.
Je vole à son secours. Si par un coup de dent
Il s'était contre moi vengé de l'accident,
Je ne m'en plaindrais pas. Nous, méchants que nous sommes !
A sa place .. les chiens valent mieux que les hommes.

Moins rancunier que ceux qu'on nomme les humains,
Il m'a tendu la patte et m'a léché les mains,
Tout souffrant qu'il était, il voulait me sourire ;
Son regard caressant et bon semblait me dire :
« Ami, console-toi, car je n'en mourrai pas. »
Je l'ai bien doucement rapporté dans mes bras,
Et je viens d'envoyer lui chercher à la ville
Le médecin des chiens qu'on dit le plus habile.
S'il meurt malgré nos soins, je pleurerai sa mort
Et ne pourrai jamais y songer sans remord.

LUCILE.

Pauvre Ernest !... et mon père ?

ERNEST.

Il n'a blessé personne,
Lui, par une raison qui te paraîtra bonne,
C'est qu'il n'a rien tiré du tout.

LUCILE.

Bah ! cependant,
Le pays en gibier paraît fort abondant.

ERNEST.

En lièvres et perdreaux cette contrée abonde ;
Mais en solliciteurs elle est surtout féconde.
Nous venions de quitter à peine la maison
Que j'en ai vu plusieurs paraître à l'horizon.
Je me suis esquivé. Mon père par la fuite
Eût bien voulu de même éviter leur poursuite.
Ils l'ont cerné, traqué comme un lièvre aux abois,
Mais ils ont lâché prise, enfin, je l'aperçois.

SCÈNE ONZIÈME.

LES MÊMES, M. DESPRÉS.

ERNEST.

Eh! bien, mon père, es-tu content de ta tournée?

M. DESPRÉS (se debarrassant de son équipage de chasse).

Quel ennui! quel tourment! quelle triste journée!

(Apercevant Berville.)

Monsieur Berville ici! comment? par quel hasard?

BERVILLE.

Arrivé ce matin, j'ai voulu sans retard
Venir de mon respect vous présenter l'hommage.
D'être votre voisin mon oncle a l'avantage.

M. DESPRÉS.

C'est un fort bon voisin votre oncle, à cela près
Qu'il débute avec moi par me faire un procès.
C'est vous qu'il chargera de plaider son affaire.

BERVILLE.

Moi!

M. DESPRÉS.

Très-certainement; il ne saurait mieux faire.

BERVILLE.

Qu'il cherche contre vous, ailleurs, un avocat!
J'aimerais mieux jamais n'exercer mon état.

M. DESPRÉS.

Le procès qu'il m'intente est pour délit de chasse.

ERNEST.

Oh! Oh! c'est un peu fort et voilà qui me passe !
Comment à son gibier aurais-tu fait du mal,
Toi, qui n'as rien tiré ?

M. DESPRÉS.

Rien du tout ; c'est égal,
Tu vois un délinquant. J'étais sur mon domaine,
Quand de solliciteurs débouche une douzaine
Qui m'entoure, m'arrête, à mon corps défendant
Et me tient prisonnier sous un soleil ardent.
De la grande chaleur voulant fuir le supplice,
J'ai d'un bosquet voisin gagné l'ombre propice.
Là, je donne audience à mes solliciteurs ,
Comme un saint roi, jadis, la donnait aux plaideurs;
Charmé de voir enfin le dernier disparaître,
J'allais sortir du bois lorsqu'un garde champêtre
Me barre tout à coup le passage, et me dit :
« Chez Monsieur Durocher vous êtes en délit ;
« Vous chassez sur sa terre, et, suivant ma consigne ,
« Je vais verbaliser contre vous.

ERNEST.

C'est indigne !

BERVILLE.

Cet incident m'afflige.

ERNEST.

A ta place, morbleu !
A ce garde insolent j'aurais fait voir beau jeu.

M. DESPRÉS.

Nous aurions deux procès pour un qui me menace.

(A Berville.)

Votre oncle est, je le vois, très-jaloux de sa chasse.

ERNEST (vivement).

Dis donc qu'il est jaloux de son ombre.

BERVILLE.

Pardon !

C'est un malentendu du garde.

M. DESPRÉS.

Vraiment, non.

J'ignore ce qu'au fond votre oncle me reproche,
Mais il m'en veut beaucoup.

LUCILE (à part).

O la maudite cloche !

M. DESPRÉS.

Ainsi, nous allons voir bientôt rendre un arrêt
Sur cette question du plus haut intérêt :
« A des solliciteurs donner une audience
« Est-il un fait de chasse ? »

ERNEST.

Oh ! j'attends la sentence !
Si les solliciteurs sont un gibier, ma foi,
On peut, pour les chasser, s'en rapporter à moi.
Les pièces du procès sont dans ta carnassière,

Les preuves du délit. Vidons la gibecière.

(Il prend la carnassière, déposée sur une table, et en tire plusieurs pétitions.)

Tiens! voilà du gibier d'un genre assez nouveau :
Des placets!.. des placets!.. ça vaut-il le perdreau?
Non; ta chasse pourtant n'a pas été stérile;
Ce recueil de placets nous sera fort utile...
Pour bourrer nos fusils.

M. DESPRÉS.

Veux-tu bien les laisser!
Aux ministres demain je dois les adresser
Avec une apostille.

ERNEST.

A quoi bon tant de peine?
Adresse-les plutôt aux perdreaux de la plaine,
En les apostillant de plomb de bon aloi.
Les perdreaux y seront très-sensibles, crois-moi,
Et tu les toucheras bien mieux qu'une Excellence.

BERVILLE (à M. Després).

Mon oncle a moins de torts au fond qu'en apparence.
Vous n'en punirez point, en tout cas, son neveu
Et vous me permettrez de revenir.

M. DESPRÉS.

Mon Dieu!
Cette permission vous serait inutile;
Car nous allons bientôt retourner à la ville.

BERVILLE (bas à Lucile).

M'en voulez-vous aussi? vous semblez en courroux.

LUCILE (bas).

C'est contre ce procès et non pas contre vous.

BERVILLE (bas).

J'espère donc toujours.

(Il sort.)

SCÈNE DOUZIÈME.

LES MÊMES, MOINS BERVILLE.

M. DESPRÉS.

Quelle race obstinée
Que ces solliciteurs ! j'ai perdu ma journée.
Demain, pour éviter un contre-temps pareil,
Il faut partir avant le lever du soleil.

ERNEST.

Ce serait bien vu, mais...

M. DESPRÉS.

Achève, je te prie !

ERNEST.

Médor...

M. DESPRÉS.

Hé bien ?

ERNEST.

Médor est à l'infirmerie.

M. DESPRÉS.

Quoi !..

ERNEST.

Je viens d'envoyer chercher le médecin.

M. DESPRÉS.

Le médecin ! comment ?

ERNEST.

Ah ! j'ai trop de chagrin ;
Ma sœur te dira tout ; je vais voir le malade.

SCÈNE TREIZIÈME.

M. DESPRÉS, LUCILE.

M. DESPRÉS.

Qu'a-t-il donc fait ? je crains toujours quelque escapade.

LUCILE.

Puisqu'il faut vous le dire, il a blessé Médor
Et brisé son fusil.

M. DESPRÉS.

Le fusil, passe encor !
Avec un peu d'argent la perte est réparable ;
Mais ce pauvre Médor ! perdre un chien admirable
Et que j'avais dressé moi-même ! un pareil coup,
J'en conviens franchement, m'affligerait beaucoup.
Quel début il promet ! quelle en sera la suite ?

Pour un chien, un fusil, puissé-je en être quitte !
Je crains bien, par malheur, de n'être pas au bout.
Avec cet étourdi, je dois m'attendre à tout.
Je veux veiller sur lui, désormais, sans relâche.
Mais comment parvenir à remplir cette tâche
Avec tous les fâcheux attachés à mes pas ?
Morbleu ! de ce pays je suis déjà bien las.

LUCILE.

Ce pays a sur moi produit l'effet contraire.
Après l'avoir maudit, je commence à m'y plaire.

SCÈNE QUATORZIÈME.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN.

Notre cour se remplit de Messieurs, de chevaux.

M. DESPRÉS (à sa fille).

Encor des importuns, des embarras nouveaux !

JEAN.

Vous allez voir, là-bas, une fameuse bande.
J'en ai compté dix-sept ; chacun d'eux vous demande.
Ils veulent, disent-ils, voir leur cher député
Et fêter son Bourgueil (1), pour boire à sa santé.

(Il sort.)

(1) Le vin de Bourgueil est très-estimé en Touraine.

SCÈNE QUINZIÈME.

M. DESPRÉS, LUCILE.

M. DESPRÉS.

Ce sont des électeurs, honorable visite !
Je m'en serais passé volontiers. Allons vite !
Il faut les recevoir. Toi, ne t'amuse pas !
Maîtresse de maison, ordonne le repas.

(Il sort.)

LUCILE (seule).

Je ne me suis jamais vue à pareille fête.
Pour un apprentissage !.. ah ! j'en perdrai la tête.

(Elle sort.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERNEST, LUCILE.

ERNEST.

Tu ne peux digérer notre dîner d'hier.

LUCILE.

Cinq heures, montre en main ! par le chemin de fer,
On irait à Paris, en moins de temps.

ERNEST.

La table
Est de ces braves gens le faible respectable.
Convaincu qu'il faut être intrépide buveur,
Si l'on veut obtenir, conserver leur faveur
Et les représenter en digne mandataire,
Notre père a failli se griser pour leur plaire.

LUCILE.

J'ai souffert le martyre.

ERNEST.

Oh ! je ne te crois pas.
Je t'observais de loin pendant ce long repas.
Tu t'es prêtée à tout, sans trop de complaisance.
Tu mettais dans ton rôle un aplomb, une aisance ,
Un air de dignité dont on était surpris.
Tu prends, on le voit bien, des leçons à Paris.

LUCILE.

Malgré tes compliments, d'une telle corvée
Dieu veuille que je sois pour longtemps préservée !

ERNEST.

Quant à moi, j'ai d'abord fêté, comme un chasseur ,
Cet excellent dîner ordonné par ma sœur,
Ensuite, j'ai grisé mes deux voisins de table.

LUCILE.

Ce jeu pouvait avoir une fin déplorable,
Car l'un deux s'est jeté la nuit dans un ruisseau.

ERNEST.

Il voulait dans son vin mettre enfin un peu d'eau.
Ils m'ont bien amusé tous deux dans leur ivresse :
Ils ont parlé de tout, des chambres, de la presse,
Des ministres ; Dieu sait quels discours saugrenus,
Extravagants, plaisants, ils ont alors tenus !

LUCILE.

Les autres ne sont pas demeurés en arrière.
Chacun d'eux gouvernait la France à sa manière.
Ils parlaient tous ensemble et j'ai craint, un moment,
Qu'un combat général ne fût le dénouement.

ERNEST.

Laissons nos électeurs et parlons d'autre chose.
Pour la pêche aujourd'hui tu sais qu'on se dispose.
Je compte, pour ma part, prendre au moins un saumon.

LUCILE.

Prends garde aux accidents !

ERNEST.

Bon ! encore un sermon !
Suis-je un enfant, morbleu ? tu me prêches sans cesse,
Pour me faire sentir ton petit droit d'aînesse.

SCÈNE DEUXIÈME.

Les mêmes, M. DESPRÉS.

M. DESPRÉS.

Quelle fatalité ! c'est comme un fait exprès.
Moi qui toute ma vie eus l'horreur des procès,
Je vais en avoir deux.

ERNEST.

Il paraît qu'en Touraine
On devient chicaneur autant que dans le Maine.

LUCILE.

C'est vrai.

ERNEST.

Quel est l'objet de ton procès nouveau ?
Est-ce un délit de chasse encor ?

M. DESPRÉS.

C'est un creux d'eau.
Monsieur de Beaucastel me déclare la guerre
Pour ce creux qui dépend, suivant lui, de sa terre.

ERNEST.

Qui peut donc contre toi déchaîner tous les fous ?

LUCILE.

Vous verrez que la cloche est encor là dessous.

ERNEST.

Oui ; l'on n'aura jamais d'harmonie avec elle ,
C'est du repos public l'ennemie éternelle.

M. DESPRÉS.

Grapinet, qui de moi désire se venger,
Pourrait à tout cela n'être pas étranger.

ERNEST.

En effet, je le crois, c'est assez dans son rôle.
J'en aurai le cœur net, quand je verrai le drôle.
Je vais vous le traiter !...

M. DESPRÉS.

Tâche d'être moins vif,
D'un troisième procès ce serait le motif
Et nous paierions trop cher ta petite boutade.
Notre juge de paix, qui n'est pas bien malade,
Quoiqu'on ait à huitaine assigné son décès,
Veut avec Beaucastel arranger mon procès.
Il nous donne chez lui rendez-vous dans une heure
Et je vais au plus tôt me rendre à sa demeure.

ERNEST.

Pourquoi ne tiens-tu pas tête à ce Beaucastel ?
Moi, j'aurais bravement accepté son cartel.
Eviter un combat c'est lâcheté, faiblesse.

M. DESPRÉS.

Eviter un procès, c'est prudence et sagesse.
J'espère transiger bientôt sur celui-ci,
Et demain, grâce au ciel ! nous partirons d'ici.

LUCILE.

Demain ! y songez-vous ? demain ! et le baptême ?
Et la cloche ?...

M. DESPRÉS.

J'y songe et je pars tout de même.

LUCILE.

Mais la cérémonie...

M. DESPRÉS.

On la fera sans moi,
Je ne suis plus parrain.

ERNEST.

Bravo ! tant mieux pour toi !

M. DESPRÉS.

Je viens pour m'excuser d'envoyer un message.

LUCILE.

On avait des parrains à revendre et je gage
Qu'on n'en trouvera plus un qui veuille accepter.

M. DESPRÉS.

« *Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter.* »

ERNEST.

Et notre pêche ?

M. DESPRÉS.

Il faut qu'elle soit ajournée,
Je vais perdre là-bas toute la matinée.

ERNEST.

Pour Monsieur Beaucastel je paierai donc les frais ?
O justice ! voilà souvent de tes arrêts !
Mais pourquoi me punir de ses torts ? qui m'empêche,
Pendant vos démêlés, d'aller seul à la pêche ?

M. DESPRÉS.

Le plaisir de la pêche offre trop de danger.

ERNEST.

Non pas pour moi qui sais parfaitement nager.

M. DESPRÉS.

Un habile nageur est souvent téméraire ;
Tu crois me rassurer et fais tout le contraire.

ERNEST.

Je jure d'être sage et d'agir prudemment.

M. DESPRÉS.

Tu ne songeras plus là-bas à ton serment.

ERNEST.

Je me dirai toujours : « ma mère me regarde. »
Sa douce image ainsi sera ma sauvegarde.

M. DESPRÉS.

Si j'étais sûr...

ERNEST.

Tu sais quelle est ma bonne foi,
Que par la confiance on obtient tout de moi ;
Sois confiant, voyons !

M. DESPRÉS.

Songe combien ta mère
M'avait recommandé...

ERNEST.

Ne crains rien, mon bon père,
Je fuirai le danger.

M. DESPRÉS.

Je...

ERNEST.

Tu consens, bravo !
Je vais faire à l'instant préparer le bateau.

(Il sort en courant).

SCÈNE TROISIÈME.

M. DESPRÉS, LUCILE.

LUCILE.

Pourra-t-il commander à son étourderie ?

M. DESPRÉS.

C'est toujours à regret que je le contrarie.
Je le joindrai bientôt, si je peux, par bonheur,

En finir promptement avec mon chicaneur.

(Jean lui apporte une lettre et sort.)

Quelle est donc cette lettre? elle est sans signature.
On a soigneusement déguisé l'écriture.
L'emploi de l'anonyme, au fond de ce hameau!
Il pénètre partout. C'est un progrès nouveau.
Ah! morbleu! qu'ai-je lu? quelle imposture insigne!
Tant de méchanceté, tant de noirceur m'indigne.
« Si le peuple est souffrant de la cherté du pain,
« C'est moi pour l'affamer qui fais hausser le grain. »
Des menaces de mort couronnent cette fable.

LUCILE.

C'est affreux! mais ce conte absurde, abominable,
N'inspirera sans doute ici que le mépris.

M. DESPRÉS.

Il peut, s'il se répand, agiter les esprits:
Quand le malheureux peuple a faim, on lui fait croire,
Comme article de foi, la plus absurde histoire.
Cette crédulité le rend parfois cruel.
Je ne crains rien pour moi, rien du tout, grâce au ciel!

LUCILE.

Hé bien! moi, j'en conviens, je suis toute tremblante.
Je ne sais quel péril, malgré moi, m'épouvante.
Vous ne sortirez pas, j'espère.

M. DESPRÉS.

Pourquoi non?

Il ne faut pas non plus s'effrayer sans raison.

(A part.)

Ce péril peut très-bien n'être qu'une chimère.
Il est bon néanmoins d'en prévenir le maire.

(Il sort.)

SCÈNE QUATRIÈME.

LUCILE (seule).

Il n'est pas rassuré. C'est très-inquiétant.
Si Berville était là, je ne craindrais pas tant.
A papa, sans paraître, il servirait d'escorte,
Toujours prompt, au besoin, à lui prêter main-forte.

SCÈNE CINQUIÈME.

ERNEST, LUCILE.

ERNEST.

Quel spectacle, ma sœur, je viens d'avoir là-bas !
Une femme, un enfant qui pleurait dans ses bras ;
Tous les deux accablés de faim et de misère.

LUCILE.

Allons vite au secours de cette pauvre mère.

ERNEST.

Tout l'argent de ma poche est passé dans sa main.

Elle s'en servira pour acheter du pain.
Mais ce n'est pas assez, ma bourse était légère ;
Je vais en sa faveur recourir à mon père,
Il lui fera porter quelques boisseaux de grain

LUCILE.

Sans doute, il est si bon !

ERNEST.

Je vois avec chagrin
Que tout le monde ici ne lui rend pas justice.
Ce méchant Grapinet a poussé la malice
Jusqu'à semer le bruit que si le pain est cher,
Mon père en est la cause. Il le disait hier
Dans un groupe nombreux d'habitants du village.
Je le sais d'un témoin.

LUCILE.

S'il tenait ce langage,
De l'écrit anonyme il doit être l'auteur.

ERNEST.

Comment ! que veux-tu dire ?

LUCILE.

Un infâme imposteur
Vient d'écrire à mon père une lettre anonyme.
Il ose lui prêter, lui reprocher un crime
Qui peut sur lui du peuple attirer la fureur.
Il le menace enfin de la mort.

ERNEST.

Quelle horreur !
C'est Grapinet, c'est lui ; je suis d'une colère !...

Je veux de cet exploit lui payer le salaire
Et je cours sur le champ...

LUCILE.

Où donc? c'est un vieillard.
Voudrais-tu l'appeler en duel, par hasard ?

ERNEST.

Il est vieux, en effet, et d'ailleurs il est lâche.
Il ne se battrait pas ; morbleu ! cela me fâche.
Mais n'a-t-il pas un fils ?

LUCILE.

Eh ! que t'importe ?

ERNEST.

Oui, oui.
Un fils de vingt-cinq ans ; on m'a parlé de lui.

LUCILE.

Si le père a des torts, comme je le suppose,
Veux-tu t'en prendre au fils, qui n'en est pas la cause ?

ERNEST.

C'est selon.

LUCILE.

Quel est donc ton projet ?

ERNEST.

Ne crains rien !
Je suis sûr qu'entre nous tout se passera bien.
Je vais très-poliment lui faire la prière
De démentir tout haut les propos de son père.
Il les désavouera, de bonne grâce ou non.
S'il refusait ..

LUCILE.

Eh bien ?

ERNEST.

Il m'en rendrait raison.

LUCILE.

Mauvaise tête ! va ! parlons avec franchise,
Quel résultat pourrait avoir ton entremise ?
Laissons faire papa, crois-moi c'est le plus sûr.
En affaire pareille, il faut un homme mûr
Et non pas un enfant.

ERNEST.

Comment ! que signifie ?...
Un enfant ! moi qui vais être en philosophie !
Si quelque autre eût osé me faire un tel affront,
Il recevrait de moi le défi le plus prompt
Et je lui ferais voir, aussi bien à l'épée
Qu'au pistolet ...

LUCILE.

Pardon ! si je me suis trompée !
J'aurai soin désormais de ne plus m'oublier.
Je ne traiterai plus d'enfant un écolier.

ERNEST (déclamant).

« *Je perds trop de moments en des discours frivoles,*
« *Il faut des actions et non pas des paroles.* »

(D'un ton naturel.)

Allons pêcher !

(Il sort.)

SCÈNE SIXIÈME.

LUCILE (seule).

A-t-on jamais rien vu de tel?
A son âge, vouloir proposer un cartel !
Se moquer du danger! se jouer de la vie!
Voilà comme il prélude à la philosophie !
Beau philosophe !.. enfin il ne se battra pas.
Je n'avais pas besoin de ce nouveau tracas,
Nous en avons assez. En ce moment, peut-être...

SCÈNE SEPTIÈME.

LUCILE, JEAN.

JEAN.

Savez-vous ce que veut faire mon jeune maître ?
Je viens de le trouver qui courait, qui courait !
L'affaire presse fort, à ce qu'il me paraît.

LUCILE.

Il va pêcher.

JEAN.

Oh ! oh ! et de quelle manière ?
Il faudrait pour pêcher descendre à la rivière,
Tandis qu'il monte au bourg ; puis, au lieu de filets,
Pour instruments de pêche, il a des pistolets.

LUCILE (à part).

Dieu ! persisterait-il dans son projet funeste ?

(Haut.)

Tu t'es trompé.

JEAN.

Non, non; il cache sous sa veste
De petits pistolets longs comme un de mes doigts.
J'en ai vu les canons tout comme je vous vois.

(Il sort.)

LUCILE.

Sa folie est complète. Ah ! courons, courons vite !
Tâchons de l'arrêter!

SCÈNE HUITIÈME.

LUCILE, BERVILLE.

BERVILLE.

Quel trouble vous agite ?

LUCILE.

Vous venez à propos; c'est un vrai coup du ciel.
Vous pourrez mieux que moi prévenir ce duel.

BERVILLE.

Un duel, dites-vous ?

LUCILE.

Du moins, je le redoute.

Ernest vient de sortir ; il se rendra sans doute
Chez le fils Grapinet...

BERVILLE.

Que l'on dit querelleur
Comme son père.

LUCILE.

O ciel ! empêchez un malheur.

BERVILLE.

J'y cours et, si malgré tous mes soins, tout mon zèle,
Je ne puis sans combat terminer la querelle ,
Je me battrai moi-même avec ce Grapinet.

LUCILE.

Ne vous exposez pas !

(Berville sort.)

SCÈNE NEUVIÈME.

LUCILE (seule).

Vraiment ! quand il s'y met ,
Un avocat est brave autant qu'un militaire :
« *Des avocats français tel est le caractère.* »
Berville est à la fois courageux et prudent.
Un combat n'aura lieu qu'à son corps défendant.
Mais je ne vois partout que des dangers ; je tremble
Pour mon papa, mon frère, et pour lui, tout ensemble.

SCÈNE DIXIÈME.

LUCILE, JEAN.

LUCILE

Qu'as-tu, mon pauvre Jean? d'où vient cette pâleur?
Aurais-tu la fièvre?

JEAN.

Oui! j'ai la fièvre de peur,
Et cette fièvre-là sans doute va vous prendre,
Quand je vous aurai dit ce que je viens d'apprendre.
Vous connaissez Georget?

LUCILE.

Non.

JEAN.

Bah! c'est singulier,
Je croyais qu'il était connu du monde entier.
Il sait tout; du pays c'est le grand nouvelliste,
Aussi le nomme-t-on le petit journaliste.
Or, d'après ce qu'il vient de me dire en secret,
Les brouillons du pays, étant au cabaret,
Après avoir bien bu, comme c'est leur usage,
Ont de notre maison décidé le pillage,
Afin de nous punir de la cherté du blé.

LUCILE.

Grand Dieu! serait-il vrai?

JEAN.

Le peuple est rassemblé.
De fourches, de bâtons, chacun s'est fait une arme.
Ce sera, tout à l'heure, un tapage, un vacarme !

(D'un air effrayé.)

Je crois que les voici ; non, non, je me trompais.
Ne croyez pas pourtant qu'ils nous laissent en paix ;
Ils seront bientôt là.

LUCILE.

Ne perdons pas la tête.

JEAN.

Comment la conserver ? la mienne est toute prête ;
Je la leur abandonne. O Dieu ! faut-il mourir
Sans que personne ici puisse nous secourir ?
Nous sommes seuls.

LUCILE.

Tant mieux ; nous sommes moins à plaindre.
Ce n'est que pour nous seuls que nous aurons à craindre.
Si mon père et mon frère étaient là, c'est pour eux
Que je redouterais surtout ces furieux.
D'abord, loin de tenter une vaine défense,
Ouvrons-leur le grenier.

JEAN.

On se fera, je pense,
Ouvrir aussi la cave, et gare à notre vin !
On ne sortira pas qu'on n'en ait vu la fin.

LUCILE.

Je veux, quand ils viendront, prendre un air d'assurance
Qui de la moindre crainte éloigne l'apparence,

Leur faire bon visage, un accueil gracieux.
Je les raisonnerai, calmerai de mon mieux ;
Afin d'y parvenir, j'entrerai dans leurs peines ;
J'y prendrai part, autant que si c'étaient les miennes.
Je leur distribuerai quelques légers secours,
Leur offrirai le grain bien au-dessous du cours.
De me faire du mal crois-tu qu'on ait l'envie,
A moi qui n'en ai fait à personne en ma vie ?

JEAN.

Oh ! non, non ; vous seriez par votre douce voix
Capable d'attendrir jusqu'aux loups de nos bois.
Vous avez tout à fait remonté mon courage.
Je me sens intrépide.

LUCILE.

Eh bien ! bravons l'orage,
Au lieu de les attendre, allons au-devant d'eux.

(Voyant que Jean ne la suit pas.)

Comment ! tu restes là ?

JEAN.

Je redeviens peureux.

SCÈNE ONZIÈME.

LES MÊMES, BERVILLE.

LUCILE.

C'est vous ! Dieu, sans Ernest ! mais sur votre figure
J'aperçois un sourire, un air de bon augure.

BERVILLE.

Vous ne vous trompez pas.

JEAN.

Monsieur a sûrement
Aperçu sur le bourg un grand rassemblement ?

BERVILLE.

Aucun.

JEAN.

Il a du moins remarqué quelque chose ?

BERVILLE.

Rien d'extraordinaire.

JEAN.

Oh ! c'est égal, je n'ose
A ce calme apparent me fier qu'à demi,
Et je m'en vais... de loin observer l'ennemi.

(Il sort.)

SCÈNE DOUZIÈME.

LUCILE, BERVILLE.

BERVILLE.

Quel est cet ennemi ?

LUCILE.

Parlez-moi de mon frère !
C'est l'objet important, rien ne peut m'en distraire.

BERVILLE.

Pardon !... la paix est faite ; en arrivant là-haut,
J'ai trouvé l'entretien très-animé, très-chaud,
Et nos deux champions criaient autant que quatre ;
Ils se donnaient déjà rendez-vous pour se battre.
Comme médiateur je me présente alors.
Je n'ai pas réussi dans mes premiers efforts.
Votre frère est très-bon, mais c'est un vrai salpêtre.
Le fils de Grapinet n'est pas moins vif peut-être.
Ils ont enfin cédé tous deux à mes raisons.
Votre frère, à présent, n'en veut plus qu'aux poissons.
Pour leur faire la guerre il descend vers la Loire,
Et de prendre un saumon espère avoir la gloire.

LUCILE.

De quel poids vous venez de soulager mon cœur !
Merci ! cent fois merci, pour le frère et la sœur !

SCÈNE TREIZIÈME.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN (d'abord en dehors).

Au secours ! au secours !

BERVILLE.

Quel cri se fait entendre ?

JEAN (entrant).

Au secours ! au secours !

LUCILE.

Que viens-tu nous apprendre ?

BERVILLE.

Qui faut-il secourir ? parlez !

JEAN.

Je ne sais pas.

BERVILLE.

Pourquoi donc criez-vous ?

JEAN.

Parce qu'on crie en bas.
C'est quelqu'un qui se noie.

LUCILE.

O ciel ! quelle nouvelle !
C'est peut-être mon frère.

JEAN.

Hélas ! Mademoiselle !
Je le crains comme vous.

BERVILLE (bas à Jean).

Taisez-vous, malheureux !

(Haut.)

Volons à son secours.

(Il sort.)

JEAN.

Oui, volons-y tous deux !
Je ne sais pas nager, et, dans la circonstance,
Je ne lui serai pas d'une grande assistance.

(Il sort.)

SCÈNE QUATORZIÈME.

LUCILE (seule).

C'est mon frère, ô mon Dieu ! daigne le protéger
Et le tirer encor de ce nouveau danger !
Combien ce triste jour peut nous coûter de larmes !
Mon père... cachons-lui mon trouble et mes alarmes.

SCÈNE QUINZIÈME.

M. DESPRÉS, LUCILE.

Lucile a l'air préoccupé pendant toute cette scène.

M. DESPRÉS.

Mon procès est fini ; dans le premier moment,
Notre homme repoussait tout accommodement.
Il répétait sans cesse : « il faudra que l'on plaide ! »
Heureusement, la cloche est venue à mon aide.
Dès qu'il apprend qu'un autre en sera le parrain,
Il ne répète plus son éternel refrain.
Son ton se radoucit d'une manière étrange,
Il devient raisonnable et l'affaire s'arrange.
Je quittais ce fâcheux, lorsqu'un autre embarras,
Au milieu du chemin, m'est tombé sur les bras.
Un groupe furieux d'habitants du village
Menaçait hautement ma maison du pillage.
Je cherche vainement à les tirer d'erreur ,

Au sujet des faux bruits qui causent leur fureur.
Plus je veux les calmer, plus je les exaspère,
Quand le fils Grapinet, qui vaut mieux que son père,
Arrive et les pérore avec tant de succès
Que je n'ai plus enfin à craindre leurs excès.

LUCILE.

Entendez-vous ce bruit ?

M. DESPRÉS.

Quel bruit ?

LUCILE.

Vers la rivière.

M. DESPRÉS.

J'ai l'oreille assez fine et, chose singulière !
Je n'entends rien du tout.

LUCILE.

Vous croyez !.. A propos !
Ce Beaucastel va-t-il vous laisser en repos ?

M. DESPRÉS.

Je t'avais dit, je crois, d'une façon très-claire
Que j'avais avec lui terminé mon affaire.

LUCILE.

Tant mieux !

M. DESPRÉS.

Tu rêves donc ?

LUCILE.

Ces menaces de mort,
Ces bruits calomnieux me tourmentent si fort !

M. DESPRÉS.

Je pense que tu dois n'être plus inquiète.

LUCILE.

Au contraire.

M. DESPRÉS.

Comment! es-tu dans ton assiette?

LUCILE.

Je crains...

M. DESPRÉS.

On te croirait sur des charbons ardents.
J'espère qu'il n'est pas arrivé d'accidents.
Que fait Ernest?

LUCILE (vivement).

Ernest!

M. DESPRÉS.

Pourquoi trembler? quel trouble!
Quelle agitation! ton embarras redouble.
Tu détournes les yeux, tu veux cacher des pleurs!
O mon Dieu! j'entrevois le plus grand des malheurs.
Mon fils! mon pauvre fils! mais quel trait de lumière!
Tu parlais à l'instant de bruit vers la rivière,
C'est là, c'est là, sans doute... ah! père infortuné!
A survivre à mon fils serais-je condamné?
Je n'aurais jamais dû permettre, en mon absence...
O faiblesse coupable! ô fatale imprudence!
Pendant le peu de jours qui me sont réservés,
Quels regrets! quels remords!

SCÈNE SEIZIÈME.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN.

Sauvés ! ils sont sauvés !

M. DESPRÉS.

Dieu ! mon fils...

JEAN.

Votre fils vient de l'échapper belle.

LUCILE.

Quel bonheur !

JEAN.

Nous devons une fière chandelle
A ce jeune avocat, si courageux, si bon,
Et qui nage aussi bien, pour le moins, qu'un poisson.

M. DESPRÉS.

Courons les embrasser.

JEAN.

Ils changent de costume.
Ils en ont grand besoin pour éviter un rhume,
Après un pareil bain.

M. DESPRÉS.

Mais par quel accident ?
Ernest avait si bien promis d'être prudent.

JEAN.

Jacque allait se noyer, votre fils du rivage
L'aperçoit et se jette aussitôt à la nage.
Il le prend aux cheveux ; tout va très-bien d'abord ,
Quelques brasses de plus il atteignait le bord ;
Quand Jacques, tout-à-coup, inspiré par diable ,
Se cramponne après lui d'une force incroyable,
Et l'enlace si bien qu'il ne peut plus bouger.
Ils se trouvaient tous deux dans le plus grand danger.
Ils allaient disparaître, entraînés dans l'abîme.
Monsieur Berville accourt. Dieu ! quelle ardeur l'anime !
Aussi prompt que l'éclair, il s'élance vers eux,
Les dispute à la mort et les sauve tous deux.

M. DESPRÉS.

Brave jeune homme !

LUCILE.

Oh ! oui, mon frère aussi, j'espère!

JEAN.

Chacun disait là-bas que tous deux font la paire.

SCÈNE DIX-SEPTIÈME ET DERNIERE.

LES MÊMES, ERNEST, BERVILLE.

ERNEST (se jetant dans les bras de son père).

Mon père !

M. DESPRÉS.

Mon cher fils, je te croyais perdu.

ERNEST.

Ma foi, je le croyais aussi.

M. DESPRÉS.

Tu m'es rendu.

ERNEST (montrant Berville).

Grâce à Monsieur ! jamais, sa plus belle victoire
Au palais, ne vaudra ce trait de son histoire.

M. DESPRÉS (embrassant Berville).

Ah ! comment reconnaître un semblable bienfait ?

BERVILLE.

J'en suis déjà payé.

ERNEST (regardant Lucile, en souriant).

Pas encor tout à fait.

LUCILE (à Ernest).

Je devrais te gronder bien fort, mais je suis bonne :
Pour cette fois encor, Monsieur, l'on vous pardonne.

(Elle l'embrasse vivement.)

ERNEST.

Je serai désormais très-sage et très-prudent.

LUCILE.

Oui, oui, fiez-vous y.

ERNEST.

Tu verras... cependant,
Si quelqu'un se trouvait en danger ; par prudence,
Devrais-je le laisser périr en ma présence ?

M. DESPRÈS (remettant une lettre à Berville).

Je reçois cette lettre aujourd'hui de Paris ;
Lisez !

BERVILLE.

O ciel ! combien je suis heureux, surpris !
L'emploi que je désire et que je sollicite ,
Je l'obtiens, grâce à vous !

M. DESPRÈS.

Grâce à votre mérite !

BERVILLE.

Quand mon père saura ce que vous avez fait ,
Il sera vivement touché d'un pareil trait.
J'espère voir bientôt votre ancien adversaire
Se lier avec vous d'une amitié sincère.
Mon oncle, en attendant, ne vous veut plus de mal.
Je l'ai vu déchirer certain procès-verbal.

M. DESPRÈS (souriant).

Oh ! je suis maintenant exempt de tout reproche.
Pourquoi ? je ne suis plus le parrain de la cloche.

BERVILLE.

Il vient de décliner lui-même cet honneur.

LUCILE (à son père et à son frere).

Que vous avais-je dit ? elle a peu de bonheur,
Pauvre cloche !

ERNEST.

Malgré mes sujets de rancune ,
Comme toi maintenant je plains son infortune.

BERVILLE.

Mon cher oncle propose un parti mitoyen
Qui de tout arranger lui paraît le moyen.
Je serais le parrain

(A Lucile.)

Et vous, Mademoiselle,
Si vous y consentiez...

ERNEST.

Je réponds oui, pour elle.
Elle sera marraine; on accepte, on consent,
A l'unanimité. J'espère qu'à présent
Le baptême aura lieu, sans nouvelle anicroche.

BERVILLE (à Lucile).

Nos deux noms seront donc unis sur une cloche!

ERNEST (bas à Berville).

C'est d'une autre union le présage certain.

(Ils se serrent tous deux la main.)

(Haut.)

Dieu! me suis-je amusé, depuis hier matin!

M. DESPRÉS.

Moi, j'ai passé mon temps dans l'ennui, dans les transes.
Malheureux député, voilà donc tes vacances!

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

MARIE,

OU

LES SUITES DU SECOND MARIAGE D'UNE MÈRE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

PERSONNAGES :

M. DALTON, beau-père de Marie.

COURCELLE, financier.

DURVILLE, magistrat.

SAINT-FÉLIX, jeune officier.

THOMAS, jardinier.

GASPARD, valet de chambre.

Mme DALTON.

MARIE, sa fille.

Mme D'ORIGNY.

AGLAÉ, sa fille.

Mme DUTHÉ, lingère.

LILIE, fille de boutique.

Personnages muets.

Le premier acte se passe au château de M. et Mme Dalton.

Le deuxième acte, dans une forêt.

Le troisième, dans le château de Mme d'Origny.

Le quatrième, dans un appartement de Mme Duthé.

Le cinquième, au palais de justice à Paris, dans le cabinet de Durville.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

GASPARD, THOMAS.

THOMAS.

Bonjour, M. Gaspard ! je viens, suivant l'usage,
De porter au château des fruits, du jardinage.

GASPARD.

Salut, maître Thomas, la fleur des jardiniers !

THOMAS.

Peut-on vous dire un mot, ce matin ?

GASPARD.

Volontiers.
J'écoute.

THOMAS.

Tirez-moi de mon inquiétude !
Notre jeune maîtresse était dans l'habitude
De venir visiter mon jardin tous les jours.
Vive comme une abeille, elle y faisait cent tours.

Affable et sans orgueil, comme défunt son père,
Dont la mémoire ici nous sera toujours chère,
Dès qu'elle me voyait, elle ne manquait pas
De me dire : « Bonjour, bonjour, père Thomas ! »
Mais elle ne vient plus faire sa promenade,
Depuis deux ou trois jours. Est-ce qu'elle est malade ?
Pauvre enfant ! j'en serais affligé tout de bon.

GASPARD.

Elle se porte bien, mais elle est en prison.

(Il prononce ces derniers mots en baissant la voix.)

THOMAS.

En prison ! pas possible. On n'y met pas les anges ;
Quoiqu'il se passe ici bien des choses étranges.

GASPARD.

Elle ne peut sortir de son appartement ,
C'est l'ordre de Monsieur.

THOMAS.

Je le dis franchement ,
Car je suis, voyez-vous, aussi franc que la pomme ,
Votre Monsieur Dalton n'est pas du tout mon homme.
Quel beau-père marâtre et quel mauvais mari !
Quoique son confident, son valet favori ,
Vous pensez comme moi.

GASPARD.

Non, parbleu ! je réclame.
Il se conduit très-bien vis-à-vis de Madame.
Il est plus jeune qu'elle et ne l'aime pas moins.
Ne l'entoure-t-il pas d'égards, de petits soins ?

THOMAS.

Ce que vous dites là, c'est de l'histoire ancienne.
Après son mariage, autant qu'il m'en souvienne,
Il a fait quelque temps l'empressé, l'amoureux ;
Mais cela n'a duré qu'un mois, tout au plus deux.
Madame est très-sensible, elle est encore belle,
Et méritait d'avoir un mari plus fidèle.
Elle souffre, en secret ; j'ai même cru la voir
Cacher plus d'une fois des pleurs sous son mouchoir.

GASPARD.

Elle est jalouse ; un rien l'offusque, la chagrine.

THOMAS.

L'autre jour, je passais dans la forêt voisine,
Ce bois qu'on croit peuplé de loups et de voleurs,
Sur lequel on en dit de toutes les couleurs,
Afin d'épouvanter les badauds du village ;
J'ai vu, vu de mes yeux, à travers le feuillage,
Une belle étrangère avec Monsieur Dalton ;
Madame n'est donc pas jalouse sans raison.

GASPARD.

Mon bon ami Thomas, vous avez une fille
Dont je suis amoureux, parce qu'elle est gentille.
Pour vous, par contre-coup, j'ai de l'attachement.
Voulez-vous conserver votre place ?

THOMAS.

Oui vraiment.
Je tiens à mon jardin. C'est comme ma patrie ;
C'est là que j'ai passé les trois quarts de ma vie.

GASPARD.

Alors soyez discret ; ne soufflez pas le mot,
Quoi qu'on dise et qu'on fasse.

THOMAS.

Oh ! je ne suis pas sot.
Avec un étranger j'aurais la bouche close ;
Mais je parle au futur de ma petite Rose.
Si j'osais vous prier de me faire un plaisir ?

GASPARD.

Osez, père Thomas, osez !

THOMAS.

J'ai le désir
D'envoyer un bouquet à notre prisonnière.
Ce serait, j'en suis sûr, la meilleure manière
De la désennuyer, de calmer ses douleurs.
La pauvre chère enfant aime beaucoup les fleurs,
Et c'est bien naturel.

GASPARD.

Je m'en charge.

THOMAS.

A merveille !
Vous allez en avoir une belle corbeille.
Au revoir !

(Il sort.)

SCÈNE DEUXIÈME.

M. DALTON, GASPARD.

M. DALTON.

Tu causais avec le jardinier ?

GASPARD.

Oui, Monsieur, un brave homme, excellent ouvrier.

M. DALTON.

Ah ! mon gaillard ! je sais pourquoi tu le fréquentes.
Sa fille a de beaux yeux ; elle est des plus piquantes,
Fraîche comme la fleur qui lui donne son nom.

GASPARD.

Quoi ! vous avez daigné remarquer ?...

M. DALTON.

Pourquoi non ?
On doit, à la campagne, admirer la nature,
Et de Rose, en passant, j'admire la figure.
Ma femme, à qui la grâce et la beauté font peur,
A pris pour la servir des monstres de laideur.
Ce n'est qu'en frissonnant que je les envisage ;
Par son joli minois Rose m'en dédommage.

GASPARD (à part).

Pourvu qu'il n'aille pas me jouer quelque tour !

(Haut.)

Elle doit devenir ma femme au premier jour.

M. DALTON (à part).

Le drôle est bien heureux !

GASPARD.

Mais laissons ma future,
Et parlons, s'il vous plaît, de certaine aventure
Qui vous touche un peu plus et vient de m'arriver.
Je traversais la cour avant votre lever,
Quand j'entends une voix de femme qui m'appelle.
Je regarde aussitôt ; c'était Mademoiselle.
Elle jette à mes pieds un écu de cinq francs.
En me disant : « prenez ! » j'obéis et je prends ;
Non pas par intérêt, comme on pourrait le croire,
Mais pour cacher mon jeu.

M. DALTON.

Bien! poursuis ton histoire.

M. GASPARD.

Elle me prie alors de porter en secret
Une lettre à la poste et d'être bien discret.
Je me suis, je l'avoue, empressé de promettre
Et sa main, sur le champ, m'a lancé cette lettre.

(Il montre une lettre).

Avant de la porter, j'ai dû vous prévenir.

M. DALTON.

Donne! je la ferai moi-même parvenir.

(Il prend la lettre.)

Je suis content de toi. Ton zèle et ta prudence
Méritent qu'on les loue et qu'on les récompense.

(Il lui donne de l'argent.)

GASPARD.

Bien obligé, Monsieur !

M. DALTON.

Laisse-moi seul !

GASPARD (à part).

Je vois
Que l'on gagne à servir deux partis à la fois.
On reçoit des deux mains ; c'est vraiment très-commode.
Je ne suis pas surpris que ce soit à la mode.

(Il sort.)

SCÈNE TROISIÈME.

M. DALTON (seul).

Marie à nos désirs résiste obstinément.
On n'a jamais poussé plus loin l'entêtement.
Elle a quelque amourette et c'est, je le suppose,
De sa rébellion la véritable cause.
La lettre que voici, par un heureux hasard,
Me permet d'éclaircir mon doute à cet égard.

(Lisant l'adresse.)

« A Madame Dorsan.

(Il décachète la lettre).

Lisons ! « Ma chère Adèle !

(Interrompant sa lecture.)

C'était en pension sa compagne fidèle.

(Continuant sa lecture).

« Que ta pauvre Marie est digne de pitié !
« On a dans, le malheur, recours à l'amitié ,
« C'est donc, ma tendre amie, à toi que je m'adresse.
« De mon cœur, de ma main je ne suis pas maîtresse.
« On veut que je les donne à quelqu'un que je hais ;
« Mais cet homme odieux ne les aura jamais. »

(S'interrompant.)

C'est ce que nous verrons.

(Reprenant sa lecture),

« Il se nomme Courcelle.
« Dans l'art de s'enrichir on prétend qu'il excelle ;
« Mais c'est tout son mérite.

(S'interrompant.)

Un art si précieux
Est de tous les talents le premier à mes yeux.

(Continuant.)

« Quoiqu'il soit au moral épais comme au physique,
« De faire de l'esprit mon prétendu se pique ;
« Mais, grand Dieu ! quel esprit lourd et de mauvais ton !
« Il est fat, vaniteux, égoïste et poltron.
« Tel est l'époux que veut m'imposer mon beau-père.
« Je n'en accuse pas, hélas ! ma pauvre mère.
» Je suis sûre qu'au fond elle blâme son choix ,
« Mais elle le craint trop pour élever la voix,
« Et se contentera de gémir en silence.
« Moi, qui n'ai pas pour lui la même déférence ,
« Je me suis révoltée. Il m'a, pour châtiment,
« Infligé les arrêts dans mon appartement.
« Mais bien loin d'opérer l'effet qu'il en espère,

« Cette réclusion m'irrite et m'exaspère.
« Je ne puis plus longtemps rester dans cet état,
« Il faut que je consulte un habile avocat,
« Ton mari, par exemple. »

(S'interrompant.)

Ah ! ah !... Mademoiselle
Voudrait s'émanciper, secouer ma tutelle ;
Mais nous avons pour nous la raison et les lois.
On vient. J'achèverai la lettre une autre fois.

(Il met la lettre dans sa poche.)

SCÈNE QUATRIÈME.

M. ET Mme DALTON.

Mme DALTON.

Je viens, mon cher ami, vous faire une prière.
Je souffre de savoir ma fille prisonnière.
Mettons, de grâce, un terme à sa détention.

M. DALTON.

Quoi ! vous manquez déjà de résolution !
Près d'atteindre le but. .

Mme DALTON.

Non ; j'ai tout lieu de craindre
Que nous n'ayons pas pris les moyens de l'atteindre.
A ceux de la douceur ayons plutôt recours.

M. DALTON.

De notre autorité c'en est fait pour toujours,
Si de nous démentir nous avons la faiblesse.

Mme DALTON.

Je conçois p u, soit dit sans que cela vous blesse,
Pourquoi vous tenez tant à votre protégé.

M. DALTON.

Courcelle est mon ami ; je suis son obligé.
Il est éperdûment amoureux de Marie ,
De faire son bonheur chaque jour il me prie,
Et l'un de mes désirs est de le voir heureux.

Mme DALTON.

J'ai peine, je l'avoue, à le croire amoureux.
Il ne paraît épris d'un amour véritable
Que pour l'or, les billets de banque et pour la table.

M. DALTON.

Sachez mieux le connaître et mieux l'apprécier.
On peut être à la fois sensible et financier.
J'ajouterai, d'ailleurs, que dans ce mariage,
Son intérêt n'est pas le seul que j'envisage.
Grâce aux heureux hasards des spéculations ,
Courcelle a maintenant cinq ou six millions.
Quand il met à nos pieds cette fortune immense ,
La refuser serait presque de la démence.

Mme DALTON.

Ma fille ne tient pas à l'argent.

M. DALTON.

Je le sais.
Elle est, ainsi que vous, romanesque à l'excès.

Mme DALTON.

Combien de votre part ce reproche me touche !
Je ne l'attendais pas, ingrat, de votre bouche.
Hélas ! si c'est un tort que de trop vous aimer ,
Est-ce à vous de le dire, à vous de m'en blâmer ?
Mais j'en connais la cause ; elle n'est que trop claire.

M. DALTON.

Vous allez commencer votre plainte ordinaire.
Votre amour, à présent, est devenu grondeur.
Je vous aime toujours.

(Il bâille.)

Mme DALTON.

Quel ton, quelle froideur !

M. DALTON.

Mais, raisonnablement, sans cette folle ivresse,
Ces transports que peut seule inspirer la jeunesse.

(Il bâille encore.)

Mme DALTON (soupirant).

Ah !

M. DALTON (lui prenant la main).

Je cherche sans cesse à vous faire plaisir.
Essayons la douceur, suivant votre désir,
Et voyons quel sera son effet sur Marie.

Je vais vous envoyer cette fille chérie.
Puissiez-vous au devoir enfin la rappeler !

(Il sort.)

SCÈNE CINQUIÈME.

Mme DALTON (seule).

Je voudrais vainement me le dissimuler,
Dalton trouve aujourd'hui ma tendresse importune.
Je crains qu'il n'ait jamais aimé que ma fortune.
Ses torts à mon égard augmentent chaque jour.
Je ne puis cependant guérir de mon amour ;
J'en rougis... et pourquoi ? si je chéris le père
De mon fils bien-aimé, du fils dont je suis fière,
Mon cœur et mon devoir ne sont-ils pas d'accord ?
Quand le père envers moi vient d'avoir quelque tort,
Le fils, soudain, l'efface avec une caresse.
Au lieu donc d'en rougir, redoublons de tendresse.
Je ne puis plus prétendre à l'amour ; que, du moins,
L'estime et l'amitié soient le prix de mes soins !

SCÈNE SIXIÈME.

Mme DALTON, MARIE.

MARIE.

O ma mère ! à mes vœux le ciel vous a rendue !
J'ai, sans vous embrasser et loin de votre vue,

Passé trois jours entiers dans l'ennui, le chagrin ;
Mais tout est oublié, je vous revois enfin.

Mme DALTON (l'embrassant).

Chère enfant !

MARIE.

Vous m'aimez toujours, j'en étais sûre.
Cette captivité, qui m'a paru si dure,
Vous a fait, n'est-ce pas, souffrir autant que moi ?

Mme DALTON.

Ah ! cent fois plus encor. Mais il dépend de toi
D'épargner à mon cœur cette horrible souffrance.

MARIE.

Plût au ciel ! Que n'est-il, hélas ! en ma puissance
D'écarter loin de vous jusqu'au moindre souci !

Mme DALTON.

Je reconnais ton cœur, et je crois, Dieu merci !
Que si tu le veux bien, la chose t'est facile.

MARIE.

A vos ordres toujours vous me verrez docile,
Excepté sur un point...

Mme DALTON.

C'est le point important.
Veux-tu que là-dessus nous causions un instant ?

MARIE.

Pour l'homme en question ma répugnance est telle
Que son nom seul me cause une frayeur mortelle.

Mme DALTON.

Dans le fond de ton cœur laisse-moi lire un peu.
Un autre a su te plaire, allons! fais-en l'aveu?

MARIE.

Vous vous trompez, ma mère, et je suis à connaître
Celui qui de mon cœur doit être un jour le maître.

Mme DALTON.

D'après cela, je vois le mari qu'il te faut.
Tu veux un Grandisson, un homme sans défaut.
Pauvre enfant! c'est courir après une chimère.

MARIE.

Je désire un mari qui ressemble à mon père.

Mme DALTON.

Oh! Dieu! quel souvenir tu viens de rappeler!

MARIE.

Nous sommes sans témoins, laissez vos pleurs couler.
Moi, je pleure souvent et je sais que les larmes,
Au lieu d'être une peine, ont quelquefois des charmes.

Mme DALTON.

Je le sais comme toi, je ne m'en défends pas.

MARIE.

Pleurons-le donc ensemble.

Mme DALTON.

Oui! viens, viens dans mes bras.

(Elles se tiennent embrassées.)

SCÈNE SEPTIÈME.

LES MÊMES, M. DALTON.

M. DALTON.

Que j'aime à contempler ce tableau de famille !
Doux spectacle ! je vois que notre chère fille,
Se rendant à nos vœux, cédant à nos raisons,
Accepte le mari que nous lui proposons.
J'étais sûr qu'à la fin elle deviendrait sage.
De Courcelle, à l'instant, je reçois un message.
Nous allons, aujourd'hui, voir ce brave garçon.

(A Marie, qui va pour sortir.)

Pourquoi nous quittez-vous ?

MARIE.

Je retourne en prison.

(Elle sort.)

Mme DALTON.

Je la suis ; elle a l'air souffrant.

M. DALTON.

C'est une ruse.
Connaissant votre cœur trop faible, elle en abuse.

(Mme Dalton sort.)

SCÈNE HUITIÈME.

M. DALTON (seul).

Morbleu ! dans mon espoir dois-je me voir déçu ?
Faut-il que j'abandonne un plan si bien conçu ?
J'en mourrais de dépit. Le contrat fait, Courcelle
Devait me décharger du compte de tutelle,
Ne chicaner sur rien. C'était un grand bonheur ;
Car, si je rencontrais un gendre chicaneur,
Il me mènerait loin, très-loin... Courcelle assure
Un douaire superbe à sa jeune future.
Voyant sa fille riche au-delà de ses vœux,
Ma femme eût pour son fils fait tout ce que je veux,
Et, quand pour réussir j'ai la chance si belle,
Je me trouve arrêté par une enfant rebelle,
Forcé de reculer ; mais non, mille fois non.
Il faudra qu'elle cède ou j'y perdrai mon nom.

SCÈNE NEUVIÈME.

M. DALTON, COURCELLE (il est très-gros.)

M. DALTON.

Eh ! c'est l'ami Courcelle !

COURCELLE.

Oui, mon vieux camarade,
J'arrive.

M. DALTON.

Embrassons-nous !

COURCELLE.

Volontiers, cher Pilade !

(Ils s'embrassent.)

J'ai tout quitté pour être exact au rendez-vous,
Et l'amour m'a donné des aîles.

M. DALTON.

Entre nous,
S'il t'a rendu léger, sa puissance est bien grande.

COURCELLE.

Jadis à vingt beautés je portais mon offrande.
J'avais d'un papillon l'inconstance en amour ;
Mais me voilà fixé, maintenant, sans retour.
Marie a triomphé de mon humeur volage
Et dans mon faible cœur a fait un tel ravage
Que j'en perds le sommeil.

M. DALTON.

Tu m'étonnes beaucoup.

COURCELLE.

Et même l'appétit.

M. DALTON.

L'appétit ! pour le coup,
Voilà qui me paraît tout à fait incroyable.

COURCELLE.

Aussi, comme tu vois, je maigris.

M. DALTON.

Pauvre diable !
Je te plains ; ta maigreur est peu visible encor.

COURCELLE.

Marie est à mes yeux un si rare trésor
Que je l'épouserais sans dot et sans fortune.

M. DALTON.

Cette preuve d'amour, aujourd'hui peu commune,
Est pour un financier un trait si merveilleux,
Que l'on en parlera chez nos derniers neveux.

COURCELLE.

Je crois avoir prouvé par ma fortune acquise
Que j'entends le calcul ; et certaine entreprise
Qui doit, avant deux ans, plus que doubler mes fonds ,
Me classera parmi les financiers profonds.
Mais spéculer encore et se montrer avide
Quand on forme des nœuds auxquels l'amour préside !
Fi, donc ! j'en rougirais.. Ta pupille, dit-on,
Aura vingt mille francs de rente ?

M. DALTON.

Au moins.

COURCELLE.

C'est bon.
Cette terre, je crois...

M. DALTON.

Cette terre est la sienne.

COURCELLE.

Bien ; j'aime ce château, la forme en est ancienne,

Mais je la changerai. Ce que j'ai vu des lieux
Prouve que le pays doit être giboyeux.

M. DALTON.

Très-giboyeux.

COURCELLE.

Bravo! je me fais une fête
De chasser dans mes bois, surtout la grosse bête.
J'aurai certainement une meute, un piqueur.
Je serai louvetier, c'est un titre flatteur.

M. DALTON.

Il est très-recherché dans ce pays.

COURCELLE.

J'espère
Que pendant mon séjour nous ferons bonne chère.

M. DALTON.

Aurais-tu retrouvé ton appétit perdu?

COURCELLE.

Je sens que le grand air me l'a déjà rendu.

M. DALTON.

Tant mieux! nous connaissons ton faible pour la table;
Tu seras satisfait.

COURCELLE.

As-tu du vin passable?

M. DALTON.

Ma cave est bien meublée et tu pourras choisir.

COURCELLE.

Je veux de m'enivrer me donner le plaisir .
En portant la santé de ma belle maîtresse.

M. DALTON.

C'est un joli moyen de prouver ta tendresse.

COURCELLE.

Je veux la lui prouver par les plus riches dons :
Cachemires, bijoux de toutes les façons ,
Et corbeille, en un mot, digne d'une princesse.
Le sait-elle ?

M. DALTON.

J'ai fait valoir, avec adresse,
Tout ce qui m'a paru servir ton intérêt.
Je n'ai pas négligé, non plus, j'ai tenu prêt
Le compte en question.

COURCELLE.

Hein ! que dis-tu ? quel compte ?

M. DALTON.

Vraiment, à l'oublier ta mémoire est bien prompte !
Mon compte de tutelle.

COURCELLE.

Ah ! oui , c'est singulier.
L'amour me l'avait fait tout à fait oublier.
Mais tranquillise-toi, je t'en donne quittance ,
Je signe aveuglément, c'est convenu d'avance.

M. DALTON.

Ta mémoire revient.

COURCELLE.

J'arrive en voyageur.
Sous cet accoutrement je suis à faire peur.
Avant de voir ta femme et de nous mettre à table,
Je veux prendre un costume un peu plus présentable.

M DALTON.

Est-ce qu'à la campagne on n'est pas sans façon?

COURCELLE.

Il est vrai. Cependant, le plus joli garçon,
Au moment de paraître aux yeux de sa future,
Ne doit pas négliger le soin de sa parure.

M. DALTON.

Je vais t'accompagner.

COURCELLE.

M'accompagner, pourquoi?
Je me regarde ici, déjà, comme chez moi.
Ne te dérange pas!

(Apercevant Gaspard).

Ce valet, ce me semble,
Désire te parler et je vous laisse ensemble.

(Il sort.)

SCÈNE DIXIÈME.

M. DALTON, GASPARD.

M. DALTON.

Que viens-tu m'annoncer?

GASPARD.

Voici bien du nouveau !
Mademoiselle veut s'échapper du château.

M. DALTON.

Que dis-tu ? quoi ! vraiment ? pour réduire la belle,
Il faudra redoubler de rigueur envers elle.

GASPARD.

Je montais l'escalier lorsque je l'aperçois
Qui m'arrête et me dit, avec sa douce voix :
« Vous avez bien voulu me rendre un bon office.
« J'attends encor de vous un important service.
« Je ne peux plus rester ici, mon cher Gaspard.
« Je veux partir, je veux me rendre sans retard
« Chez Madame Dorsan, mon ancienne compagne ,
« Qui, depuis quelques jours, doit être à sa campagne.
« Je descendrai, sans bruit, au moment du dîner ;
« Dans le jardin anglais j'irai me promener ;
« Puis, je m'esquiverai par la petite grille
« Qui s'ouvre sur les champs, derrière la charmille.
« Trouvez-vous en dehors pour diriger mes pas,
« M'indiquer les chemins que je ne connais pas,
« Surtout dans la forêt dont je crains le passage.
« Une fois à Moulins j'aurai plus de courage,
« Et du chemin de fer prenant le premier train ,
« Chez madame Dorsan j'arriverai demain. »

M. DALTON.

Qui m'eût dit qu'à son âge elle fût si hardie
Et cachât tant d'astuce et tant de perfidie ?
Son projet insensé mérite un châtiment,
Et si je n'écoutais que mon ressentiment.....

Mais non. Il vaudrait mieux, par quelque stratagème,
Faire que son complot tournât contre lui-même.
Tâchons d'en trouver un !.. il me vient à l'esprit
Une idée assez drôle, un plan qui me sourit.
C'est peut-être un peu fort ; mais quand je considère
Combien elle mérite une leçon sévère,
Je ne balance plus. Quoique très-fanfaron,
Courcelle est à la fois maladroit et poltron.
Pourtant je lui destine un rôle magnifique,
Propre à faire briller un courage héroïque.
Tu n'auras pas de peine à t'acquitter du tien.
J'en donne un à Thomas, à Gilbert, à Bastien.
Pour prévenir ici de fâcheuses bévues,
Je veux vous réunir, vous expliquer mes vues,
Assigner à chacun son poste et son emploi.

GASPARD.

Je brûle de savoir.....

M. DALTON.

Tu le sauras, suis-moi.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

(La scène se passe dans une forêt.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE, GASPARD.

GASPARD.

Souffrez que je m'arrête un peu pour prendre haleine ;
A vous suivre de loin j'ai la plus grande peine :
Je me pique pourtant d'être assez bon marcheur.

MARIE.

Si je marche si bien, c'est l'effet de la peur.
Elle semble, pour fuir, m'avoir donné des ailes ;
J'ai la fièvre, je suis dans des transes mortelles
Depuis notre départ.

(Prêtant l'oreille.)

N'entends-je pas du bruit ?
Écoutez ! n'est-ce pas quelqu'un qui nous poursuit ?

GASPARD.

Non, ce n'est que le vent. ~~Non, ce n'est que le vent.~~

MARIE.

C'est vrai.

GASPARD.

Soyez sans crainte.
Maintenant, j'en réponds, nous sommes hors d'atteinte.
On ne nous cherchera jamais dans cet endroit,
Et je le donnerais en mille au plus adroit.

(A part.)

Ils devraient être ici les premiers ; mais, sans doute,
Les drôles se seront amusés sur la route.

MARIE.

Qu'avez-vous ?

GASPARD.

Je n'ai rien.

MARIE.

Mon Dieu si.

GASPARD.

Point du tout.

MARIE.

Quelle immense forêt !

GASPARD.

Vous n'êtes pas au bout.

MARIE.

Je l'ai plus d'une fois traversée en voiture ;
La route me semblait moins longue et moins obscure.

GASPARD.

J'ai par précaution cru devoir l'allonger.

D'être atteints aisément nous courions le danger,
Si nous eussions suivi le chemin ordinaire.
J'ai fait dans la forêt un circuit nécessaire.

MARIE.

La connaissez-vous bien ?

GASPARD.

Dans ses moindres détours.
J'y chasse avec Monsieur à peu près tous les jours.

(A part.)

Peste soit des lambins ! si j'étais par derrière,
Je les ferais marcher de la bonne manière.

MARIE.

D'où vient que vous jetez les yeux de toutes parts ?
Vous voulez vainement le cacher ; vos regards
Disent que votre crainte est égale à la mienne.

GASPARD.

Je ne suis pas tranquille, il faut que j'en convienne.

(En baissant la voix.)

On croit que la forêt est pleine de bandits.

MARIE.

Je sais que là-dessus on fait bien des récits ;
Mais ces contes d'enfants ne m'épouvantent guère,
Et je crains les voleurs bien moins que mon beau-père.

GASPARD.

De la tour de Moulins, huit ou dix prisonniers
Se sont, à ce qu'on dit, enfuis ces jours derniers.
On les prétend cachés dans cette forêt sombre.
Je suis très-convaincu qu'on en grossit le nombre.

On peut en retrancher la moitié, les trois quarts ;
Mais ils sont encor trop, et je crains les pendards.

MARIE.

Combien vous augmentez le trouble qui m'agite !
Vous voilà maintenant reposé, partons vite.
Qu'attendons-nous? sortons de ce lieu dangereux.

GASPARD.

Ordonnez, je suis prêt. Partons !

(Il fait semblant de partir et s'arrête.)

(A part.)

Les malheureux !
Ils vont faire manquer le plan de notre maître.

MARIE.

Eh bien ! vous restez là ? quoi ! seriez-vous un traître ?
Auriez-vous lâchement trompé ma bonne foi ?
Ah ! ce serait affreux.

GASPARD.

Non, non, comptez sur moi.
Moi, vous tromper ! jamais.

MARIE.

J'en suis persuadée.
Quel chemin faut-il prendre ?

GASPARD (à part).

Il me vient une idée.

(Haut.)

Par ici!.... non, par là. Veuillez attendre un peu.....
Je crois.... je suis forcé de vous faire un aveu,
J'ai perdu mon chemin. Comme dit le proverbe,

J'ai sûrement marché sur quelque mauvaise herbe.
Depuis dix ans et plus que je parcours ces bois,
Je m'égare aujourd'hui pour la première fois.

MARIE.

C'est donc un fait exprès.

GASPARD.

Pardon, Mademoiselle,
Ces récits de voleurs m'ont brouillé la cervelle.
Je ne puis m'expliquer mon erreur autrement.
Pour chercher le chemin je vous quitte un moment;
Ne craignez rien, je suis à vous dans la minute.

MARIE.

Avec quelle rigueur le sort me persécute!

GASPARD (à part).

Non, jamais on n'a vu d'acteurs plus paresseux:
Puisqu'ils ne viennent pas, allons au-devant d'eux.

(Il sort.)

SCÈNE DEUXIÈME.

MARIE (seule).

Par quel triste incident mon voyage commence!
Ah! je le vois, j'ai fait une grande imprudence.
Je ne regrette pas, à coup sûr, mon départ.
Mon tort, c'est d'avoir eu confiance en Gaspard.
Cet homme m'est suspect. J'ai cru voir l'imposture
Et la méchanceté peintes sur sa figure.
M'aurait-il dans ce bois égarée à dessein?

Je ne sais quel projet il cache dans son sein ;
Mais des plus noirs soupçons je ne puis me défendre.
Que vais-je devenir? quel parti dois-je prendre?
Je désire et je crains à la fois son retour.
Si je pouvais moi-même, avant la fin du jour,
Sortir du labyrinthe où je suis engagée,
De quel énorme poids je serais soulagée !
Retournons en arrière, et sans perdre de temps,
Tâchons de retrouver...

(On entend un coup de fusil.)

Dieu ! qu'est-ce que j'entends ?
Ces récits de voleurs que je croyais des fables,
Ces récits effrayants seraient-ils véritables ?
C'est peut-être un chasseur. Reprenons mon sang-froid.

(On entend un second coup de fusil.)

Encor ! mon épouvante à chaque instant s'accroît.
Pour comble de malheur, le temps fuit, le jour baisse ;
Je crains que le soleil bientôt ne disparaisse.
Dans ces lieux écartés n'attendons pas la nuit.
Fuyons vite... ah ! mon Dieu ! quel est ce nouveau bruit ?

SCÈNE TROISIÈME.

MARIE, THOMAS et deux personnages muets.

(Ils sont déguisés tous les trois.)

THOMAS (à part).

Du courage, Thomas ! si tu commets un crime,

Si tu fais le méchant, ce n'est que pour la frime.

(Bas aux deux personnages muets.)

Toi, Gilbert, toi, Bastien, soyez braves tous deux,
Si c'est possible.

MARIE (A part).

O ciel ! quels visages hideux !
Où me cacher ? où fuir ?

THOMAS (bas aux deux personnages muets qui veulent rebrousser chemin).

Que faites-vous, mes drôles ?
C'est par ici. Songez à mieux jouer vos rôles.
Imitez-moi !

(A part.)

Je tremble. Aurais-je peur? oh ! non.
Mais comme on doit trembler quand c'est pour tout de bon.

(Ils se dirigent tous trois vers Marie.)

MARIE (A part).

Ils s'avancent vers moi ! Dieu !

THOMAS (d'un ton mal assuré).

La bourse ou la vie !

MARIE.

Ah ! ne me tuez pas !

THOMAS (à part).

Je n'en ai pas envie,
Ce serait trop dommage.

(Haut.)

Allons ! rassurez-vous.

Nous sommes des brigands très-honnêtes, très-doux,
Et nous ne voulons pas vous faire de la peine.

MARIE (lui remettant sa bourse).

Voici ma bourse !

THOMAS.

Diable ! elle n'est pas très-pleine.
Les pauvres du village ont toutes vos faveurs.
Il faudrait réserver quelque chose aux voleurs.

MARIE.

Excusez-moi ! ma bourse eût été mieux garnie
Si j'avais cru trouver semblable compagnie.
Maintenant...

THOMAS (à part et regardant de tous côtés).

Le sauveur n'arrive pas encor.

(Haut.)

Vous avez sûrement quelques bijoux en or ?
Que cachez-vous donc là ? je vois de la dorure.

MARIE.

Ce n'est rien.

THOMAS.

Comment, rien !

MARIE.

Ce n'est qu'une peinture,
Un portrait qui pour vous n'a rien de précieux.

THOMAS (à part et regardant toujours de côté et d'autre, avec inquietude).

Qui peut le retarder ?

(Haut.)

Allons ! faute de mieux,
Donnez-nous ce portrait.

MARIE.

C'est celui de mon père.
Ne me ravissez pas une image si chère.

THOMAS (à part).

La pauvre enfant !

(Haut.)

Donnez, vous dis-je ? et sur le champ.

MARIE.

Non, jamais !

THOMAS.

Je serai forcé d'être méchant !
Voyons ! Soyez plus sage et moins opiniâtre.

MARIE.

Au secours !

THOMAS (à part).

C'est ici qu'est le coup de théâtre.

(Il s'avance vers Marie pour prendre le portrait.)

MARIE.

Au secours !

THOMAS.

Vous comptez en vain sur un appui.

SCÈNE QUATRIÈME.

LES MÊMES, DURVILLE, SAINT-FÉLIX, UN VALET.

(Ces trois derniers ont des fusils de chasse.)

DURVILLE.

Vous vous trompez.

THOMAS (à part).

Enfin ! diable ! ce n'est pas lui !

(Haut.)

Camarades, fuyons ! ne nous laissons pas prendre.

(Il prend la fuite avec ses deux compagnons.)

SCÈNE CINQUIÈME.

LES MÊMES, MOINS THOMAS ET SA SUITE.

SAINT-FÉLIX.

Les lâches scélérats n'osent pas nous attendre.

MARIE.

Ah ! Messieurs, sauvez-moi ! daignez me protéger.

DURVILLE.

Vous êtes désormais à l'abri du danger.
Pour votre sûreté n'ayez aucune crainte.

SAINT-FÉLIX (à Durville).

C'est à toi, magistrat, de recevoir la plainte ;
Moi, pendant ce temps-là, je vais, avec François,
Poursuivre vivement les bandits dans le bois.

DURVILLE.

Ne vous exposez pas !

SAINT-FÉLIX.

N'avons-nous pas des armes ?
Nous serons, au surplus, comme de vrais gendarmes,
Courageux, mais prudents.

(Au valet.)

Suivons-les sans retard.
Cette chasse vaut bien notre chasse au renard.

(Il sort avec le valet.)

SCÈNE SIXIÈME.

DURVILLE, MARIE.

DURVILLE.

Ah ! combien je bénis notre heureuse arrivée !

MARIE.

D'une perte certaine elle m'a préservée.
L'un de ces scélérats déjà m'y préparait.
Il voulait de mon sein arracher ce portrait.
Il n'aurait pu l'avoir qu'en m'arrachant la vie.
D'un père qui n'est plus c'est l'image chérie.

DURVILLE.

Vous êtes orpheline ? Ah ! combien je vous plains !
Mon cœur sait compatir au sort des orphelins ;
Je le suis comme vous. Mais je brûle d'apprendre
Par quel événement que je ne puis comprendre,
Vous vous trouviez ainsi, seule et sans défenseurs,
Dans ce lieu fréquenté seulement des chasseurs.

MARIE.

Je traversais le bois pour me rendre à la ville.
Un valet me guidait, je cheminais tranquille.
Après m'avoir conduite en ce lieu retiré,
Cet homme a prétendu qu'il s'était égaré ;
Il m'a quittée, afin de retrouver la route,
Sur sa fidélité j'ai conçu quelque doute.

DURVILLE.

Il s'entendait peut-être avec ces trois coquins.
Puisque votre projet est d'aller à Moulins,
Je veux vous y conduire et vous servir d'escorte.
Pour vous faire agréer une offre de la sorte,
Je dois vous décliner mon nom et mon état :
Je me nomme Durville et je suis magistrat.
Je remplis à Paris une place importante.
Profitant d'un congé, je suis chez une tante,
Madame d'Origny, qui vient, tout récemment,
D'acquérir un château dans ce département.

MARIE.

Je devrais vous montrer la même confiance
Et de mon nom aussi vous donner connaissance ;
Mais de vous le cacher j'éprouve le regret.
De puissantes raisons m'imposent le secret.

DURVILLE.

Je dois le respecter. Croyez, Mademoiselle,
Qu'il n'affaiblira pas la chaleur de mon zèle.

SCÈNE SEPTIÈME.

LES MÊMES, SAINT-FÉLIX, THOMAS.
FRANÇOIS (tenant ce dernier au collet).

SAINT-FÉLIX (montrant Thomas).

Le renard que voici s'est fait longtemps chasser ;
Nous sommes parvenus enfin à le forcer.

THOMAS.

Grâce, mes bons Messieurs, grâce, je vous en prie !
Je suis un honnête homme et Mam'zelle Marie
Pourra le témoigner.

MARIE.

Qui? moi! c'est un peu fort.
Vous avez menacé de me donner la mort,
Pris ma bourse : en deux mots, voilà mon témoignage.

DURVILLE.

Nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage,
C'est une affaire claire.

SAINT-FÉLIX.

Un avocat hâbleur
Prouverait doctement qu'il n'est pas un voleur.

THOMAS.

Il ne mentirait pas.

SAINT-FÉLIX.

Comment ! tu persévères !
Malgré ton avocat, tu mourras aux galères.

THOMAS.

Aux galères ?

SAINT-FÉLIX.

Encor, tu seras fort heureux
Si le sort qui t'attend n'est pas plus rigoureux.
Tentative de meurtre et vol, c'est double crime,
La peine capitale est ici légitime.

THOMAS.

On me condamnerait à mort ?

SAINT-FÉLIX.

D'après la loi,
Cela se pourrait bien.

THOMAS.

O Dieu ! c'est fait de moi.
Quoi ! pour avoir voulu jouer la comédie !

SAINT-FÉLIX.

Comédie, allons donc ! dis plutôt tragédie.

THOMAS.

Mon nom était resté sans tache jusques-là.
Quel déshonneur pour moi ! maudite barbe, va !

(Il arrache sa barbe postiche et la jette par terre.)

MARIE.

Comment, Thomas, c'est vous !

THOMAS.

Moi-même.

MARIE.

Est-il possible ?

THOMAS.

Je suis ce meurtrier, ce brigand si terrible.
Quant aux autres bandits, vous les connaissez bien,
C'est Gilbert le bouvier, c'est le pâtre Bastien.
Que n'ai-je fait comme eux ! les gaillards sont ingambes,
Ils ont eu plus d'esprit et de meilleures jambes.

MARIE.

C'est vous ! j'en doute encor, même quand je vous vois,
J'avais cru reconnaître en effet votre voix ;
Mais comment supposer une pareille chose ?
Vous, si probe autrefois ! quelle métamorphose !

THOMAS.

Je suis toujours brave homme.

SAINT-FÉLIX.

Il y paraît, parbleu !
Et tu l'as bien prouvé.

THOMAS.

Ceci n'était qu'un jeu.
Nous voulions effrayer un peu Mademoiselle.

SAINT-FÉLIX.

L'effrayer ! comment drôle, est-ce une bagatelle ?

Pour le seul fait d'avoir pris part à ce complot,
On devrait t'envoyer pourrir dans un cachot.

DURVILLE.

La peur, assez souvent, a des suites cruelles,
Et ces suites, parfois, peuvent être mortelles.

THOMAS.

Si de Mademoiselle elle causait la mort,
J'en mourrais, à mon tour, de chagrin, de remord.
Oh ! Dieu ! je la chéris comme on chérit les anges.

SAINT-FÉLIX.

Les anges ! voilà donc comme tu les arranges !
Traître !

MARIE.

Pardonnez-lui !

SAINT-FÉLIX.

Votre cœur est trop bon.

DURVILLE.

Il peut par la franchise éviter la prison.

THOMAS.

Je vais vous dire tout, Messieurs, comme à confesse.
Vous saurez qu'on désire à ma jeune maîtresse
Donner certain mari qui n'est pas de son goût.
Il a beaucoup d'écus, mais ça ne fait pas tout.
Bref, afin d'éviter ce fâcheux mariage,

La pauvre enfant a cru devoir plier bagage.
Elle a pour confident choisi monsieur Gaspard.
C'était là confier ses poules au renard.
Mon Gaspard a promis son aide, mais le traître
Est allé sur le champ tout conter à son maître.
Monsieur s'est mis d'abord dans un très-grand courroux,
Il parlait d'employer les rigueurs, les verroux;
Puis il s'est radouci. Voulant à sa pupille
Donner une leçon, suivant lui, très-utile
Et dont elle gardât longtemps le souvenir,
Dans son appartement il nous a fait venir
Pour bien nous expliquer un projet assez drôle,
Dans lequel nous avions chacun un petit rôle.
Je me suis acquitté du mien au naturel,
Puisque vous m'avez pris pour un brigand réel;
Mais l'acteur principal fait par sa maladresse
Manquer tout le succès, tout l'effet de la pièce.
Il devait arriver comme un libérateur;
Sa belle, se laissant toucher par sa valeur,
Disposée à l'amour par la reconnaissance,
Eût alors accepté sa main sans répugnance.
Mais il est si pesant que, grâce à ses lenteurs,
C'est vous qui remplissez les rôles de sauveurs.

DURVILLE.

Ce récit me paraît assez peu vraisemblable.

THOMAS.

Et cependant, Monsieur, ce n'est pas une fable.
Vous allez en avoir la preuve dans l'instant.
J'aperçois le sauveur qui vient tout haletant.

SCÈNE HUITIÈME.

LES MÊMES, COURCELLE (armé de pistolets).

COURCELLE.

Où sont-ils ces brigands ? cette vile canaille ?

SAINT-FÉLIX.

Vous n'aurez point, Monsieur, à livrer de bataille.
Tout est fini.

COURCELLE.

Tant mieux.

(A part.)

Que veut dire cela ?
Je ne m'attendais point à cette scène-là.
Ce n'est pas dans la pièce... eh ! mais, je crois comprendre.

(Haut.)

Quel service, Messieurs, vous venez de me rendre !

SAINT-FÉLIX.

Au contraire, parbleu ! nous vous avons privé
D'un honneur qu'à vous seul on avait réservé.

COURCELLE.

Qu'entendez-vous par là ?

SAINT-FÉLIX.

La feinte est inutile.

THOMAS.

Ces Messieurs savent tout.

COURCELLE.

C'est toi, sot imbécille ?

THOMAS.

Vous me traitez de sot, lorsque, pour vous servir,
Je me suis acquitté de mon rôle à ravir.
Si vous aviez si bien fait votre personnage...

COURCELLE (à Durville et à Saint-Félix).

Vous êtes au courant de notre badinage,
D'après ce que je vois.

SAINT-FÉLIX.

Badinage ! vraiment,
Vous choisissez, Monsieur, un bel amusement.

COURCELLE.

Monsieur !...

DURVILLE.

Le badinage a des bornes prescrites.
Vous en avez beaucoup étendu les limites.
Sur une jeune fille abuser de la peur,
Employer une ruse, un manége trompeur,
Pour lui faire agréer, par fraude, un mariage,
Croyez-le bien, Monsieur, c'est plus qu'un badinage.

COURCELLE.

Qui vous donne le droit de parler sur ce ton
Et de me régenter ainsi comme un Caton ?

DURVILLE.

Tout homme peut, je crois, juger cette conduite
Et la qualifier comme elle le mérite;
Mais moi, je suis de plus appelé par état
A juger de tels faits, car je suis magistrat.

COURCELLE (à part).

Où me suis-je fourré ?

SAINT-FÉLIX.

Moi, je suis militaire.
Ce que j'ai sur le cœur je ne peux pas le taire.
Vous vous êtes conduit avec indignité.
Vous allez, mécontent de ma sincérité,
M'en demander raison ; la chose est naturelle.
Eh bien ! soit, sur le champ vidons notre querelle:
Justement vous avez des pistolets ici.

COURCELLE (vivement).

Ils ne sont pas chargés.

SAINT-FÉLIX.

Qu'importe ! Dieu merci,
J'ai là dans mon carnier des balles, de la poudre.
Ne perdons pas de temps.

COURCELLE.

Je ne puis me résoudre
A me battre avec vous devant un magistrat,
Quand je sais que la loi défend un tel combat.

SAINT-FÉLIX.

C'est très-prudent à vous. J'admire ce scrupule.
Je crois...

COURCELLE.

N'allez pas croire, au moins, que je recule ;
Mais la nuit vient, il faut voir clair en pareil cas.

SAINT-FÉLIX.

Je prendrai votre jour.

COURCELLE.

Cela ne presse pas.

SAINT-FÉLIX.

Vos ordres, s'il vous plaît, pour que je m'y conforme !

COURCELLE.

La semaine prochaine.
(A part).
Attendez-moi sous l'orme.
(Haut.)
Puis-je vous demander quel est votre dessein,
Mademoiselle ?

MARIE (à part).

Hélas !

COURCELLE.

Votre retour prochain
Tirerait vos amis de la plus vive peine.
Voulez-vous qu'à l'instant près d'eux je vous ramène ?

MARIE.

Oh ! non.

COURCELLE.

Votre tuteur m'a donné ses pouvoirs.
Ainsi...

DURVILLE.

Lorsqu'un tuteur méconnaît ses devoirs,
Il abdique les droits que donne la tutelle.
Ne les invoquez pas ! C'est à Mademoiselle
D'expliquer ses désirs qui seront notre loi.
(A Marie.)
Veuillez vous confier à notre bonne foi
Et venez avec nous. Ma tante et ma cousine,
Dont l'habitation de ces lieux est voisine,
De bien vous accueillir se feront un bonheur.
Elles seront pour vous une mère, une sœur.

MARIE (baissant les yeux).

Vous avez tant de droits à ma reconnaissance...
Dans votre loyauté j'ai tant de confiance...

DURVILLE.

Voici la nuit ! il faut ne pas perdre un instant.
Partons, un tilbury près d'ici nous attend.

SAINT-FÉLIX.

Et notre prisonnier ! que faire du coupable ?

MARIE.

D'une méchanceté Thomas est incapable.

THOMAS.

Oh ! bien certainement.

MARIE.

Sans croire me trahir,
Aux ordres de son maître il n'a fait qu'obéir.
Grâce, grâce pour lui !

SAINT-FÉLIX.

Vous êtes souveraine ;
Le droit de faire grâce est dans votre domaine.
Devant l'ordre qu'ici vous venez de donner,
Nous devons,
(Montrant Durville.)
le grand juge et moi nous incliner.
(A Thomas.)
Sois donc libre, coquin !

THOMAS.

Vive Mademoiselle !
(A Durville et à Saint-Félix.)
Veuillez, mes bons Messieurs, m'emmener avec elle ;
Mon maître furieux va me congédier.
Auriez-vous, par hasard, besoin d'un jardinier ?

SAINT-FÉLIX.

Pas moi.

DURVILLE.

Ni moi non plus, mais je sais que ma tante
Vient de perdre le sien dont la place est vacante.
Si vous voulez venir, suivez-nous.

THOMAS.

Grand merci !

(Tous les acteurs sortent, à l'exception de Courcelle et de Thomas.)

SCÈNE NEUVIÈME.

COURCELLE, THOMAS.

COURCELLE.

Comment, drôle ! tu vas me laisser seul ici !

THOMAS.

Vous n'êtes pas forcé d'y rester.

COURCELLE.

Double traître,
Au milieu de ce bois puis-je me reconnaître ?
Je m'y suis égaré tout à l'heure en plein jour.
Maintenant qu'il fait noir... noir comme dans un four,
Le moyen de sortir d'un pareil labyrinthe ?

THOMAS.

Vous vous en tirerez très-bien, soyez sans crainte.

COURCELLE.

Attends, fripon, attends !

THOMAS.

Je ne suis pas si fou.

COURCELLE.

Je t'empêcherai bien de partir.
(En voulant aller vers Thomas, il se heurte contre un arbre.)

THOMAS.

Casse-cou !
(Il se sauve dans le bois en riant.)

SCÈNE DIXIÈME.

COURCELLE (seul).

(Se frottant le front.)
Ah ! la tête ! la nuit est tellement obscure !...
Il me paiera cela ! quelle sotte aventure !
Je m'y suis exposé. Combien je m'en repens !
Comme on va s'amuser et rire à mes dépens
Si cette ténébreuse affaire se dévoile !
Je vais coucher ici, seul, à la belle étoile.
Je dis la belle étoile ! est-ce le mot qu'il faut ?
Je n'en aperçois pas une seule là-haut.
Je sens mon cœur saisi d'une terreur panique.
Ce bois est dangereux, si j'en crois la chronique ;
La nuit, aux voyageurs il est souvent fatal.

(On entend dans l'épaisseur du bois un chasseur qui appelle son chien en sifflant.)

Qu'est-ce que j'entends là ? n'est-ce pas un signal ?
Les brigands dispersés se rappellent peut-être.
Ils viennent par ici. Je vais les voir paraître.
Ils approchent. Eh bien ! courage ! attendons-les.
Résistons. N'ai-je pas sur moi des pistolets ?
Oui, sans balles ni poudre ; il faut les mettre en poche
Et nous cacher.

(Il se cache derrière des broussailles.)

SCÈNE ONZIÈME.

M. DALTON, GASPARD.

GASPARD.

Je crains quelque anguille sous roche,
Ils ont tous disparu.

M. DALTON.

Mon maudit jardinier
Aura fait, je parie, un tour de son métier.

GASPARD.

Il semble peu rusé ; mais il n'est pas trop bête.

M. DALTON.

Pour faire le voleur le drôle est trop honnête.
Ce rôle-là, je crois, te convenait bien mieux.

GASPARD.

Oui , je puis l'avouer sans être glorieux.

M. DALTON.

Et Courcelle , je crains qu'il n'ait rien fait qui vaille.

GASPARD.

Le rôle de sauveur n'allait pas à sa taille.

M. DALTON.

Il allait encor moins à son courage.

(Prêtant l'oreille.)

Paix !

GASPARD.

C'est un chevreuil qui fuit dans ce taillis épais.

M. DALTON.

Non , c'est un animal plus lourd , je le présume.

SCÈNE DOUZIÈME.

LES MÊMES, COURCELLE.

COURCELLE (dans le fond du théâtre.)

Il tombe du serein. Je vais gagner un rhume.

(Il tousse.)

M. DALTON (à Gaspard).

Nous ne sommes pas seuls.

GASPARD.

Qui va là ?

COURCELLE (à part).

Sauvons-nous !
Je me serai trahi par ma maudite toux.

(Il se cache de nouveau.)

M. DALTON.

Répondrez-vous, enfin ?

COURCELLE (reparaissant).

C'est Dalton !

M. DALTON.

C'est Courcelle !

COURCELLE.

Vous venez de me faire une frayeur mortelle.

M. DALTON.

Comment ?

COURCELLE.

Je vous ai pris tous deux pour des voleurs.

GASPARD.

Bon !

COURCELLE.

L'on est exposé, la nuit, à ces erreurs.

M. DALTON.

Te voilà seul!

COURCELLE.

Tout seul.

M. DALTON.

Et Marie?

COURCELLE.

Enlevée!

M. DALTON.

Est-il vrai?

COURCELLE.

Devant moi la chose est arrivée.

M. DALTON.

Il fallait l'arracher des mains des ravisseurs.

COURCELLE.

C'était un grand laquais, avec deux beaux chasseurs.
Que faire contre trois?

M. DALTON.

Tu n'es pas un Horace.

COURCELLE.

J'aurais voulu te voir, toi, mon brave, à ma place.
Je ne suis, au surplus, arrivé qu'à la fin.

M. DALTON.

Je te l'avais prédit.

COURCELLE.

Que veux-tu ? j'avais faim.
Ton dîner était bon J'attendais le champagne.
J'en bois toujours avant de me mettre en campagne,
Il me donne du cœur.

GASPARD (à part).

Le champagne, aujourd'hui,
A manqué son effet complétement sur lui.

COURCELLE.

Quand je suis accouru près de Mademoiselle,
J'ai trouvé les chasseurs qui causaient avec elle,
Deux des brigands en fuite et l'autre prisonnier ;
Le prisonnier était Thomas, ton jardinier.

M. DALTON.

Le maladroit !

GASPARD.

On va punir le pauvre diable
Comme s'il eût commis un crime véritable.

M. DALTON.

O ciel ! s'il est jugé, quel bruit et quel éclat
De ce fâcheux procès produira le débat !
Nous serons compromis.

COURCELLE.

L'affaire est arrangée,
Et par les tribunaux ne sera pas jugée.
Pour se tirer de là, le gaillard a tout dit,
Et je n'ai rien nié, tant j'étais interdit.

M. DALTON.

C'est moi qui lui ferai son procès, je le jure.

COURCELLE.

Il a prévu le cas ; il s'est mis en mesure.
Si tu veux le juger, ce sera par défaut.

M. DALTON.

Ces Messieurs vont sur nous s'égayer comme il faut.
Je tremble qu'avant peu l'histoire ne circule
Et que nous ne soyons couverts de ridicule.
Pour moi cette pensée est un supplice affreux.
Elle excite ma bile et ma fureur contr'eux.
Mais il est un moyen d'empêcher qu'on ne rie,
Qu'on ne tourne la chose en sotte raillerie.
Dès demain, en duel appelons-les tous deux.

COURCELLE (à part).

Ah! diable!

(Haut.)

Ton moyen me paraît hasardeux.

M. DALTON.

Je ne dis pas que non, mais il est nécessaire.
Au surplus, tu pourras choisir ton adversaire ;
L'autre sera le mien.

COURCELLE.

Conviens qu'il est cruel ,
Quand on vient épouser, de se battre en duel.

M. DALTON.

Poltron ! l'amour devrait te donner du courage.

(A Gaspard.)

Leur habitation est dans le voisinage ,
Puisqu'ils chassaient ici ; dès ce soir, sans retard,
Il faut les dépister.

GASPARD.

Fiez-vous à Gaspard !

(A Courcelle.)

Quelle direction en partant ont-ils prise ?

COURCELLE.

Par là !... non, par ici !... j'avoue avec franchise
Que j'étais si troublé... je ne m'en souviens pas.
On perd facilement la tête en pareil cas.
Sortons d'ici ! la nuit est de plus en plus noire.

M. DALTON.

A ma femme, surtout, cachons bien cette histoire.

COURCELLE.

Parbleu ! de m'en vanter je ne suis pas jaloux.
Le résultat n'est pas assez flatteur pour nous.
Mais je vais m'enrhumer, l'air du soir m'est contraire.

(Il tousse.)

Au danger que je crains si tu veux me soustraire ,
Fais-moi donner du punch.

M. DALTON.

Nous en aurons.

COURCELLE.

Bravo !

Quelle est cette lumière ? encore du nouveau !

SCÈNE TREIZIÈME.

LES MÊMES, Mme DALTON (des domestiques portant des lanternes).

Mme DALTON.

A la fin, je vous trouve ! eh bien ! quelle nouvelle ?
Avez-vous découvert ?... vite, parlez-moi d'elle.
De noirs pressentiments mon cœur est agité.

M. DALTON.

Calmez-vous, je vous prie ; elle est en sûreté.

Mme DALTON.

Conduisez-moi vers elle, il faut que je l'embrasse.

M. DALTON.

Pas encor, mais bientôt. Nous sommes sur sa trace.
Nous la retrouverons peut-être dès ce soir.

Mme DALTON.

Grand Dieu ! ce n'est pas sûr ! Je suis au désespoir.
Vos injustes rigueurs sont cause de sa fuite.

M. DALTON.

N'attribuez qu'à vous sa coupable conduite.

COURCELLE.

Voyons, mes bons amis, si ça vous est égal,

Vous renverrez ailleurs ce débat conjugal.
La place est mal choisie. Au château, tout à l'heure,
Dans un salon bien chaud elle sera meilleure.

Mme DALTON.

Excusez la douleur d'une mère.

COURCELLE.

En effet,
La crainte... la tendresse... ah! l'on sait ce que c'est,
Quand on a comme moi le cœur sensible et tendre.

(Bas à M. Dalton, en toussant.)

Pense au punch, mon ami, ne le fais pas attendre.

(Haut à Madame Dalton.)

Donnez-moi votre bras.

Mme DALTON (lui donnant le bras).

Etes-vous bien certain
Que nous retrouverons ma fille?

COURCELLE.

Oui, oui, demain,
Après le déjeûner, nous partons au plus vite,
Et ramenons bientôt la brebis à son gîte.

M. DALTON, (à part).

Mon compte de tutelle est, je crois, en danger.
Songeons par l'autre affaire à m'en dédommager.

(La toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente un salon du château de Mme D'Origny.)

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme D'ORIGNY, AGLAÉ.

Mme D'ORIGNY.

Nous partirons ce soir, puisque tu le désires.
Je mets tout mon bonheur, depuis que tu respires,
A voler au-devant de tes moindres souhaits.

AGLAÉ.

Chère maman, merci !

Mme D'ORIGNY.

J'aime le Bourbonnais.
Il me faudrait d'ailleurs encore une semaine
Pour connaître en détail notre nouveau domaine ;
Mais tu veux le quitter, je ne sais pas pourquoi.
Ce pays a perdu tout son charme pour moi.
Retournons à Paris.

AGLAE.

Paris, pendant l'automne !

Les vacances ! vraiment, votre projet m'étonne.
Nous péririons d'ennui.

Mme D'ORIGNY.

Ton avis est le mien.
Il paraît que tu veux voyager ? c'est très-bien ;
J'y consens. Allons voir la Suisse ou l'Allemagne !

AGLAÉ.

Non !

Mme D'ORIGNY.

L'Italie !

AGLAÉ.

Oh ! non !

Mme D'ORIGNY.

Aimes-tu mieux l'Espagne ?

AGLAÉ.

Pas du tout.

Mme D'ORIGNY.

L'Angleterre ?

AGLAÉ.

Encore moins.

Mme D'ORIGNY.

Je crois
Qu'il faut que je renonce à deviner ton choix.
Fais-moi le donc connaître, et j'y souscris d'avance.

(Comme par reflexion.)

Nous pourrions parcourir le Midi, la Provence ;
C'est un pays superbe, il vaut bien l'étranger.

AGLAÉ.

Ah! rien n'est fatigant comme de voyager.

Mme D'ORIGNY.

C'est très-vrai ; mais alors je ne sais comment faire
Pour trouver un pays où tu puisses te plaire.

AGLAÉ.

Tout bien considéré, je vois, je reconnais
Qu'il vaut encore mieux rester en Bourbonnais.

Mme D'ORIGNY.

C'est le meilleur parti. Saint-Félix et Durville
Ne seraient qu'à regret retournés à la ville.
Tous deux pour ce pays semblent avoir du goût.

AGLAÉ.

Ils aiment tant la chasse et mon cousin surtout !
La chasse fait grand tort à sa galanterie.
Il ne se gêne plus depuis qu'on nous marie.
Je suis sacrifiée à la chasse aux renards.
Il est vrai que la chasse a tant d'heureux hasards !
De jolis incidents ! celui d'hier le prouve
Et m'explique très-bien quel plaisir on y trouve.

Mme D'ORIGNY.

De pareils incidents n'arrivent qu'une fois.
On ne rencontre pas, tous les jours, dans les bois
Une fille charmante et belle comme un ange.

AGLAÉ.

Mon Dieu ! pour lui donner une telle louange,
Comment l'avez-vous vue ?

Mme D'ORIGNY.

Il est vrai que le soir,
Aux lumières, souvent on peut ne pas bien voir.
Puis, ma vue a baissé beaucoup, je me fais vieille.

AGLAÉ.

Votre ange, à mon avis, n'est pas une merveille.

Mme D'ORIGNY.

Je m'en fie à ton goût.

AGLAÉ.

Je conçois bien pourquoi
Elle a mis au château tout le monde en émoi.
Ce récit de voleur, cette bizarre histoire,
Cela frappe, intéresse, émeut un auditoire.

Mme D'ORIGNY.

Tu t'es laissé toucher comme nous.

AGLAÉ.

J'avais tort.
C'est quelque aventurière, ou je me trompe fort.

Mme D'ORIGNY.

Non; d'après ton cousin...

AGLAÉ.

Il la vante sans cesse.
A l'entendre, on croirait que c'est une princesse,
Qui vient nous visiter sous un déguisement.

Mme D'ORIGNY.

Il ne va pas si loin, il pense seulement...

AGLAÉ.

S'il en est si charmé, qu'il l'aime, qu'il l'épouse !

Mme D'ORIGNY.

Je crains, ma chère enfant, que tu ne sois jalouse.

AGLAÉ.

Jalouse ! pas du tout.

Mme D'ORIGNY.

Ce serait sans raison ;
Tu ne peux que gagner à la comparaison.

AGLAÉ.

Ah ! qui sait ? mon cousin, au surplus, est le maître
Et s'il ne m'aime plus, je trouverai peut-être
De quoi me consoler de son manque de foi.

Mme D'ORIGNY.

Comment peux-tu douter de son amour pour toi ?

AGLAÉ.

Je voudrais bien savoir quelle est cette étrangère.
Il faut absolument éclaircir ce mystère.
Je suis piquée au jeu.

SCÈNE DEUXIÈME.

LES MÊMES, THOMAS.

THOMAS (saluant).

Je suis votre valet.

Mme D'ORIGNY.

Que voulez-vous ?

THOMAS.

Pardon ! excuse, s'il vous plaît !
On dit qu'un jardinier vous serait nécessaire ?

Mme D'ORIGNY.

C'est vrai !

THOMAS.

Pour lors, je crois que je suis votre affaire.
Dans le département peut-être tout entier ,
On ne trouverait pas un meilleur jardinier.

Mme D'ORIGNY.

Vous avez sûrement de votre dernier maître
Quelque certificat qui vous fasse connaître ?

THOMAS.

Votre neveu devait parler en ma faveur.

Mme D'ORIGNY.

Il m'a recommandé quelqu'un avec chaleur.
Il paraît que c'est vous, brave homme ?

THOMAS.

Je m'en flatte.

Mme D'ORIGNY.

Vos rapports avec lui sont donc d'ancienne date ?

THOMAS.

D'hier au soir.

Mme D'ORIGNY.

D'hier ! voilà qui me surprend.
D'où lui vient donc pour vous un intérêt si grand ?

THOMAS.

C'est qu'une charitable et digne demoiselle
A daigné lui vanté ma probité, mon zèle.

AGLAÉ (vivement).

Celle qu'il a chez nous conduite hier au soir ?

THOMAS.

Justement.

AGLAÉ (à part).

J'apprendrai ce que je veux savoir.

(Haut.)

Quel est son nom ?

THOMAS.

Marie.

AGLAÉ.

Achevez !

THOMAS.

Elle est bonne
Et chère aux malheureux comme l'est sa patronne.

AGLAÉ.

Marie ! elle a sans doute encore un autre nom ?

(Voyant que Thomas ne répond pas.)

Est-ce que ses parents sont inconnus ?

THOMAS.

Oh ! non.
Ils sont très-bien connus. Du nom de feu son père,
Avec juste raison elle peut être fière ;
Mais elle a des motifs pour le tenir secret.
J'ai promis de me taire et je serai discret.

AGLAÉ.

Ma mère ne peut pas vous prendre à son service
Sans connaître le nom de votre protectrice.

THOMAS.

Il ne m'est pas permis de le dire.

AGLAÉ.

Pour lors,
Cherchez fortune ailleurs.

THOMAS.

J'obéis et je sors.

(A part, au fond du théâtre.)

Comme elle a l'air méchant ! pour Mam'zelle Marie
J'aimerais mieux servir gratis toute ma vie.

AGLAÉ.

Eh bien ! vous restez là ! laissez-nous en repos
Et partez sur le champ.

(Thomas va pour sortir, Durville le ramène.)

SCÈNE TROISIÈME.

LES MÊMES, DURVILLE.

Mme D'ORIGNY.

Vous venez à propos.
Approchez, mon neveu, que l'on vous complimente
Sur votre protégé.

DURVILLE.

Vous en serez contente,
J'en suis certain d'avance.

AGLAÉ.

On sait par quel motif
Vous prenez à cet homme un intérêt si vif.
Il est recommandé par la belle étrangère.
C'est une autorité peut-être un peu légère.
Pour donner quelque poids à sa protection,
Il faudrait qu'elle même eût une caution.

DURVILLE.

De vous, chère Aglaé, ce langage m'étonne.

AGLAÉ.

Pourquoi ? connaissez-vous cette jeune personne ?
Vous ignorez son nom, je parie.

DURVILLE.

En effet.
Nous devons du malheur respecter le secret.

AGLAÉ.

Elle est donc malheureuse? ah! c'est quelque victime
Qui veut briser les fers d'un tyran qui l'opprime.
De ces histoires-là le cadre est tout tracé.

DURVILLE.

Que ce ton d'ironie est ici déplacé!
Je ne reconnais pas mon aimable cousine.

AGLAÉ.

Ni moi, mon bon cousin; sa charmante héroïne
L'a changé tout à fait, il ne peut le nier.

DURVILLE.

Revenons, je vous prie, à votre jardinier.

AGLAÉ.

C'est un impertinent; ma mère le refuse.

Mme D'ORIGNY.

C'est vrai.

DURVILLE.

Comment, Thomas?...

THOMAS.

Je vous demande excuse,
Monsieur, si j'ai péché, c'est bien sans le savoir.
J'ai cru, jusqu'à présent, que c'était un devoir
De garder les secrets qui ne sont pas les nôtres.
Est-ce un tort? c'est le mien, je n'en ai pas eu d'autres.

DURVILLE (à Aglaé).

Voilà votre grief ?

AGLAÉ.

Vous pensez bien que non.
C'est la grossièreté de langage, de ton.
Au surplus, si cet homme est tel que vous le dites,
Il devrait en avoir quelques preuves écrites,
Quelques certificats de ses anciens patrons ;
En a-t-il ? voyons-les et nous aviserons.
Il se tait ; cela seul prouve, avec évidence,
Que l'admettre chez nous serait une imprudence.

Mme D'ORIGNY.

Sans doute !

AGLAÉ (à Thomas).

Ainsi, mon cher, prenez votre congé.

THOMAS (à Durville).

Soyez béni, Monsieur, pour m'avoir protégé.
Heureux ou malheureux, jamais, veuillez le croire,
Thomas de vos bontés ne perdra la mémoire.
Pour Mam'zelle Marie et vous je prierai Dieu.
A cette chère enfant je m'en vais dire adieu,
Et puis je m'en irai chercher ailleurs fortune,
Une place, s'entend.

DURVILLE.

Vous en trouverez une,
Sans la chercher bien loin ; je vous l'offre chez moi.

THOMAS.

Ah ! quel bonheur !

AGLAÉ.

Chez vous! quel sera son emploi ?
Avez-vous un jardin ?

DURVILLE.

Non, mais j'en ferai faire.
(A Thomas.)
C'est à moi désormais que vous aurez affaire.
Allez !

(Thomas sort.)

SCÈNE QUATRIÈME.

LES MÊMES, MOINS THOMAS.

AGLAÉ.

Eh bien ! maman, vous voyez, c'est affreux ;
C'est une indignité.

Mlle D'ORIGNY.

Vous avez tort tous deux.
J'avais, parfois, querelle avec ton pauvre père ;
Mais cela durait peu. Dans un moment, j'espère,
Vous nous imiterez et vous ferez la paix.
Afin de rester neutre entre vous, je m'en vais.

(Elle sort.)

SCÈNE CINQUIÈME.

DURVILLE, AGLAÉ.

AGLAÉ.

Depuis un certain temps, je le vois avec peine,
Vos procédés pour moi ressemblent à la haine.

DURVILLE.

De la haine pour vous ! ah ! combien j'en suis loin !

AGLAÉ.

Vous semblez épier mes défauts avec soin,
Pour en faire toujours la plus vive censure.
Vous ne me passez rien.

DURVILLE.

Personne, je vous jure,
N'admire plus que moi les trésors précieux
Qui séduisent en vous et le cœur et les yeux.

AGLAÉ.

Il y paraît, vraiment.

DURVILLE.

Mais je suis trop sincère
Pour flatter les défauts de votre caractère,
Pour vous gâter.

AGLAÉ.

Je crains que nos humeurs, nos goûts
Ne sympathisent pas.

DURVILLE.

Je le crains comme vous.

AGLAÉ.

Eh ! bien, finissons-en, et qu'une fois pour toutes,
Nous soyons délivrés de ces funestes doutes !

DURVILLE.

Votre père voulait nous unir tous les deux ,
Ce fut, vous le savez, l'un de ses derniers vœux.
Il croyait, en formant ce lien de famille,
Assurer l'avenir, le bonheur de sa fille.
Mais si cette union faisait votre malheur ,
Elle serait contraire au désir de son cœur
Et nous remplirions mal sa volonté suprême.
C'est un point sur lequel j'en appelle à vous-même.
Veuillez l'examiner, le peser mûrement.
Je me soumets d'avance à votre jugement.

(Il sort.)

SCÈNE SIXIÈME.

AGLAÉ (seule).

Comme il est gracieux ! magistrat grave, austère ,
Il a l'air de remplir toujours son ministère.
S'il se montre déjà bourru, contrariant,
L'avenir avec lui sera très-peu riant.
Son ami Saint-Félix n'a pas son caractère ;
Il est tout l'opposé · brave et franc militaire ,

Empressé, complaisant, toujours de bonne humeur ;
D'une femme, à coup sûr, il fera le bonheur.

SCÈNE SEPTIÈME.

SAINT-FÉLIX, AGLAÉ.

SAINT-FÉLIX.

Je viens vous déranger. Pardonnez, je vous prie,
Vous rêviez ?

AGLAÉ.

Il est vrai.

SAINT-FÉLIX.

De cette rêverie
On devine aisément quel est l'heureux objet.

AGLAÉ (en souriant).

D'être jaloux de lui vous n'avez pas sujet.

SAINT-FÉLIX.

Si j'avais pour Durville une amitié moins tendre,
D'un sentiment jaloux pourrais-je me défendre ?
La fortune et l'amour, si rarement d'accord,
Semblent se réunir pour embellir son sort.
Tous deux de leurs faveurs le comblent sans mesure.
Celle que j'envierais le plus, je vous assure,
Ce n'est pas la richesse.

AGLAÉ.

Et pourquoi le destin
Ferait-il moins pour vous que pour mon cher cousin ?

SAINT-FÉLIX.

Je ne puis être heureux ; la fortune inhumaine...
Mais, pardon ! j'oubliais le sujet qui m'amène.
Je viens prendre congé. .

AGLAÉ.

Que dites-vous ? Comment !
Vous voulez nous quitter ?

SAINT-FÉLIX.

Je pars dans un moment.

AGLAÉ.

La résolution me semble bien soudaine.
Vous deviez nous donner encore une semaine ;
Est-ce qu'on vous rappelle à votre garnison ?

(Saint-Félix fait signe que non.)

Non ? dites-nous alors pour quelle autre raison...
Vous vous taisez ! je vois qu'elle n'est pas très-bonne.

SAINT-FÉLIX.

Je dois vous la cacher à vous plus qu'à personne.

AGLAÉ.

C'est étrange.

SAINT-FÉLIX.

Veuillez recevoir mes adieux.

AGLAÉ.

Adieu, Monsieur !

SAINT-FÉLIX (il va pour sortir et revient).

Je quitte à regret ces beaux lieux
Où la bonté, la grâce ont fixé leur demeure ;
Où j'ai vu s'écouler quinze jours comme une heure.
Quand je serai parti, pour ne plus revenir,
Puis-je espérer de vous un léger souvenir ?

AGLAÉ.

Vous n'êtes pas, Monsieur, de ceux que l'on oublie.
Mais ne plus revenir ? pourquoi ? quelle folie !
Vous seriez un ingrat ; vous nous paieriez bien mal
De l'accueil le plus franc et le plus cordial.

SAINT-FÉLIX.

Que ne m'est-il permis de vous ouvrir mon âme !
Dans ce qui vous paraît mériter votre blâme,
Vous verriez un effort de vertu de ma part
Et seriez la première à presser mon départ.

AGLAÉ (à part).

Pauvre jeune homme !

SAINT-FÉLIX.

On dit que de retour en ville,
Vous devez sur le champ être unie à Durville ?

AGLAÉ.

Le jour n'est pas fixé.

SAINT-FÉLIX.

Mais il est très-prochain.

AGLAÉ.

Qui sait? ce mariage est encore incertain.

SAINT-FÉLIX (à part).

Qu'entends-je? quel espoir!

AGLAÉ.

Si quelque circonstance
Ne vient pas empêcher ce projet d'alliance,
Durville vous dira le jour; c'est bien le moins
Qu'il l'annonce d'avance à l'un de ses témoins.

SAINT-FÉLIX.

Moi, l'un de ses témoins! la plus noire malice
Ne pourrait m'infliger un plus cruel supplice.

AGLAÉ.

Que dites-vous?

SAINT-FÉLIX.

O ciel! je viens de me trahir.
Vous savez mon secret; vous devez me haïr.
Mon aspect désormais ne peut que vous déplaire
Et j'évite en fuyant votre juste colère.

(Il sort.)

SCÈNE HUITIÈME.

AGLAÉ (seule).

Le voilà donc connu, ce secret plein d'horreur!
Il croit m'avoir fâchée, il est bien dans l'erreur:

Je ne sens contre lui ni colère ni haine.
Vous ne partirez pas, Monsieur le capitaine !
Si de rompre avec moi mon cousin a le tort,
Je m'en consolerai, je crois, sans trop d'effort.
Voici sa belle ! au fait, elle a très-bonne grâce.

SCÈNE NEUVIÈME.

AGLAÉ, MARIE.

MARIE.

Avant de m'éloigner, je viens vous rendre grâce
Du généreux accueil que j'ai reçu de vous.

AGLAÉ.

Pourquoi ne pas rester quelque temps avec nous ?

MARIE.

Je dois continuer aujourd'hui mon voyage.

AGLAÉ.

Seule encore ?

MARIE.

Il le faut.

AGLAÉ.

Vous avez du courage ;
Après ce qui vous est arrivé ! quant à moi ,
Un incident pareil m'eût fait mourir d'effroi.
J'ai vu dernièrement le lieu de l'aventure,

Nous avons parcouru la forêt en voiture,
En allant chez Monsieur... Monsieur Dalton, je crois.

MARIE.

Il demeure, en effet, au-delà de ces bois.

AGLAÉ.

Ah ! vous le connaissez ? il paraît fort aimable
Et sa femme est, dit-on, tout à fait estimable.

MARIE (vivement).

On ne pourra jamais en dire trop de bien.
On trouve rarement des cœurs comme le sien

AGLAÉ (à part).

Quel soupçon !

(Haut.)

Vous devez connaître aussi sa fille.
Le jour où nous avons visité sa famille,
Cette jeune personne était malade au lit.

MARIE (à part).

C'est-à-dire en prison.

AGLAÉ.

D'après ce qu'on m'a dit,
Elle est spirituelle et d'une beauté rare ;
Mais un peu romanesque et quelquefois bizarre.

MARIE.

Sur un point on la traite avec trop de faveur,
Et sur l'autre, peut-être, avec trop de rigueur.

(Ces derniers mots sont dits avec embarras.)

AGLAÉ (à part).

C'est elle !

(Haut.)

En votre avis j'ai grande confiance.
Je trouve dans vos traits certaine ressemblance
Avec...

SCÈNE DIXIÈME.

LES MÊMES, THOMAS.

THOMAS (bas à Marie).

Je voudrais bien vous dire un mot

MARIE (à Aglaé).

Pardon !

(Elle se met à l'écart avec Thomas.)

THOMAS (bas).

Du parc, d'où l'on découvre au loin tout le vallon,
J'ai de mon ancien maître aperçu la voiture.
Il vient peut-être ici.

MARIE (bas).

Je n'en suis que trop sûre.
Gardons-nous de l'attendre et hâtons mon départ !
Vous me dirigerez.

THOMAS (bas).

Mieux que Monsieur Gaspard.
Thomas n'est pas un traître.

MARIE (à Aglaé).

Il faut, quoi qu'il m'en coûte,
Vous quitter à l'instant et me remettre en route.

AGLAÉ.

Adieu ! soyez heureuse !

MARIE.

Heureuse ! oh ! non, jamais !

(Elle sort précipitamment avec Thomas.)

SCÈNE ONZIÈME.

AGLAÉ (seule).

Je n'ai plus à chercher son nom, je le connais.
Il me reste à savoir la cause de sa fuite.
A prendre ce parti qui peut l'avoir réduite ?
Est-ce un secret penchant qu'on veut contrarier ?
A quelqu'un qu'elle hait veut-on la marier ?
Je me réconcilie, en tout cas, avec elle.

SCÈNE DOUZIÈME.

AGLAÉ, Mme D'ORIGNY.

Mme D'ORIGNY.

J'ai causé, tout à l'heure, avec ta demoiselle
Et j'ai pu, mieux qu'hier, examiner ses traits.
Sa beauté perd beaucoup au grand jour et de près.

AGLAÉ.

Je trouve qu'au grand jour elle est bien plus jolie.

Mme D'ORIGNY.

Je crains que mon neveu n'ait fait une folie,
En l'amenant chez nous sans connaître son nom.
C'est quelque aventurière.

AGLAÉ.

Oh! certainement non.

Mme D'ORIGNY.

Il est dit que malgré tout ce que je puis faire,
Sur elle notre avis sera toujours contraire.

SCÈNE TREIZIÈME.

LES MÊMES, M. ET Mme DALTON, COURCELLE.

Mme D'ORIGNY (à M. et Mme Dalton).

Bonjour, mes chers voisins! quel plaisir de vous voir

Et de vous posséder dans notre humble manoir !
Quel jour heureux pour nous !

Mme DALTON.

Vous êtes trop honnête.

M. DALTON.

C'est pour nous que ce jour est vraiment une fête.

Mme DALTON, (à part).

Quelle fête, mon Dieu !

M. DALTON.

Nous nous sommes permis
D'amener avec nous l'un de nos bons amis,
Arrivé pour nous voir, et je vous le présente.

(Courcelle salue.)

Mme D'ORIGNY.

Qu'il soit le bienvenu !

AGLAÉ (à part).

Sa tournure est plaisante.

M. DALTON.

Notre ami tout à l'heure admirait ce château,
Bâti sur le sommet du plus riant coteau.

COURCELLE.

Je suis admirateur de la belle nature.
Pour monter jusqu'ici, j'ai quitté la voiture.
J'ai voulu mieux jouir des beautés du canton
Et soulager un peu les chevaux de Dalton.

(Il s'essuie le front et paraît tout essoufflé.)

Mme D'ORIGNY.

Puisque Monsieur paraît aimer la promenade,
Je veux lui faire voir les rochers, la cascade,
L'hermitage, enfin tout, dans le plus grand détail.
Il en sera ravi.

COURCELLE (à part).

Dieu! quel épouvantail!
J'aimerais beaucoup mieux que l'on se mît à table.

M. DALTON.

Il vous suivra partout; il est infatigable.

COURCELLE (à part).

Le traître!

Mme D'ORIGNY (à Mme Dalton.)

J'espérais voir votre fille ici.
Sa santé, l'autre jour, vous donnait du souci.
Mais... grand Dieu! qu'avez-vous?

M. DALTON (à sa femme.)

Veuillez cacher vos larmes.

Mme D'ORIGNY.

Vous pleurez!

Mme DALTON.

D'une mère excusez les alarmes.

M. DALTON (à sa femme).

Vous allez la revoir.

Mme DALTON.

Ah! je m'en flatte peu.

M. DALTON.

Croyez en ma parole.

SCÈNE QUATORZIÈME.

LES MÊMES, DURVILLE, SAINT-FÉLIX.

Mme D'ORIGNY (à Durville.)

Arrivez, mon neveu !
Venez de nos voisins faire la connaissance.

(Pendant qu'elle présente Durville à M. et à Mme Dalton, Saint-Félix et Courcelle ont une scène à part).

COURCELLE (à part).

Que vois-je ! allons ! courage et bonne contenance !

SAINT-FÉLIX (à Courcelle).

Enchanté de vous voir.

COURCELLE (à part).

Je le suis un peu moins.

SAINT-FÉLIX (à demi-voix).

Je vous attendais.

COURCELLE.

Bah !

SAINT-FÉLIX (à demi-voix).

Prévenons nos témoins.

COURCELLE (d'un ton élevé).

A quoi bon des témoins et qu'en voulez-vous faire ?

SAINT-FÉLIX (bas).

Il en faut pour vider notre petite affaire.

COURCELLE (haut).

Quelle affaire ?

SAINT-FÉLIX (bas).

Sortons.

COURCELLE (très-haut).

Je ne vous comprends pas.

SAINT-FÉLIX (bas).

Parlons bas, s'il vous plaît.

COURCELLE (très-haut).

Pourquoi donc parler bas ?

SAINT-FÉLIX (bas).

Evitons un éclat.

COURCELLE (très-haut).

Je hais tout ce mystère.
Franchise et loyauté, voilà mon caractère.

Mme D'ORIGNY.

Qu'avez-vous donc, Messieurs ? D'après ce que je vois,
Vous vous êtes trouvés ensemble d'autres fois.

SAINT-FÉLIX.

Nous nous sommes connus dans un moment critique
Et par un incident vraiment tragi-comique.

M. DALTON (bas à Courcelle).

Ce sont tes deux chasseurs ?

COURCELLE (bas).

Oui, parbleu, ce sont eux.

M. DALTON (tirant à part Durville et Saint-Félix).

Je viens vous demander raison à tous les deux
D'un véritable rapt.

SAINT-FÉLIX.

D'un rapt, que signifie ?...

DURVILLE.

Vous vous servez d'un mot que rien ne justifie.
Si quelqu'un doit rougir ici ce n'est pas nous.

M. DALTON.

Que l'on doive employer ou non un mot plus doux,
Je viens, au nom des lois, réclamer ma pupille.

Mme D'ORIGNY.

O ciel ! une querelle !

DURVILLE.

Eh non ! soyez tranquille !

M. DALTON.

Point de difficulté, d'objection, je crois ;
Vous êtes magistrat, vous connaissez mes droits.

DURVILLE.

On abuse souvent d'un titre légitime.
En user est un droit, en abuser un crime.

Jugez, en descendant au fond de votre cœur,
Si vous remplissez bien le devoir d'un tuteur.

M. DALTON.

Qu'entends-je ? au magistrat la loi permettrait-elle
De prendre ainsi parti pour un enfant rebelle ?

DURVILLE.

Protéger la faiblesse et lui servir d'appui,
C'est encor plus qu'un droit, c'est un devoir pour lui.
J'ai rempli, jusqu'ici, ce devoir avec zèle,
Dans cette occasion j'y resterai fidèle.

M. DALTON.

Comment ! oseriez-vous, au mépris de la loi,
M'empêcher d'emmener ma pupille chez moi ?

DURVILLE.

Non ; mais auparavant, je lui ferai connaître
Quels sont aussi ses droits, qu'elle ignore peut-être.

Mme DALTON.

Si ma fille est ici, ne me la cachez pas.
Laissez-moi l'embrasser, la serrer dans mes bras.

Mme D'ORIGNY.

Oui, Madame, d'après ce que j'ai pu comprendre,
Votre fille est ici, nous allons vous la rendre.
Venez !

(Les trois dames sortent.)

SCÈNE QUINZIÈME.

LES MÊMES, MOINS LES TROIS DAMES.

M. DALTON.

Nous sommes seuls, Monsieur le magistrat,
Nous allons, entre nous, vider notre débat.

DURVILLE.

Veuillez aux tribunaux présenter votre plainte ;
Nous saurons nous défendre et l'attendons sans crainte ;
Mais vous y songerez, je l'espère, à deux fois,
Avant d'en venir là.

SAINT-FÉLIX.

L'aventure du bois
Sera dans le procès un charmant épisode.

M. DALTON.

Entre les gens d'honneur il est un autre code
Auquel Courcelle et moi voulons avoir recours.

DURVILLE.

J'entends. A votre appel nous ne serons pas sourds.

COURCELLE.

J'ai cru qu'un magistrat...

SAINT-FÉLIX.

Dans le temps des vacances,
Tout magistrat qu'on est, on prend quelques licences.

Quant à moi, je me bats par état et par goût.
Puisque vous m'en voulez...

COURCELLE.

Pas du tout, pas du tout !

SAINT-FÉLIX.

Si ! si ! vous m'en voulez.

COURCELLE.

Je jure le contraire.

SAINT-FÉLIX.

Entre Durville et moi la cause est solidaire ;
S'il se bat, je me bats.

COURCELLE.

Je ne vois pas pourquoi.
Nous sommes convenus d'ailleurs, Dalton et moi,
Que ce serait à lui que vous auriez affaire
Et que du magistrat je serais l'adversaire.

SAINT-FÉLIX.

Point de difficulté là-dessus entre nous.
Je vous cède à Durville et c'est tant pis pour vous,
Il se bat mieux que moi.

SCÈNE SEIZIÈME.

LES MÊMES, Mme DALTON, Mme D'ORIGNY, AGLAÉ.

Mme DALTON.

La lueur d'espérance
Qui m'a flattée en vain, redouble ma souffrance.

M. DALTON.

Eh ! quoi ! sans votre fille ?

Mme DALTON.

Elle n'est plus ici.

Mme D'ORIGNY.

Elle part, me laissant le billet que voici :

(Elle lit tout haut.)

« Madame, pardonnez à mon impolitesse.
« J'aurais voulu vous dire adieu, mais le temps presse ;
« On vient pour m'imposer un lien que je hais
« Et pour lequel je sens plus d'horreur que jamais.
C'est écrit au crayon ; le reste est illisible.

AGLAÉ (à part, en regardant Courcelle.)

Si c'est là son futur, son excuse est visible.

(Mme D'Origny remet le billet à Mme Dalton, qui, après y avoir jeté les yeux, le couvre de baisers.)

COURCELLE.

Je n'aurais jamais cru, je le dis franchement,
Qu'elle eût pour ma personne un tel éloignement.

M. DALTON.

Ni moi non plus.

COURCELLE.

D'après ce que je viens d'apprendre,
Il faut que je renonce à devenir ton gendre.
J'espère (de ma part c'est peut-être une erreur)
Que quelqu'un voudra bien m'épouser sans horreur.

Mme DALTON.

Ma fille !.. je ne puis supporter son absence.

Chaque minute ajoute à mon impatience.
Partons !

M. DALTON.

Restez ici ! je connais son projet.
Elle doit faire à pied un assez long trajet,
Pour se rendre à Moulins, je l'atteindrai sans peine
Près de vous, dans une heure au plus, je la ramène.

(Il sort.)

Mme D'ORIGNY (à Mme Dalton).

Nous allons dans le parc attendre leur retour.

Mme DALTON.

Ma fille !

Mme D'ORIGNY.

Elle sera rendue à votre amour.

(Elle sort avec Mme Dalton, Durville et Courcelle.)

AGLAÉ (à Saint-Felix qui lui offre le bras).

Vous ne partez donc pas aujourd'hui, capitaine.

SAINT-FÉLIX.

Mon voyage est remis.

AGLAÉ.

Ah !

(A part.)

J'en étais certaine.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(La scène se passe à Paris, chez Mme Duthé, lingère, dans un appartement particulier.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE, Mme DUTHÉ.

Mme DUTHÉ.

Toujours seule, à l'écart, dans cet appartement !
Le temps doit s'écouler pour vous fort tristement.

MARIE.

Je m'y trouve très-bien.

Mme DUTHÉ.

Mes autres ouvrières ,
En travaillant ainsi, se croiraient prisonnières
Et ne manqueraient pas de prendre du chagrin.
Il leur faut le grand jour, le bruit du magasin.

MARIE.

Nos goûts sont différents ; j'aime la solitude.
Si vous ne m'eussiez pas donné la certitude

Que je pourrais chez vous, être seule à l'écart,
J'aurais été chercher du travail autre part.

Mme DUTHÉ (prenant la broderie de Marie).

Laissez-moi, s'il vous plaît, regarder votre ouvrage.
Chez qui donc avez-vous fait votre apprentissage ?
C'est sans doute à Paris. Vous avez un talent
Qu'on ne peut acquérir sans un maître excellent.

MARIE.

Ma mère m'a donné des leçons.

Mme DUTHÉ.

Votre mère
Est, à ce qu'il paraît, une habile lingère.

MARIE.

Ce n'est pas son état ; aux heures de loisir,
Elle aimait à broder, seulement par plaisir.

Mme DUTHÉ.

Elle avait de quoi vivre ; elle était bien heureuse.
Vous soupirez ! j'entends ; c'est une perte affreuse.
Je regrette d'avoir réveillé vos douleurs.
Allons ! nous tâcherons d'adoucir vos malheurs.
Votre adresse au travail surpasse mon attente.
Pourvu que de vos mœurs je sois aussi contente !

MARIE.

De mes mœurs !

Mme DUTHÉ.

Oui ; les mœurs avant tout, c'est un point
Sur lequel, voyez-vous, je ne plaisante point.
De notre magasin l'enseigne est : *la Rosière.*
Elle oblige. Je peux le dire et j'en suis fière ,

Je n'ai, jusqu'à ce jour, admis dans ma maison
Que des filles d'honneur, à l'abri du soupçon.
Sans vouloir les flatter, toutes ces demoiselles
Méritent, plus ou moins, de servir de modèles.

MARIE.

Les leçons de ma mère ont gravé dans mon cœur
Pour la laideur du vice une invincible horreur.

Mme DUTHÉ.

C'est bien ; mais à votre âge et quand on est jolie,
En dépit des leçons, quelquefois l'on s'oublie.
On rencontre à Paris des milliers de trompeurs
Qui cachent avec art le serpent sous des fleurs.
Au milieu des écueils dont ce Paris fourmille,
Je veux vous diriger comme ma propre fille ;
Mais il faut pour cela vous confier à moi.
Voyons ! pour commencer, soyons de bonne foi ;
Quelqu'un vous aurait-il déjà conté fleurette ?

MARIE.

Non, Madame.

Mme DUTHÉ.

Allons donc ! vous faites la discrète.
Cela n'est pas croyable. A l'âge de quinze ans,
Moi, je comptais déjà de nombreux soupirants,
Mais je n'en aimais qu'un. Ce jeune homme adorable
Fut mon premier amour... et mon seul... véritable.
Il voulait m'enrichir et me donner son nom.
J'avais déjà dit oui, mais son père dit non.
Il alla, de douleur, servir en Algérie.
Sous les coups des Bédouins il y perdit la vie.
Dieu ! mourir à vingt ans et quand on est si beau !

Fidèle à sa mémoire, au-delà du tombeau,
Malgré vingt bons partis, je voulais rester fille.
Et sans Monsieur Duthé... Mais mon Dieu! je babille
Quand on m'attend là-bas.

(Elle sort).

SCÈNE DEUXIÈME.

MARIE (seule).

Après ma guérison,
Heureuse de trouver cette honnête maison,
Je vais, grâce au travail, attendre avec courage
Que madame Dorsan ait fini son voyage.
Elle doit arriver, dit-on, au premier jour.
Qu'il me tarde, mon Dieu! qu'elle soit de retour!
Qui vient ici?

SCÈNE TROISIÈME.

MARIE, LILIE.

LILIE.

Bonjour, belle mystérieuse!
Je viens te visiter, car je suis curieuse.
Puisque tu prends toujours le soin de te cacher,
Il faut bien, pour te voir, qu'on vienne te chercher.
Pourquoi fuir les regards, quand on est si jolie?

Je sais ton nom. Pour moi, je me nomme Lilie,
Comme toi travaillant chez Madame Duthé.
J'étais bien jeune encor lorsque j'y débutai.
Je suis, en ce moment, sa première ouvrière.
Souvent je la remplace et n'en suis pas plus fière.
Tu peux me tutoyer ; c'est l'usage entre nous,
Et je croirais jurer si je te disais : vous.
Les autres te voyant désirer être seule,
T'ont jugée aussitôt orgueilleuse et bégueule.
Joséphine et Clarice ont donné le signal.
Toutes deux sur ton compte ont dit beaucoup de mal.

MARIE.

Je ne les connais pas.

LILIE.

Ça ne fait rien, ma chère.
Elles ont toutes deux des langues de vipère.
A se taire pourtant elles ont intérêt.
Dieu sait ce qu'on en pense... et ce qu'on en dirait
Si l'on voulait parler ! on en connait de belles.
Mais chut ! je ne suis pas médisante comme elles.
Moi, dont ton air si doux avait gagné le cœur,
J'ai défendu ta cause en véritable sœur.

MARIE.

Je vous en remercie.

LILIE.

A charge de revanche !
Avec toi cependant il faut que je sois franche.
Ton air mystérieux donne prise aux caquets.
Veux-tu mettre une fin à leurs méchants paquets ?
Abandonne au plus tôt cette chambre ennuyeuse

Où tu me fais l'effet d'une brebis galeuse.
Si j'étais confinée en un pareil séjour,
Il faudrait m'enterrer le quatrième jour.
Vive le magasin ! c'est là que l'on respire,
Qu'on peut, en travaillant, causer, chanter et rire.
C'est, du matin au soir, un mobile tableau
Qui présente toujours quelque sujet nouveau.
Que d'acteurs différents de tailles, de figures !
Combien d'originaux, de burlesques tournures
Nous voyons tour à tour défiler devant nous !
Tant qu'ils sont là présents, on n'en rit qu'en dessous ;
Mais, dès qu'ils sont partis, comme on s'en dédommage !
Comme l'on contrefait leurs gestes, leur langage,
Et quels éclats de rire on fait à leurs dépens !

(Baissant la voix.)

Sous prétexte d'achat, d'aimables jeunes gens
Viennent nous courtiser. Voilà comment Constance
D'un riche protecteur a fait la connaissance,
Et comment j'ai reçu l'aveu de mon Victor.
Oh ! par exemple, lui ne roule pas sur l'or.
Sa bourse est souvent vide ; elle est comme la mienne.
C'est un commis marchand ; mais qu'à cela ne tienne !
Il est toujours si gai, si bon, si complaisant !
Cher Victor ! tu verras comme il est séduisant !
Pour l'amabilité son pareil est à naître.
Je veux, l'un de ces jours, te le faire connaître.
Voici l'occasion. Il doit après demain
Me conduire à Versaille ou bien à Saint-Germain,
A mon choix. Avec nous viens sans cérémonie ;
Cela te distraira. Puis, dans la compagnie,
Nous aurions du malheur s'il ne se trouvait pas

Quelqu'un de ses amis pour te donner le bras.
Acceptes-tu ? voyons !

MARIE

Non.

LILIE.

Non ! j'en suis surprise.
Au surplus, liberté ! voilà notre devise.
Trouve mieux si tu peux. Ce sera très-bien fait.

MARIE.

Si madame Duthé savait...

LILIE.

Elle le sait.

MARIE.

Et vous ne craignez pas ?...

LILIE.

Nous ne la craignons guère.

MARIE.

On la dit cependant très-sévère.

LILIE.

Sévère !
C'est l'indulgence même; elle a bien ses raisons
Pour ne pas trop crier, et nous les connaissons.
Nous savons quelques traits de sa belle jeunesse,
Et de ce magasin comment elle est maîtresse.
Tu le sais ?

MARIE.

Mon Dieu non !

LILIE.

Je vais te conter ça.
C'est utile à savoir et te divertira.
Madame a, comme nous, commencé sa carrière.
Dans le quartier d'Antin elle était ouvrière.
Pour unique fortune elle avait deux beaux yeux
Avec un petit air coquet et gracieux.
D'un certain financier elle fit la conquête.
C'était un gros joufflu, très-mal bâti, très-bête;
Mais un millionnaire est toujours assez fin.
Il offrit son amour avec ce magasin.
Elle les accepta. Le magasin prospère,
Grâce à l'habileté de l'aimable lingère;
Mais je ne voudrais pas l'avoir au prix coûtant.
En voyant le Monsieur, tu m'en diras autant.
Il se nomme Beaufort. S'il n'était en voyage,
Tu connaîtrais déjà ce charmant personnage.
Lorsqu'il est à Paris, nous le voyons beaucoup.
Le proverbe dit vrai : *Quand on parle du loup...*
Je te laisse avec lui; toujours il me tourmente
Et cherche à m'embrasser, quand Madame est absente.

(Au moment où elle sort, Courcelle veut l'embrasser.)

Finissez-donc, Monsieur!

(Elle sort.)

COURCELLE (à Lilie).

Méchante!

SCÈNE QUATRIÈME.

MARIE, COURCELLE.

MARIE (à part).

Quelle voix !
Ce Monsieur de Beaufort... Dieu ! qu'est-ce que je vois ?
Sous ce nom supposé c'est l'odieux Courcelle.
Comment faire ?

(Elle cherche à cacher sa figure.)

COURCELLE (à part).

Ah ! voici l'ouvrière nouvelle !
Si je puis en juger sa tournure est très-bien ;

(Il cherche à voir la figure de Marie, en se haussant sur les pieds.)

Mais pour les traits, ma foi, je n'en aperçois rien.
Elle les cache !... donc, elle doit être laide.
La rage du travail, à coup sûr, la possède.
Elle ne quitte pas son ouvrage, un moment.
Il faut que je la voie, approchons doucement.
Cela m'est bien permis, car j'ai des droits notoires
Tant sur le magasin que sur ses accessoires.

MARIE (à part).

Je tremble ; il vient à moi.

COURCELLE (lui relevant la tête).

Laissez-vous voir un peu,

Belle invisible!... ô ciel ! je vous en fais l'aveu ;
En vous voyant ici, ma surprise est extrême ;
Quel motif ?...

MARIE.

Quel motif vous y conduit vous-même ?

SCÈNE CINQUIÈME.

LES MÊMES, Mme DUTHÉ (dans le fond du théâtre).

COURCELLE.

Ingrate !

MARIE.

Votre vue est un tourment pour moi.

Mme DUTHÉ (à part).

Qu'entends-je ?

COURCELLE.

Elle devrait vous causer moins d'effroi.

Mme DUTHÉ (à part).

Oui-dà !

COURCELLE.

Vous rendre heureuse était ma seule envie.

Mme DUTHÉ (à part).

Fort bien !

MARIE.

Vous avez fait le malheur de ma vie.

COURCELLE.

L'amour est mon excuse.

Mme DUTHÉ (à part).

Ah ! traître, je t'y prends.

MARIE.

C'est à cause de vous que j'ai fui mes parents.

Mme DUTHÉ (à part).

Je n'en saurais douter, le monstre l'a séduite.

MARIE.

Vous voyez, grâce à vous ! à quoi je suis réduite.

Mme DUTHÉ (à part).

Je ne peux écouter plus longtemps, c'est trop fort.

(Haut.)

Ne vous dérangez pas, mon cher Monsieur Beaufort.

COURCELLE (à Mme Duthé).

Ah ! c'est vous ! je venais...

Mme DUTHÉ.

Sortez d'ici, parjure !

COURCELLE.

Quoi ! vous êtes jalouse ?

Mme DUTHÉ.

Ai-je tort ?

COURCELLE.

Je vous jure. .

Mme DUTHÉ.

Ne jurez pas, volage, odieux séducteur !

COURCELLE.

Ces noms ne me vont pas.

Mme DUTHÉ.

Taisez-vous, imposteur !

COURCELLE.

Je vais vous expliquer. .

Mme DUTHÉ.

Non, la chose est trop claire.

COURCELLE.

Je m'en vais pour laisser passer votre colère.

Mme DUTHÉ.

Adieu ! monstre.

COURCELLE (à part).

Elle m'aime à perdre la raison.

(Il sort.)

SCÈNE SIXIÈME.

MARIE, Mme DUTHÉ.

MARIE (à part).

Je ne saurais quitter trop tôt cette maison.

Mme DUTHÉ (à part).

Contraignons-nous !

(Haut.)

Peut-on savoir, Mademoiselle,
Quel rapport vous avez...

MARIE.

Avec Monsieur Courcelle ?

Mme DUTHÉ.

Courcelle, dites-vous ?

MARIE.

Beaufort est un faux nom.

Mme DUTHÉ.

L'indigne ! c'est encore un trait de sa façon.

MARIE.

J'éprouve pour cet homme une horreur si profonde
Que, pour fuir son aspect, j'irais au bout du monde.

Mme DUTHÉ.

Je conçois, pauvre fille ! après un trait si noir,
Combien à ce trompeur vous devez en vouloir !

Vous désirez le fuir ; rien n'est plus raisonnable.
Je vous seconderai dans ce projet louable.

MARIE.

Si je sors de chez vous, vous ne m'en voudrez pas ?

Mme DUTHÉ.

Loin de là ! j'agirais de même, en pareil cas.

(A part.)

J'allais la renvoyer.

MARIE.

Je finis mon ouvrage
Et je pars, dès ce soir.

Mme DUTHÉ.

C'est bien dit,.. du courage !
Nous aurons soin de vous. Dans le quartier Latin
Je sais précisément un joli magasin
Où l'on aurait besoin d'une jeune personne
Qui pût l'achalander. L'occasion est bonne.

SCÈNE SEPTIÈME.

LES MÊMES, SAINT-FÉLIX, Mme D'ORIGNY, AGLAÉ, LILIE.

LILIE.

Madame a placé là ce qu'elle a de plus beau.

MARIE (à part).

Que vois-je ? où me cacher ? quel embarras nouveau ?

(Elle cache sa figure du mieux qu'elle le peut).

LILIE (à Madame Duthé).

Ces dames et Monsieur voudraient voir des dentelles.

(Elle sort.)

SAINT-FÉLIX (à Mme Duthé).

Oui, Madame. Veuillez nous montrer les plus belles.
Les plus riches.

Mme DUTHÉ.

Fort bien. Il n'est pas dans Paris
De maison mieux montée en dentelles de prix.
J'en vendis l'autre jour à cinq ou six duchesses
Arrivant de Russie, et même à deux princesses.

AGLAÉ (en souriant).

Je ne me vante pas d'avoir leur qualité.

SAINT-FÉLIX.

Vous êtes au-dessus d'elles par la beauté.
Cette qualité-là vaut le titre d'Altesse.

Mme D'ORIGNY.

Bien, mon gendre.

AGLAÉ.

Flatteur ! vous me gâtez sans cesse.

(A Madame Duthé, qui lui a présenté un coupon de dentelles).

Combien ?

M. DUTHÉ.

C'est mille écus.

AGLAÉ.

Ah ! que dites-vous là ?
Pour une Altesse russe il faut garder cela.

(A Saint-Félix.)

J'ai besoin de raison pour deux. Avec Durville,
La raison me serait tout-à-fait inutile,
Avec vous, au contraire...

SAINT-FÉLIX.

Ah ! que je plains son sort !
Quand je pense...

AGLAÉ.

Je crois que vous avez grand tort.
Henri ne m'aimait pas. Vous connaissez sa belle.
Partout, depuis un mois, il court s'informer d'elle.
Cet ange s'est peut-être envolé vers les cieux.

M. DUTHÉ (lui montrant un autre coupon de dentelles)

Ceci vous convient-il ?

AGLAÉ.

C'est trop fumé, trop vieux.

M. DUTHÉ.

Au faubourg Saint-Germain, plus la dentelle est vieille
Et plus elle a de prix.

AGLAÉ.

Je conçois à merveille.
C'est comme la noblesse.

Mme D'ORIGNY.

Oui.

AGLAÉ

Chacun a son goût.
Pour moi, l'antiquité ne me plaît pas du tout.

Mme DUTHÉ.

J'ai là du plus nouveau.

Mme D'ORIGNY (à Saint-Félix).

Cette jeune personne
Etait fort singulière, et même je soupçonne...

(Elle fait un signe indiquant qu'elle lui croit la tête dérangée.)

SAINT-FÉLIX (vivement).

Non, non ! A son égard vous êtes dans l'erreur.
Un indigne beau-père a fait tout son malheur.

AGLAE (à Madame Duthé qui lui montre un troisième coupon de dentelles).

C'est cela. Mais le prix m'arrêtera sans doute

Mme DUTHÉ.

Mille francs.

SAINT-FÉLIX (lui remettant vivement un billet de banque).

Les voici.

Mme D'ORIGNY (à sa fille).

Pour toi rien ne lui coûte.

Mme DUTHÉ (à part).

Lorsque l'on se marie, on ne marchande pas.

AGLAÉ (regardant Marie).

Je remarque quelqu'un qui travaille là-bas
Avec une action, une ardeur merveilleuse.

Mme DUTHÉ.

Je n'ai jamais connu de meilleure brodeuse.

Elle sort cependant aujourd'hui de chez moi.

AGLAE.

On dirait qu'elle a peur d'être vue, et pourquoi ?

Mme DUTHÉ.

Je vous en apprendrai tout à l'heure la cause
En vous reconduisant. Vous faut-il autre chose ?

AGLAE.

Non, pas pour le moment.

(Saint-Félix, Madame d'Origny et Aglaé sortent. Madame Duthé les accompagne, laissant sur le comptoir plusieurs pieces de dentelles éparses.)

SCÈNE HUITIÈME.

MARIE (seule).

Que je viens de souffrir !
A chaque instant j'ai cru qu'ils m'allaient découvrir.
Je tremblais... Néanmoins qu'il m'était doux d'entendre
Monsieur de Saint-Félix m'excuser, me défendre !
Il est le digne ami de celui dont les traits
Dans mon cœur, je le sens, sont gravés à jamais.
J'aurais touché le sien, dit-on... Ah ! quelle gloire !
Quel bonheur ! Mais hélas ! m'est-il permis d'y croire ?
Que dirait-il de moi s'il me savait ici ?
Voilà donc mon ouvrage achevé, Dieu merci !
Rien ne me retient plus. Chez l'excellente hôtesse
Qui m'a si bien prouvé que mon sort l'intéresse,
Je vais de mon amie attendre le retour.
Je ne peux désormais y faire un long séjour.

SCÈNE NEUVIÈME.

MARIE, LILIE.

LILIE.

Je viens pour te gronder.

MARIE

Pourquoi ?

LILIE.

Comment, ma chère ,
De tes petits secrets tu me fais un mystère !
A moi , moi ton amie et qui les garderais
Comme un dépôt sacré que tu me confierais !
Puis, à l'ingratitude ajoutant l'imprudence ,
A Madame tu vas en faire confidence !
Autant vaudrait les dire à tout un régiment.
Aux dames qui sortaient de cet appartement
Elle a fait le récit de toute ton histoire.
Ces dames n'étaient pas son unique auditoire.
Elle parlait si haut, que, sans le moindre effort,
On a tout entendu. De Monsieur de Beaufort
On connaît envers toi la coupable conduite.

MARIE.

Vous sauriez ?...

LILIE.

Nous savons comment il t'a séduite,
Enlevée.

MARIE.

Enlevée !

LILIE.

Oui, oui, c'est une horreur.

MARIE.

O ciel ! de votre part c'est sans doute une erreur ,
Vous avez mal compris.

LILIE.

J'ai bien prêté l'oreille ,
Et l'on comprend sans peine une histoire pareille.

MARIE.

C'est un mensonge indigne.

LILIE.

En ce cas-là, tant mieux.
Ton mauvais goût t'aurait fait grand tort à mes yeux.

MARIE.

Et Madame débite une telle infamie !
Qui peut l'avoir rendue ainsi mon ennemie ?

SCÈNE DIXIÈME.

LES MÊMES, SAINT-FÉLIX,

SAINT-FÉLIX.

Une dame a laissé son éventail ici ,
Du moins, elle le croit.

LILIE.

En effet, le voici !

(Elle le lui remet.)

SAINT-FÉLIX.

Merci !

(A part, après avoir jeté un coup d'œil sur Marie.)

Quelle rencontre étonnante, imprévue !
Prévenons ses parents.

(Il sort.)

SCÈNE ONZIÈME.

MARIE, LILIE.

MARIE.

Pensez-vous qu'il m'ait vue ?

LILIE.

Sans doute, il t'observait de loin, en tapinois ;
Je l'ai bien remarqué. Pour un joli minois
On a toujours des yeux, quoique l'on se marie.

MARIE (à part).

Je suis au désespoir.

LILIE.

Qu'as-tu donc, je te prie ?

MARIE.

Combien de la rencontre il doit être étonné !
Dieu sait ce qu'en secret il aura soupçonné !

Cette méchante femme, avec son imposture,
Achève de me perdre et comble la mesure.

LILIE.

Ça n'est pas clair.

MARIE.

Je crains que mon ressentiment
Ne m'entraîne contr'elle à quelque emportement.
Je sors pour éviter une fâcheuse scène.
Adieu !

LILIE.

Comment, tu pars ! tu me fais de la peine.
Va lui chanter sa gamme, en prenant ton congé ;
Tu verras que ton cœur en sera soulagé.

MARIE.

J'aime mieux m'éloigner sans bruit et sans querelle,
Et pour cela, je pars sans prendre congé d'elle.

LILIE.

Embrasse-moi, du moins !

MARIE (l'embrassant).

Oh ! oui, de tout mon cœur !

LILIE.

Adieu !

(Marie sort.)

SCÈNE DOUZIÈME.

LILIE (seule).

J'en pleurerais !.. et j'en ai de l'humeur.

Elle était bonne enfant, pas du tout médisante :
Chose dans notre état tout-à-fait surprenante !

SCÈNE TREIZIÈME.

LILIE, Mme DUTHÉ.

Mme DUTHÉ.

Ces dames ont encor fait différents achats.
Elles ont tout payé comptant et sans débats.
Il me faudrait ainsi huit ou dix clientèles ;
J'aurais bientôt gagné... mais rangeons ces dentelles.
(A Lilie.)
Retourne au magasin, je puis faire sans toi.
(Lilie sort.)

SCÈNE QUATORZIÈME.

Mme DUTHÉ (seule).

Ce traître de Beaufort aime une autre que moi !
Monsieur, malgré sa taille, est un petit volage.
(Elle range par mégarde un coupon de dentelles dans le tiroir du comptoir.)
Et cette jeune fille, avec son doux langage,
Ses yeux toujours baissés, sa timide pudeur !
Fiez-vous, maintenant, à cet air de candeur !
Mais je ne la vois plus ! serait-elle sortie ?
(Elle sonne.)

SCÈNE QUINZIÈME.

Mme DUTHÉ, LILIE.

Mme DUTHÉ.

Apprends-moi ce que fait Marie?

LILIE.

Elle est partie.

Mme DUTHÉ.

Partie !

LILIE.

Oui.

Mme DUTHÉ.

C'est étrange ; un si brusque départ,
Sans m'avoir dit adieu ! c'est poli de sa part.
Elle n'a pas daigné réclamer son salaire ;
C'est trop commun ; d'ailleurs elle n'en a que faire,
L'argent, les beaux habits ne lui manqueront pas ,
Il suffit que l'on ait franchi le premier pas.
(Après avoir rangé dans un carton plusieurs coupons de dentelles.)
Qu'est devenu mon point d'Angleterre?

LILIE.

Il faut croire
Que vous l'avez rangé.

Mme DUTHÉ.

Non ; j'ai bonne mémoire.

LILIE.

Vérifiez un peu.

Mme DUTHÉ.

Quand je te dis que non !

LILIE.

Mais...

Mme DUTHÉ.

Tu peux visiter toi-même le carton.

LILIE (après avoir vérifié).

Je ne le trouve pas.

Mme DUTHÉ.

Que je suis malheureuse !
Il valait mille écus. C'est une chose affreuse
De perdre ainsi chez soi des objets précieux.
Mais quel trait de lumière !... Oui, oui, j'ouvre les yeux.
Ce départ si soudain la trahit et m'éclaire.

(Elle va pour sortir.)

LILIE.

Où courez-vous ?

Mme DUTHÉ.

Porter ma plainte au commissaire.

(Elle sort précipitamment).

SCÈNE SEIZIÈME.

LILIE (seule).

Marie aurait commis !... oh ! non certainement.
Elle n'est pas coupable, et j'en ferais serment.
Madame est quelquefois vive comme un salpêtre.
Elle en veut à Marie et beaucoup. C'est peut-être
Pour son Monsieur Beaufort, ce petit inconstant.
A propos, je reçois un billet à l'instant,
Et je n'ai pas encore eu le temps de le lire.
(Elle le lit).
C'est de mon cher Victor. Il m'écrit pour me dire
Que son argent du mois vient d'arriver enfin,
Et qu'il sera, dimanche, ici de bon matin.
Voilà ce qui s'appelle un homme de parole !
Comment ne pas l'aimer ? Mais aussi j'en suis folle.

SCÈNE DIX-SEPTIÈME.

LILIE, M. ET Mme DALTON, (conduits par une fille de boutique qui sort après les avoir introduits).

Mme DALTON.

Faut-il la retrouver dans un pareil état !

M. DALTON.

Contraignez-vous afin d'éviter un éclat.

LILIE.

Que désire Monsieur ?

M. DALTON.

Veuillez être assez bonne
Pour nous dire où serait une jeune personne,
Qui dans cette maison travaille depuis peu.

LILIE.

Marie ?

Mme DALTON.

Oui, je vais donc la revoir, grâce à Dieu !

LILIE.

Elle est partie.

Mme DALTON.

O ciel ! depuis quand ?

LILIE.

Tout à l'heure.

Mme DALTON.

Pour longtemps ?

LILIE.

Pour toujours.

Mme DALTON.

Faudra-t-il que je meure
Sans pouvoir l'embrasser une dernière fois ?

M. DALTON.

De grâce, modérez le trouble où je vous vois.

LILIE (*montrant une broderie*).

Voilà sa broderie encor sur cette table !

Mme DALTON.

Peut-on l'acheter ?

LILIE.

Oui. Quel travail admirable !
Voyez un peu.

Mme DALTON.

Combien ?

LILIE.

On en veut cent écus.

(Madame Dalton lui donne de l'argent et prend la broderie, qu'elle baise avec transport.)

(A part).

J'aurais pu, je le vois, en demander bien plus.

M. DALTON.

Dites-nous, je vous prie, où Marie est allée.

Mme DALTON.

Oui, parlez promptement.

LILIE.

J'en suis bien désolée ;
Mais je ne le puis pas.

M. DALTON.

Par un zèle discret
Vous vous croyez peut-être obligée au secret.

LILIE.

Mon Dieu ! non. Je voudrais pouvoir vous en instruire ;
Car, vous ne venez pas sans doute pour lui nuire.

Mme DALTON.

Lui nuire ! ah ! désormais nous voulons chaque jour
Par les plus tendres soins lui prouver notre amour.
C'est ma fille.

LILIE (à part).

Sa fille ! ô malheureuse mère !
Quand elle va savoir...

Mme DALTON.

Parlez, plus de mystère !
Qui vous retient encor ?

LILIE (à part).

Ce coup va l'accabler.

Mme DALTON.

Vos hésitations, votre air me font trembler.

LILIE (à part).

Quel parti prendre ? dois-je ou parler ou me taire ?
Peut-être qu'on pourrait arranger cette affaire.
Il faut parler.
(Haut.)
Pardon ! je vais vous affliger.

Mme DALTON (vivement).

Dieu ! ma fille !... ses jours seraient-ils en danger ?

LILIE.

C'est un autre péril que je n'ose vous dire...

Mme DALTON.

Achevez ! achevez ! je souffre le martyre,
Et je suis préparée aux plus terribles coups.

LILIE.

On l'accuse...

Mme DALTON.

On l'accuse...

LILIE (vivement).

Oh ! mais rassurez-vous !
Elle n'est pas coupable.

Mme DALTON.

Eh mon Dieu ! de quel crime
Ose-t-on accuser cette chère victime ?

LILIE.

D'autres vous l'apprendront.
(A part.)
Je n'en ai pas le cœur.
(Haut.)
Nous pourrons sûrement prévenir ce malheur.
Partons ! la diligence est ici nécessaire.
Suivez-moi, sans retard.

Mme DALTON.

Où ?

LILIE.

Chez le commissaire.
(Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

La scène se passe à Paris, au Palais de Justice, dans le cabinet d'un juge d'instruction.

SCÈNE PREMIÈRE.

DURVILLE, Mme DUTHÉ, UN GREFFIER.

Mme DUTHÉ (signant).

J'ai signé sans trembler, j'ai dit la vérité.
Vous agirez, j'espère, avec sévérité,
Et vous ne ferez pas grâce à la criminelle.

DURVILLE.

Je ne vois jusqu'ici que des soupçons contr'elle.

Mme DUTHÉ.

Des soupçons seulement ?

(A part.)

Ceci me paraît fort.
Quand on peint la Justice aveugle, on n'a pas tort.

DURVILLE.

Sa culpabilité, qui vous semble évidente,
Est douteuse pour moi.

Mme DUTHÉ.

Croyez-vous que je mente ?

DURVILLE.

Non. Mais l'erreur serait bien grave en pareil cas,
Et votre opinion seule ne suffit pas.

Mme DUTHÉ.

Le nombre des voleurs n'a plus rien qui m'étonne.
La justice est pour eux si commode, si bonne !

DURVILLE.

Les magistrats bientôt, seraient par leurs erreurs
L'effroi des innocents plus que des malfaiteurs,
S'ils osaient condamner sans des preuves plus sûres.
Croyez bien que, malgré l'aigreur de vos murmures,
Votre intérêt sera l'objet de tous mes soins.
Je vais, aujourd'hui même, entendre les témoins.

Mme DUTHÉ.

Mon adverse partie est belle, séduisante,
Et je vous avouerai que cela m'épouvante.

DURVILLE.

Eloignez des soupçons injustes, odieux.

Mme DUTHÉ.

Je sais qu'un magistrat, comme un autre, a des yeux.
C'est une doucereuse, une sainte Nitouche.
Défiez-vous du miel qui coule de sa bouche.

DURVILLE.

Ne craignez rien.

Mme DUTHÉ.

J'ai tort. Mais malgré moi j'ai peur.

DURVILLE (lui faisant signe de sortir.)

Allez !

Mme DUTHÉ (à part).

Ce magistrat n'a pas l'air d'un trompeur,
Mais il est jeune encor. Les beaux yeux de Marie,
Son air doux... Mon procès est perdu, je parie.

(Elle sort.)

SCÈNE DEUXIÈME.

DURVILLE (seul avec le greffier.)

Cette femme soutient son accusation
Avec tant de chaleur et tant de passion,
Que sans connaître encor celle qu'elle soupçonne,
Je me sens prévenu pour la jeune personne.

SCÈNE TROISIÈME.

DURVILLE, LILIE, LE GREFFIER.

LILE.

Je viens pour obéir aux ordres de la loi,
Mais vous n'apprendrez rien absolument de moi.

A la pauvre Marie on cherche une querelle,
On l'accuse d'un vol. Je ne sais rien contr'elle.

DURVILLE.

La justice recherche avec un zèle égal
Et le pour et le contre et le bien et le mal.
La déposition que vous allez me faire
Plus que vous ne croyez peut éclaircir l'affaire.

LILIE.

Marie est innocente.

DURVILLE.

Avez-vous des motifs
Pour le juger ainsi ?

LILIE.

J'en ai de positifs.
Si l'on a parmi nous le cœur un peu trop tendre,
Il est une justice au moins qu'il faut nous rendre,
C'est qu'à la probité nous manquons rarement.
C'est déjà pour Marie un premier argument.
Mais de son innocence un plus sûr témoignage
Est écrit dans ses yeux, sur son joli visage.
On est, en la voyant, sûr que sa loyauté
Et sa délicatesse égalent sa beauté.

DURVILLE (en souriant).

Vous plaidez à merveille et prenez sa défense
En habile avocat.

LILIE.

Je n'ai pas d'éloquence,

Mais je ne mens jamais, tandis qu'un avocat
A mentir quelquefois est sujet par état.

DURVILLE.

Votre maîtresse alors devrait m'être suspecte ;
Sa déposition serait...

LILIE.

Je la respecte.
La pauvre chère dame a ses défauts mignons ;
De sa méchante humeur parfois nous nous plaignons.
Elle est capricieuse, entêtée et bavarde.
Mais de mauvaise foi l'accuser ! Dieu m'en garde !
Elle a pu se tromper.

DURVILLE.

Veuillez prêter serment.

LILIE.

Volontiers ! attendez ! attendez, un moment !
C'est un trait de lumière... oui... serais-je contente,
Si... laissez-moi sortir ! pour un moment d'attente,
La justice, à coup sûr, ne perdra pas ses droits.
Elle peut y gagner ; j'apporterai, je crois,
La preuve la plus claire et la plus décisive.
Je reviens à l'instant.

(Elle sort précipitamment.)

DURVILLE.

Bon cœur et tête vive !
Voilà comme elles sont.

(Un huissier amène Marie.)

SCÈNE QUATRIÈME.

DURVILLE, MARIE, LE GREFFIER.

DURVILLE (à part, en voyant Marie).

Est-il possible ? oh ! Dieu !
Je la retrouve enfin, mais comment ? dans quel lieu ?

MARIE (à part).

C'est lui ! Monsieur Durville ! ô destin ! ta colère
Met par ce dernier coup le comble à ma misère.

DURVILLE.

Rassurez-vous !

MARIE (à part).

Après mon malheur d'aujourd'hui,
Jamais je n'oserai lever les yeux sur lui.

DURVILLE.

Courage et confiance !

MARIE.

Ah ! l'épreuve est trop forte !
Je n'y résiste plus ; je voudrais être morte.

(Elle se laisse tomber sur un siége.)

DURVILLE

Laissez aux criminels le trouble et la terreur !
Si la vertu parfois est en butte à l'erreur,

Elle en ressort bientôt plus brillante et plus pure.
Mais quel événement, quelle étrange aventure
Ont pu vous exposer à l'infâme soupçon
Dont votre noble cœur s'indigne avec raison?

MARIE.

On doit s'attendre à tout quand on quitte sa mère.
Pour me soustraire aux lois d'un odieux beau-père,
J'osai seule entreprendre un voyage imprudent.
Après plus d'un danger, d'un fâcheux incident,
J'arrive ici. Je crois y trouver un asile,
Chez une amie intime, habitant cette ville;
Je l'avais vainement cherchée à son château;
J'éprouve à son hôtel un contre-temps nouveau.
J'apprends qu'en Italie elle fait un voyage.
Ce dernier trait abat ma force et mon courage.
Peines d'esprit, de corps, tout m'accable à la fois.
Ma trop faible santé succomba sous le poids.
Je tombai gravement malade. Mon hôtesse
Daigna prendre en pitié mon malheur, ma jeunesse.
Elle me prodigua ses soins, et je guéris.
Mais mon amie était encor loin de Paris.
Il me restait à peine un louis dans ma bourse.
Le travail devenait mon unique ressource.
Une dame Duthé m'admit dans sa maison;
Je l'ai qnittée hier. Pour plus d'une raison
Je devais en sortir. Je m'en suis éloignée,
Sans faire mes adieux, tant j'étais indignée.
Ce départ a servi sa haine contre moi.
Je ne vous peindrai pas ma honte et mon effroi
Lorsque l'on est venu m'arrêter sur sa plainte.
Ce sont là de ces coups dont la mortelle atteinte
Peut de la vie entière empoisonner le cours.

DURVILLE.

Vous verrez aux chagrins succéder d'heureux jours.

(A part, après avoir lu un mot d'ecrit qu'un huissier vient de lui apporter.)

Il vient d'être arrêté, prêt à prendre la fuite.

(A l'huissier.)

C'est bien. Il faut ici l'amener tout de suite.

(L'huissier sort.)

(A Marie.)

Veuillez dans cette pièce entrer quelques instants.
Vous n'y resterez pas, j'espère, bien longtemps.

MARIE (à part).

Si je vais en prison, je n'y pourrai survivre.

(Apercevant Courcelle conduit par l'huissier).

Encore ce Courcelle ! il semble me poursuivre.

(Elle entre dans la pièce indiquée par Durville).

SCÈNE CINQUIÈME.

DURVILLE, COURCELLE, LE GREFFIER.

COURCELLE (reconnaissant Durville).

Eh quoi ! c'est vous, Monsieur ! quel singulier hasard !
Quand nous nous sommes vus à la chasse au renard,
Qui m'eût dit ?... mais pour moi c'est un bonheur peut-être.
Vous êtes juste.

DURVILLE.

Au moins, je m'efforce de l'être.

COURCELLE.

Vous allez sur-le-champ me mettre en liberté.

DURVILLE.

C'est ce que nous verrons.

COURCELLE.

Pourquoi suis-je arrêté ?

DURVILLE.

Vous savez, comme moi, que c'est pour banqueroute.

COURCELLE.

Ah ! quelle indignité ! voilà ce qu'il en coûte
Pour vouloir obliger, enrichir des ingrats.
Tout le monde, à présent, me tombe sur les bras.
Mon entreprise était cependant magnifique.

DURVILLE.

On dit que vous alliez partir pour la Belgique.

COURCELLE.

C'est vrai ; mais en Belgique on peut aller, je crois.
Ce voyage n'est pas prohibé par nos lois.

DURVILLE.

Vous deviez, m'a-t-on dit, (c'est une erreur sans doute),
Emporter des valeurs.

COURCELLE (montrant un portefeuille apporté par un huissier).

Quand je me mets en route,

Ce portefeuille-là d'ordinaire me suit.
Je ne m'embarque pas, comme on dit, sans biscuit.

DURVILLE.

Sachons ce qu'il contient.

COURCELLE.

On doit, si rien n'y manque,
Trouver cent mille écus en bons billets de banque.

DURVILLE.

Cent mille écus ! est-il possible ?

COURCELLE.

C'est certain.
Je les ai recomptés encore ce matin.

SCÈNE SIXIÈME.

LES MÊMES, M. ET Mme DALTON.

Mme DALTON, (à l'huissier qui veut l'empêcher d'entrer).

Ne me refusez pas la grâce que j'implore.
Que je puisse la voir et l'embrasser encore
Et que je meure après !

(A Durville).

Je tombe à vos genoux.
Rendez-la moi, Monsieur.

DURVILLE (l'empêchant de se mettre à genoux).

O ciel ! que faites-vous ,

Madame? en attendant qu'elle vous soit rendue,
Vous pouvez l'embrasser et jouir de sa vue.

(Il la fait entrer dans le cabinet où se trouve Marie.)

Mme DALTON.

Ah! merci mille fois.

SCÈNE SEPTIÈME.

LES MÊMES, MOINS Mme DALTON.

COURCELLE.

Tiens! c'est le cher Dalton!
Bonjour donc, mon ami!

M. DALTON.

Pour me donner ce nom
Et pour oser encor me regarder en face,
Il faut que vous ayez une bien grande audace.

COURCELLE.

Voilà donc les amis! êtes-vous malheureux,
Ils vous tournent le dos sur-le-champ. C'est affreux.

M. DALTON.

Vous malheureux! non, non! C'est une autre épithète
Qui vous...

COURCELLE.

Explique-toi d'une façon plus nette,
Appelle-moi fripon.

M. DALTON.

C'est vous qui l'avez dit,
Je puis vous appeler fripon, sans contredit,
Quand je vois ma fortune aux deux tiers compromise
Par l'indigne action que vous avez commise.

COURCELLE.

Te crois-tu plus que moi digne du prix Monthyon ?
Faisais-tu par hasard une bonne action,
Quand tu t'enrichissais, d'une manière habile,
En dépouillant ta femme et volant ta pupille ?

DURVILLE.

Eh ! Messieurs, arrêtez !

M. DALTON.

Pour le coup, c'est trop fort.
Le misérable, au lieu de regretter son tort,
Vient encor l'aggraver par une calomnie.

(A Courcelle.)

Tu m'en rendras raison, traître, j'aurai ta vie
Ou j'y perdrai la mienne.

COURCELLE.

Eh bien, soit ! battons-nous,
Je te suis.

DURVILLE (à Courcelle).

Un moment ! vous n'êtes plus à vous,
Vous êtes prisonnier.

COURCELLE.

Tu vois que la justice
Ne veut pas me permettre...

M. DALTON.

Elle te rend service,
Tu n'en es pas fâché.

COURCELLE (à part).

Le proverbe a raison
De dire que *Malheur à quelque chose est bon.*

SCÈNE HUITIÈME.

LES MÊMES, SAINT-FÉLIX, Mme D'ORIGNY, AGLAÉ.

SAINT-FÉLIX (à Durville).

Tu nous vois arriver tous trois en diligence,
Car l'affaire est, dit-on, de la plus grande urgence.

DURVILLE.

On a dit vrai.

Mme D'ORIGNY.

Je tremble en entrant dans ce lieu,
Quoique j'aie, après tout, affaire à mon neveu.

AGLAÉ.

Quand mon cousin aurait sa grande robe noire,
Moi, je n'aurais pas peur; mais quelle est donc l'histoire
Pour laquelle on nous fait assigner tous les trois?
Je ne sais rien du tout.

Mme D'ORIGNY.

Ni moi non plus, je crois.

SAINT-FÉLIX.

Pour quel motif ?...

DURVILLE.

Avant que je vous en informe,
Il faut vous retirer un moment, pour la forme,
Dans un appartement aux témoins destiné.

(Montrant Courcelle.)

Dès que Monsieur et moi nous aurons terminé...

Mme D'ORIGNY.

Eh ! c'est Monsieur Courcelle !

COURCELLE.

Oui, Madame, moi-même,
Qui n'ai pas oublié votre obligeance extrême.

Mme D'ORIGNY (reconnaissant M. Dalton).

Et son ami Dalton !

(M. Dalton salue.)

COURCELLE (à part).

C'est un ami charmant,
Qui voudrait me couper la gorge simplement.

M. DALTON (à Saint-Félix).

Pour votre avis, Monsieur, grâce vous soit rendue !
Il m'a fait retrouver notre fille perdue ;
Mais quand de la revoir nous nous réjouissons,
J'apprends qu'elle est en butte à d'odieux soupçons.
Qu'on vient de l'arrêter.

Mme D'ORIGNY.

Ah ! que je plains sa mère !

AGLAÉ.

De l'arrêter ! pourquoi ?

SAINT-FÉLIX.

La mesure est sévère

(A Durville).

Est-ce toi ?...

DURVILLE.

Nos devoirs sont souvent rigoureux.

AGLAÉ (avec intention).

Je crois qu'en certains cas ils sont bien douloureux.

DURVILLE.

Mais aussi , quelle vraie et douce jouissance ,
Quand nous pouvons venir en aide à l'innocence !

Mme D'ORIGNY.

Vous l'aurez aujourd'hui.

DURVILLE.

Je l'espère , du moins.
Vous serez entendus tous trois comme témoins
Sur le fait qu'on impute à cette demoiselle.

Mme D'ORIGNY.

Quant à moi , loin d'avoir à témoigner contr'elle ,
Je compte chaudement plaider en sa faveur.

SAINT-FÉLIX.

Moi de même.

AGLAÉ.

Et moi donc ?

(A Durville.)

Quel est l'accusateur ?

DURVILLE.

Une dame Duthé.

AGLAÉ.

La chose est singulière.
Cette femme vantait beaucoup son ouvrière
A laquelle pourtant elle reproche un tort,
Celui de trop aimer un Monsieur de Beaufort,
Qui l'a séduite.

COURCELLE (vivement).

Histoire absurde et mensongère !

AGLAÉ.

Je pense comme vous. Si j'en crois la lingère,
Ce Monsieur de Beaufort est un franc libertin.

COURCELLE (vivement).

C'est une calomnie.

DURVILLE.

En êtes-vous certain?

COURCELLE.

Très-certain.

(A part).

Maladroit ! tâchons de nous contraindre.
Ah ! mon Dieu ! la Duthé, pour m'achever de peindre !

SCÈNE NEUVIÈME.

LES MÊMES, Mme DUTHÉ, LILIE, (portant un coupon de dentelles).

LILIE.

Victoire ! il est trouvé. Le voici ! le voici !
Marie est innocente et tout est éclairci.

SAINT-FÉLIX.

Bravo !

DURVILLE (à part).

J'en étais sûr.

Mme DUTHÉ (à Durville).

Pardon, Monsieur le juge,
Je reconnais mes torts.

LILIE.

La cause du grabuge,
Ce malheureux coupon était dans un tiroir
Où Madame l'avait fourré sans le savoir.
Je m'en doutais un peu ; car elle est si distraite !
Je ne me trompais pas ; je suis plus satisfaite
Que si l'on m'eût donné des robes, des bijoux.

DURVILLE (montrant Mme Duthé).

Madame ne peut pas en dire autant que vous.

LILIE.

Elle venait d'avoir une grande querelle

Avec Monsieur Beaufort qu'elle croit infidèle,
De sa distraction ne soyez pas surpris.

COURCELLE (à part).

Je voudrais me cacher dans un trou de souris.

SCÈNE DIXIÈME.

LES MÊMES, MARIE, Mme DALTON.

DURVILLE (à Marie qu'il fait sortir du cabinet).

Séchez vos pleurs ! le Ciel a pris votre défense ;
Il a dans tout son jour fait voir votre innocence,
Et votre accusatrice, implorant son pardon,
Désavoue et regrette un injuste soupçon.

MARIE (se jetant dans les bras de sa mère).

Ah ! ma mère !

Mme DUTHÉ (à part).

Sa mère !

Mme DALTON.

O moment plein de charmes !
Ce n'est plus la douleur qui fait couler mes larmes.

Mme DUTHÉ (à Marie).

Puisse mon repentir fléchir votre courroux
Et vous faire oublier tous mes torts envers vous !

MARIE.

Avec quelle rigueur vous m'avez poursuivie !

M'ôter l'honneur c'était plus que m'ôter la vie.
Mais je n'ai contre vous aucun ressentiment.

(Tendant la main à Lilie.)

Lilie à mon égard s'est conduite autrement.

DURVILLE.

Si dans tout son éclat votre innocence brille,
Il faut remercier cette excellente fille.

MARIE (à Lilie).

Comment m'acquitterai-je envers vous ?

LILIE.

Oh ! mon Dieu !
C'est facile pour toi : c'est en m'aimant un peu.
Qu'est-ce que je dis donc ? pardon ! je vous tutoie.
Effet de l'habitude et surtout de la joie
De voir que le bonheur à la fin t'est rendu.

Mme DALTON (à Lilie).

Je veux vous assurer celui qui vous est dû.
Cherchez un magasin et pour vous je l'achète,
Sans croire avoir payé complétement ma dette.

MARIE.

Merci, chère maman !

LILIE (bas à Marie).

J'épouserai Victor.

(A Mme Dalton.)

Vous me comblez.

(A Marie.)

Pourtant, j'aimerais mieux encor. . .

MARIE.

Quoi donc ?

LILIE.

Votre amitié.

MARIE (l'embrassant).

L'un n'empêche pas l'autre.

Mme D'ORIGNY (à Lilie).

Comptez sur ma pratique.

AGLAÉ (montrant Saint-Félix.)

Ainsi que sur la nôtre.

M. DALTON (à Marie).

Malgré votre bonté, me pardonnerez-vous ?
J'ai voulu vous donner cet homme pour époux.

(Il montre Courcelle).

Mme DUTHÉ.

Que vois-je ? c'est Beaufort !

AGLAÉ.

Comment ! cet infidèle
Qu'on appelait Beaufort est Monsieur de Courcelle.

COURCELLE.

Ces deux noms sont à moi.

DURVILLE (à part).

Des deux quel est le bon ?
Beaufort est libertin et Courcelle fripon.

M. DALTON (à Marie).

Dans un choix d'où dépend le bonheur de la vie
Que votre volonté désormais soit suivie.
J'ai toujours soupçonné que dans le fond du cœur
Vous aviez un penchant.

MARIE.

Vous étiez dans l'erreur,
Car je n'aimais personne... alors.

(Elle baisse les yeux en prononçant ce dernier mot).

DURVILLE (à M. et Mme Dalton.)

Je sollicite
La faveur de vous faire aujourd'hui ma visite,
Je désire avec vous avoir un entretien.

Mme DALTON.

Vous nous ferez honneur.

AGLAÉ (bas à Saint-Félix).

Je vous le disais bien.

DURVILLE (à Marie).

Adieu, Mademoiselle, à bientôt.

AGLAÉ (bas à Marie).

Je devine
Qu'avant peu je pourrai vous nommer ma cousine.

(Marie lui serre la main avec affection).

(M. et Mme Dalton, Marie, Saint-Félix, Mme d'Origny et Aglaé sortent).

SCÈNE ONZIÈME ET DERNIÈRE.

DURVILLE, COURCELLE, Mme DUTHÉ, LILIE.

LE GREFFIER, UN HUISSIER.

COURCELLE (à Durville).

Maintenant décidez promptement de mon sort
Je suis impatient.

Mme DUTHÉ (à Courcelle).

Cher Monsieur de Beaufort !

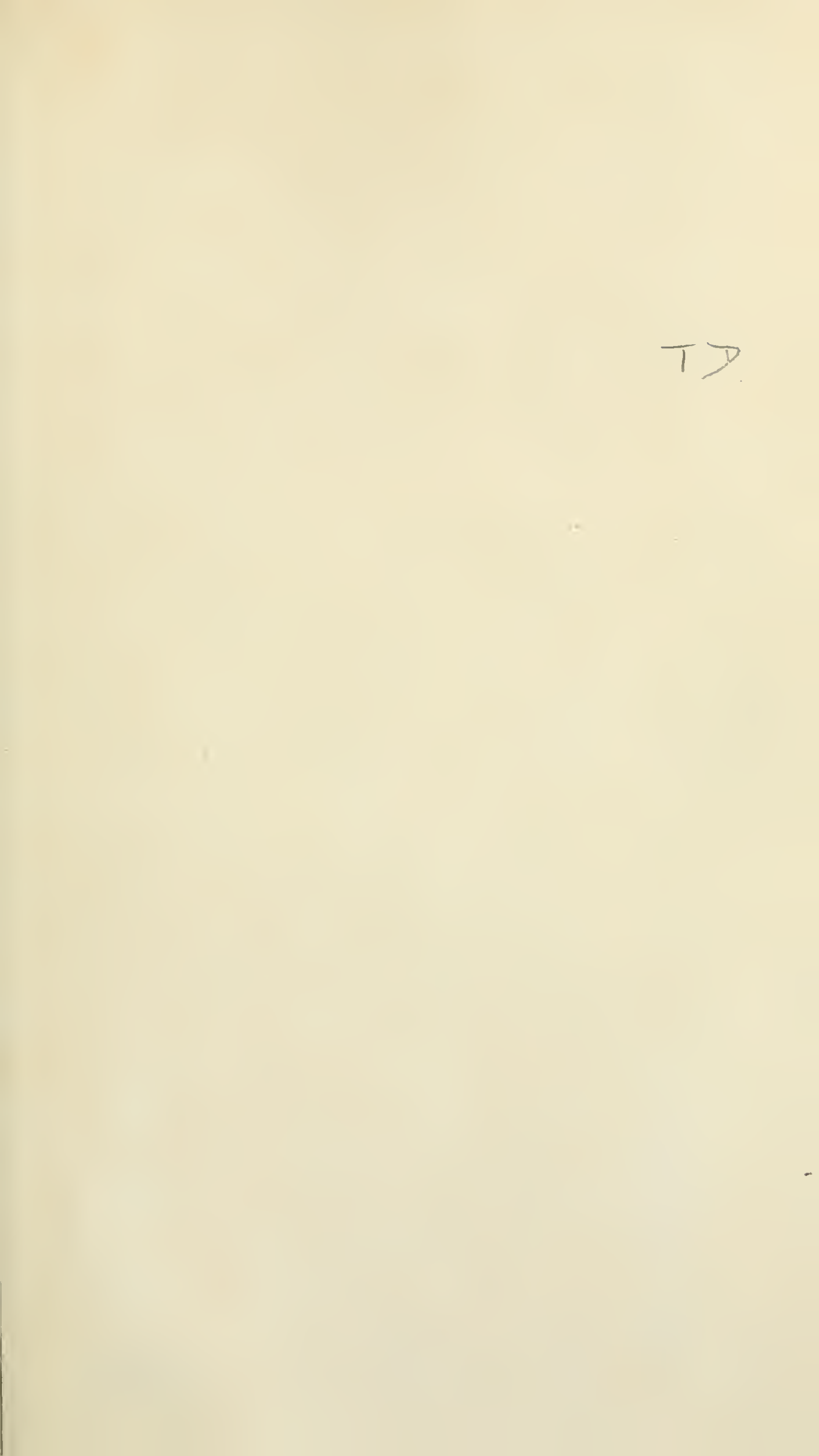
(à Durville).

Soyez à son égard indulgent, je vous prie,
Et...

DURVILLE (remettant à l'huissier un papier qu'il vient de signer).

Conduisez Monsieur à la Conciergerie.

FIN.


TD

